

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC

MÉMOIRE PRÉSENTÉ À
L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À CHICOUTIMI
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN LETTRES

par

David Labrecque

LA MÉCANIQUE DU DÉSIR : ÉTUDE DU TRIANGLE AMOUREUX

11 novembre 2010

RÉSUMÉ

Dans la première partie de ce mémoire de création littéraire, nous avons voulu expérimenter l'écriture d'un roman à la première personne du singulier dont le principal défi consistait à relater les aventures érotico-sentimentales du narrateur sans que ce dernier ne porte sur lui-même un regard trop satisfait de soi ; notre but était qu'il conte sa vie amoureuse en évitant toute complaisance dans le rôle de victime et, même, toute tentative de s'attirer la sympathie des lecteurs. Le choix de ne pas approfondir l'intériorité du «Je» et de ne présenter que des esquisses de personnages est délibéré. Il s'agissait de faire s'enchaîner les événements plutôt que de s'attarder à la complexité des émotions.

Dans la deuxième partie, nous avons élaboré un accompagnement théorique susceptible d'éclairer la psychologie du roman de la première partie sans toutefois nous y référer, c'est-à-dire que nous avons analysé le triangle amoureux dans *Tristan et Iseut* en nous appuyant sur le travail de deux auteurs dont l'un, Denis de Rougemont, s'est intéressé à ce mythe dont notre conception «moderne» de l'amour-passion est encore tributaire et l'autre, René Girard, a approfondi la question du désir mimétique en développant le concept de médiateur en tant que modèle du désir du sujet.

REMERCIEMENTS

Je tiens d'abord à remercier ma directrice de recherche, Anne Martine Parent, pour ses judicieux conseils et pour la patience dont elle a fait preuve face à la nébulosité de mes tâtonnements. Ses lumières m'ont guidé dans ma réflexion théorique et tout au long du processus artistique qui a abouti à la version finale du roman.

Je tiens ensuite à remercier mes deux autres évaluateurs, en l'occurrence Mustapha Fahmi, de l'UQAC, et Sarah Rocheville, de l'Université de Sherbrooke, pour le caractère constructif et rigoureux de leurs critiques ainsi que pour leurs précieux commentaires.

Je remercie également ma famille et mes amis d'avoir été compréhensifs avec moi dans les temps difficiles.

Enfin, merci aux gars de feu le 315-319, rue Jacques-Cartier Est.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION.....	1
PREMIÈRE PARTIE : <i>L'INJUSTIFIABLE</i> , ROMAN.....	3
DEUXIÈME PARTIE : ACCOMPAGNEMENT THÉORIQUE.....	122
2.1 L'amour-passion ou l'illusion romantique.....	123
2.2 Textes.....	126
2.3 Le triangle amoureux dans le mythe de Tristan.....	129
2.3.1 Tristan avant Iseut : Marc médiateur externe.....	130
2.3.2 Tristan et Iseut : Marc médiateur interne.....	136
2.3.3 Tristan comme Iseut : médiation double.....	150
2.4 Un bilan de la passion.....	155
CONCLUSION.....	157
BIBLIOGRAPHIE.....	161

INTRODUCTION

Le roman suivant existait déjà à l'état embryonnaire avant que son auteur décide d'en faire un mémoire de création littéraire ; en soumettant son écriture aux contraintes de la maîtrise, l'apprenti écrivain voulait à la fois bénéficier d'un regard critique et enrichir le processus artistique d'une réflexion susceptible d'influencer non seulement le contenu du texte, mais aussi sa forme, plus particulièrement le ton employé pour narrer une histoire qui, faute d'être absolument vraie, se veut tout de même crédible. Qu'il s'agisse d'une fausse autobiographie ou d'une vraie fiction n'est pas une question dont on s'est préoccupé. La seule chose qui importe était de mener à terme la réalisation d'un ouvrage dans lequel serait relaté, dans un style que l'on a, tant bien que mal, imprégné de froideur et de détachement, «l'éducation sentimentale» d'un jeune Québécois au début du vingt-et-unième siècle. À travers ses déboires érotico-romantiques, on a tenté de faire la démonstration de la nature triangulaire du désir passionné, mécanisme auquel on s'est intéressé de façon plus analytique dans le chapitre théorique qui clôt ce mémoire et où il est question du rôle du médiateur en tant que modèle dans la célèbre légende de *Tristan et Iseut*.

Ainsi, on verra, dans *L'injustifiable*, autofiction constituant la première partie de ce mémoire, comment le «Je» du narrateur emprunte le masque identitaire du personnage biblique portant le même prénom – David – et, ainsi, justifie sa vie amoureuse en lui donnant un sens esthétique. Ce qui n'était, au départ, qu'un étalement vindicatif de

conquêtes féminines souvent idéalisées est devenu, à force d'acharnement anti-romantique – lecture de grands auteurs : Dostoïevski, Balzac, Flaubert et Proust – et d'aspiration à une lucidité qui puisse mener à une réelle sérénité, quelque chose comme un roman. Ce sera aux lectrices et aux lecteurs d'en juger.

Mais pourquoi, dans la deuxième partie, avoir choisi *Tristan et Iseut*, un poème du Moyen Âge, afin d'y analyser le triangle amoureux ? D'abord, parce que les auteurs – en l'occurrence Denis de Rougemont et René Girard – dont les ouvrages nous serviront de base théorique ont fait de cette histoire la pierre angulaire de leur analyse du désir tel qu'il prend forme dans la culture occidentale ; ensuite, en démystifiant l'amour des amants passionnés, on voulait acquérir la désillusion fondatrice du romanesque afin d'y appuyer la réécriture d'une création littéraire où le narrateur, bien qu'il s'identifie implicitement à l'archétype du séducteur cynique – don Juan –, n'en reste pas moins fortement influencé par l'exact contraire du grand seigneur méchant homme : Tristan, le bon chevalier fidèle à sa reine. On reviendra sur certaines similitudes entre ce personnage et le narrateur de *L'injustifiable* dans la conclusion.

PREMIÈRE PARTIE

L'INJUSTIFIABLE, ROMAN

J'aime mon nom. Enfant, à l'église protestante où mes parents m'amenaient tous les dimanches matins, lorsque je m'ennuyais trop, je lisais la Bible. C'était le seul livre que j'avais le droit d'apporter. Dès lors, le jeune berger hébreux affrontant le champion des Philistins en combat singulier devint une figure à laquelle je m'identifiai. Le panneau de trente pieds de haut en forme de géant vêtu d'une peau de léopard à l'entrée de Saint-Hercule, mon village natal, – et plus encore, souterrainement, le propriétaire de l'entreprise dont il était l'emblème, seul millionnaire de l'endroit – devint mon Goliath. Bien que je ne partageasse point son héroïsme, j'avais déjà en commun avec mon modèle son faible pour les femmes. Mélancolique et pusillanime, il m'était difficile de converser avec les filles qui m'attiraient. Je pense plus particulièrement à cette jolie blonde qui était la leader de son groupe d'amies et face à laquelle l'aveu de mes sentiments constitua une angoisse que je repoussai à tous les vendredis de la première à la sixième année du primaire. Je n'osai jamais lui confier ma passion, me donnant auprès d'elle un rôle de bouffon ; par mes méchancetés, je la faisais rire tout en enviant les brutes grégaires qui lui tenaient la main à la récréation. Je trouvais ridicule la façon dont ces garçons cherchaient du regard l'approbation de celle qu'ils voulaient impressionner à chaque fois que le ballon leur tombait entre les pattes, mais n'en étais pas moins soumis au désir du même objet. Je ne différais d'eux que par la méthode employée pour arriver à une fin semblable et par le fait qu'ils réussissaient là où

j'échouais. À ce sujet, je dois dire un mot sur ma première amitié préscolaire. Il était plus grand, plus fort, plus sûr de lui que je ne l'étais. Dans nos jeux de guerre, je le laissais être le chef. Être le second ne me déplaisait pas, car cela me permettait de me rapprocher psychologiquement de celui qui, respectueux rival, attendit la fin du règne de Saül avant de le remplacer sur le trône d'Israël. Dans l'ombre du gagnant, je songeais aux moyens de prendre ma revanche sur tous ceux qu'il me semblait représenter. Ce n'est qu'à l'adolescence que je compris comment j'allais affirmer mon originalité tout en acquérant une caractéristique du personnage auquel je voulais ressembler : j'allais m'auto-couronner poète.

Afin d'éviter une énumération d'auteurs qui s'avérerait fastidieuse pour quiconque a lu ses classiques et, donc, serait blasé par mes découvertes d'alors, disons simplement que je passai dans ma chambre une grande partie de cet âge ingrat de la vie où l'acné nous ravage le visage à essayer de me forger un style. Pour ne parler que des génies qui m'ont le plus marqué, mentionnons Rimbaud qui entra dans mon panthéon après que j'eus ramené à la maison, pour prix de ma participation à un atelier parascolaire où l'on avait invité les élèves présents à faire des cadavres exquis, les *Poèmes saturniens* de Verlaine. En apprenant la liaison homosexuelle de ces deux hommes, je fus à la fois troublé et rassuré, c'est-à-dire que la nature de leurs rapports me répugnait en même temps que mes propres expériences infantiles avec ceux de mon sexe, qui commencèrent à cinq ans avec un garçon de douze ans inculquant aux enfants du quartier ce à quoi un adulte l'avait initié, débouchaient sur la question de savoir si j'étais réellement hétérosexuel. Une fellation que me fit un ami à qui je ne reparlai presque plus depuis et de laquelle je sortis extrêmement dégoûté de moi-même vint

mettre un terme à ce doute. En observant le monstre qui me souriait avec amertume dans le miroir de la salle de bains, le lendemain, je sus qu'il faudrait plusieurs filles pour exorciser cette chose qui avait été mon passé. Après les Psaumes et les vers impairs, sans avoir préalablement subi le carcan des alexandrins, la «Lettre du voyant» devint mon mode d'emploi. Convaincu que Dieu n'existait pas, j'expliquai à mes parents, le jour où j'eus le courage de ne plus les suivre aux assemblées chrétiennes, que ma réflexion m'avait mené à la conclusion que j'étais athée, ce qui fit pleurer ma mère et plongea mon père dans une taciturnité mêlée de déception. Ce n'était, hélas, que le début de leur chagrin.

Au cégep de Valléeville, où je choisis des cours qui correspondaient à mon penchant pour les sciences humaines, je contribuai – modestement – au journal étudiant qui, deux ans auparavant, avait pris une orientation anarchiste. Ayant remporté, au secondaire, la deuxième place à un concours régional d'histoire du syndicalisme québécois, j'étais devenu familier de la gauche et défendais volontiers la social-démocratie. En m'introduisant, grâce à deux articles persifleurs, dans le cercle des révoltés qui exerçaient leur liberté d'expression dans la gazette collégiale – dont la une de mai 1998, consistant en trois lectures obligatoires consumées par le feu, attira mon attention –, je fis la connaissance de nouveaux amis.

Communiste barbu, Albert faisait partie de la première vague de dissidents à l'origine du changement de cap du périodique. Parfois, spontanément, il lui arrivait de sauter sur un tabouret pour gueuler des phrases du *Manifeste* de Marx et Engels. Malgré qu'Albert eût rapidement mis un frein aux balbutiements de mon exaltation littéraire en me disant qu'il était préférable que je gardasse pour moi le résultat de mes séances

d'écriture automatique – conseil qui, au fond, s'avéra bénéfique –, j'étais heureux de sympathiser avec quelqu'un qui s'intéressait au surréalisme.

Comme Albert, Xavier était originaire de Port-Glacier. L'après-midi, entre deux cours, nous syntonisions la radio AM pour noter à la craie sur le tableau noir les phrases chocs de la controversée émission «Un psy à l'écoute», où des gens téléphonaient afin de parler de leurs problèmes et se faisaient répondre de façon cavalière, par exemple : «Quand on est pas capable d'élever des enfants, on n'en fait pas !» ou encore : «Écoutez madame, si vous êtes pas assez intelligente pour vous rendre compte que vous devriez quitter votre mari, continuez de vous faire battre !» Le «doc» que nous avions, par dérision, pris pour gourou devait, dix ans plus tard, être temporairement radié du Collège des médecins par mesure disciplinaire.

De mentalité plus militaire qu'artiste et très souvent vêtu d'un T-shirt de Che Guevara qu'il porta jusqu'à ce que les trous l'obligeassent à s'en départir, Jonathan, qui s'intégra au journal un an après moi, ne jurait que par son idole – d'ailleurs tatouée sur le bras de son père. C'est par son entremise que je rencontrai plusieurs personnes avec lesquelles je me liai ensuite, dont Yvan, grand haschischin devant l'Éternel, et Sophie, l'une des rares filles à oser s'afficher publiquement avec les excentriques que nous étions. Elle était belle et intelligente avec un soupçon de cynisme que sa gentillesse atténuait.

Au party de fin de session, je me trouvais assis en face d'elle, par terre, dehors. Aux étiquettes «hippie» et «punk» par lesquelles elle se définissait, je répondis : «Moi, je suis rien.» Puis, désignant le ciel qui, ce soir-là, était magnifique, je comparai les nuages roses qui le découpaient à une toile de Magritte, analogie à laquelle elle adhéra.

Le dernier jour de la session, après avoir remis un travail dont l'échéance arrivait, je la croisai par hasard au pied d'un escalier où elle en vint à me dire :

- Je t'aime bien.
- ...Moi aussi !
- Comprends-tu ce que j'essaie de te dire ?...
- Je pense que oui.

Hésitant, j'ajoutai :

- Présentement, je voudrais être soûl...

Elle déclina pour moi les chiffres de son numéro de téléphone afin que je l'appelasse pour reparler de tout cela devant une bière, ce que nous fîmes quelques jours plus tard, au Potin, bar étudiantin que je pris l'habitude de fréquenter. Nous finîmes la soirée dans ma voiture, une Volkswagen Golf 1987 diesel rouge et rouille à transmission manuelle, où nous discutâmes jusqu'à cinq heures du matin après quoi j'allai la reconduire chez elle et m'en retournai à Saint-Hercule.

Une semaine plus tard, seuls sur le sofa du sous-sol de la maison de ses parents, l'absurdité de rester silencieux devant une émission publicitaire représentait l'évidence du fait qu'il était malvenu de retarder encore le moment de me montrer tel que j'étais, or la honte d'être vierge me paralysait. Seule la magnanimité de Sophie pouvait détruire ma confusion : «Tu veux pas ou bien c'est parce que tu es trop gêné ?» Je fis vers elle un mouvement qu'elle compléta en bondissant sur moi. Ce baiser que j'attendais depuis longtemps dura une heure au bout de laquelle elle me complimenta en s'étonnant, incrédule, que ce fût ma «première fois» – ce qui, pourtant, était la stricte vérité. Elle me prit par la main et m'entraîna dans sa chambre où, sans lumière, nous nous

déshabillâmes en continuant de nous embrasser. La blancheur de son corps nu ne me déçut point. Sa bouche descendit vers mon sexe afin de s'en régaler. Son cul se positionna sur moi de façon à ce que je lui rendisse la pareille. J'écartai des doigts le triangle noir de sa forêt humide et goûtai le sel de sa vulve. Mes mains, relayées par ma langue dans le défrichage des poils pubiens de ma partenaire, s'attardèrent à ses courbes : cuisses, fesses, hanches, seins. Se retournant afin de s'asseoir sur la dureté de mon pénis excité par ses soins, elle m'enfila un préservatif dont le latex, trop serré parce que de taille moyenne, abolit mon érection. Indulgente, elle me rassura : «C'est pas grave.» Et elle se blottit le dos contre moi sous les couvertures, fit passer mon bras autour d'elle de façon à ce que je lui prisse la poitrine et s'endormit.

Comme j'avais projeté de voyager avec Jonathan dans l'Ouest canadien tout l'été, Sophie et moi nous entendîmes pour que notre union demeurât libre. Là-bas, lors de la Saint-Jean où le LSD m'ouvrit les yeux sur l'infini et où la vision de la dame de carreau s'imposa de manière récurrente parmi les flashes de mon esprit, je hurlai au ciel, agenouillé dans la boue, le nom de celle que j'avais laissée derrière moi. À mon retour de cette escapade beatnik, il me fallut plusieurs jours avant de réaliser que je l'avais perdue et que, désormais, elle était avec Xavier. Au courant de ce que Sophie tentait de me faire accepter en m'évitant, Yvan m'offrit son aide, un soir, à l'Express, bar underground de Valléeville :

- Veux-tu essayer quelque chose de nouveau ?
- ... ?
- Je crois que tu en as besoin.
- OK.

Je le suivis à l'extérieur, dans les escaliers du parking à étages, où il sortit de sa poche un sachet de cocaïne que nous reniflâmes. Mon père étant parti travailler avec la voiture que je lui avais vendue pour financer mon périple estival, je rentrai à Saint-Hercule en auto-stop avec la conscience de n'être ni un prédateur, ni une proie.

*

* *

À l'automne, je débutai un baccalauréat en littérature française à l'Université du Québec à Valléeville. Déprimé par l'échec de ma relation avec Sophie, j'étais victime d'une anxiété dont l'expansion atteignait des proportions cosmiques. Une question me torturait : l'enfer existe-t-il ? Ma raison me disait que non, mais cette fable s'était si fortement enracinée en moi depuis l'enfance que j'évaluais la possibilité d'un oui signifiant la damnation de mon âme. Mieux : je poussai plus avant cette logique blasphématoire en m'accoutumant à l'idée d'être nul autre que le prince des ténèbres. Loin de fuir la douleur des transgressions, je me préparais à les accumuler pour en jouir. C'est ainsi qu'ayant abandonné tout espoir de rédemption, une nuit d'hiver, je marchais seul dans les rues de Saint-Hercule lorsque je reçus la grâce de l'illumination mystique. Tout mon mal-être se métamorphosa en un indicible sentiment de bonheur et de paix par lequel j'accédai à la certitude de vouloir l'éternel retour de ma compassion. L'arc-en-ciel de l'alliance scellée dans le sang du Christ brillait à l'horizon de mon cœur.

*

* *

Parmi les filles du cégep de Valléville où il traînait sans parvenir à faire un choix de carrière précis, Jonathan en avait remarqué une plus que les autres. Chérubin d'ivoire aux cheveux noirs et aux yeux de saphir avec un piercing au sourcil gauche, Alicia, tout de bleu vêtue, était une artiste romantique dont la personnalité rayonnait telle la lune en plein jour. La curiosité collégiale de cette miss cool fut suscitée par les discours que lui tint Jonathan à propos du libertinage qu'il promouvait sans l'assumer. Trop heureux de me présenter celle dont il me parlait comme d'«une bombe» un mois auparavant, il me pria de me joindre à eux au Syncope, café du centre-ville de Valléville que je hantais à peu près autant que le Potin. Ayant, à cette époque, coutume de revêtir, en vue d'exprimer mon extase, beaucoup de couleurs, je captai l'intérêt d'Alicia à un point que je ne soupçonnais pas, mais que perçut la méfiance de Jonathan :

– Je gage que vous en avez profité pour vous embrasser, dit-il sans aucune ironie en revenant des toilettes.

– Non ! lui répondîmes-nous en riant.

Au Potin, les dix-sept ans d'Alicia et la malchance qui fit en sorte qu'on exigea de voir ses cartes l'empêchèrent d'entrer ; Jonathan et moi bûmes sans elle. Je la revis la semaine d'après, dans un local loué par des groupes de musique pour leurs répétitions et qui, ce soir-là, eut plutôt pour usage d'accueillir les fêtards. J'y revis également Xavier et Sophie pour lesquels mon amitié n'était parasitée par nulle rancune, au contraire : ma principale préoccupation consistait à planer au-dessus de la négativité. Jonathan l'ayant

laissée seule parmi tous ces gens avec lesquels elle n'était point familière, Alicia vint s'asseoir près de moi. Me prenant la main, elle y dessina une étoile au stylo bleu. S'il avait su que je me branlais déjà en pensant aux seins de sa petite amie dont la perfection, entrevue à travers un T-shirt de Spider-Man, me semblait mériter au moins cette forme d'hommage, et qu'elle aussi s'était branlée en pensant à moi, comme elle me le confirma plus tard, sans doute Jonathan ne m'eût-il jamais invité au party que donnèrent les amis de cette dernière la semaine suivante. Elle passa une partie de la soirée dans le salon du sous-sol à railler les rockeurs qui prétextaient jouer de la musique pour charmer les filles et me montra des clichés en noir et blanc qu'elle avait pris et où l'on pouvait voir une étrange esthétique en développement. Sur la première photo qu'elle me tendit, d'un index pointé en l'air sortait la flamme d'un briquet, coup tiré d'une main en fusil, signe du caractère incendiaire d'Alicia. Sur la seconde image, d'énormes glaçons disposés en tipi sous le béton d'un viaduc formaient l'oxymore d'un «feu de glace». La troisième épreuve présentait une semblable féerie sur les fils électriques ployés sous le poids du givre entre les pylônes où coulait, fragile, une éphémère rivière de cristal en contre-plongée. Le quatrième cliché me surprit agréablement ; on y lisait, sur un panneau à côté de Jonathan dont la mauvaise humeur était restée fixée dans la grisaille de cette pellicule :

ATTENTION

CHUTE

DE GLACE

Le ciel lui tombait sur la tête. Il tolérait mal qu'on le prît en photo et l'humour un peu cruel d'Alicia ne le faisait pas rire. Peut-être se sentait-il personnellement visé par le DANGER écrit sur la pancarte de la cinquième photographie où l'on voyait la silhouette d'un homme foudroyé par le trop haut voltage ? Les yeux en points de suspension, la malice d'Alicia devenait une évidence avec laquelle j'allais devoir composer. «Tu sais, Jo se dit libertin, mais je suis sûre qu'il serait jaloux si on s'embrassait, toi et moi...» Une complicité fondée sur le dépassement des bornes sociales naquit dès lors. C'est du moins l'impression que me firent les paroles d'Alicia avant qu'elle n'allât rejoindre ses amis.

Sur le canapé du sous-sol, enterrées par la musique et les bruits de la fête, mes lugubres méditations s'attardaient aux meubles quand Jonathan, s'asseyant près de moi, visiblement perplexe, vint les interrompre : «Alicia dit qu'elle nous aime tous les deux...» Il me parlait d'amitié, faisait appel à ma solidarité masculine, m'exhortant à ne point profiter de la situation : «J'espère que je peux compter sur toi !» Je haussai les épaules. Constatant mon peu de coopération, il partit. La fête poursuivait sa tranquille traversée de la nuit dans la cuisine au rez-de-chaussée. Embarrassé, je m'extirpai du sous-sol par les marches de l'escalier à la recherche de Jonathan. On me dit qu'il était sorti, préférant se défouler dans la froidure extérieure de mars plutôt que d'assister à la débauche que j'allais bientôt connaître avec sa copine. Soûle, elle m'observa un instant, s'approcha et m'empoigna pour me traîner au fond d'un couloir où nous nous embrassâmes tendrement. Voyant que je jetais des coups d'œil aux gens qui se déplaçaient dans la maison, derrière elle, Alicia me demanda :

– Pourquoi tu regardes par-dessus mon épaule comme ça ?

– Jo pourrait revenir...

– Quoi, tu as peur de lui ? Tes mains sur mes hanches me disent le contraire...

Elle s'enferma avec moi dans la salle de bains. Derrière la porte verrouillée, elle me confia qu'elle trouvait drôle de dépuceler celui que Jonathan considérait comme son «meilleur ami». Nous conversâmes en poursuivant ce que nous avions commencé au fond du couloir jusqu'à ce que quelqu'un nous indiquât son urgent besoin de la pièce que notre présence monopolisait. Avant de retourner chez moi, je proposai à Alicia d'obtenir mon numéro de téléphone par Sophie, qui, comme elle, étudiait les arts au cégep, et empêchai Jonathan d'enfoncer son poing dans ma figure en le convainquant que je n'étais pas à blâmer dans cette affaire.

La belle m'appela. À sa question : «M'aimes-tu ?», j'avais répondu par le silence. Sentimentalement désillusionné par Sophie, je demeurais prudent avec Alicia. Pour être franc, je la désirais plus que je ne l'aimais sans savoir que j'allais m'en éprendre éperdument. Je lui parlai d'une cabane dans la forêt à quelques kilomètres de la ville et lui offris de passer une nuit avec moi dans ce chalet de fortune. Un problème mécanique ayant retenu ma vieille Volks au garage, je donnai rendez-vous à Alicia au coin d'un boulevard que nous rejoignîmes en faisant du stop, elle de Valléeville et moi de Saint-Hercule. Arrivant à l'intersection convenue en premier, je grillai une cigarette en détaillant le toit d'une maison de l'autre côté de la rue, plus particulièrement son pignon noir m'évoquant un clocher brûlé ou encore la fenêtre calcinée de la chambre d'une sorcière. Une voiture s'arrêta. L'auto-stoppeuse que j'attendais en descendit. Surmontant ma timidité, je m'enhardissais en lui expliquant que, selon moi, Jim

Morrison s'inspirait de ses vagabondages et de sa bohème lorsqu'il chantait : «Killer on the road». Elle disait vouloir être Pamela. Quelques kilomètres plus loin, nous saluâmes la générosité du chauffeur qui nous déposa sur l'asphalte de la grand-route au bord de laquelle se trouvait notre chemin et qui, aux yeux de l'automobiliste, ne pouvait être qu'un champ perdu en campagne. Accompagnés de la somptuosité des épinettes parées d'hermine sous lesquelles nous marchions, nous suivîmes le sentier tracé par les motoneiges de mes amis jusqu'à la maisonnette qu'ils avaient construite trois ans plus tôt afin de s'y livrer au stupre et à diverses ivresses.

En entrant, j'entrepris de réchauffer l'endroit en mettant de l'écorce, du papier journal, des brindilles, du petit bois, de grosses branches, une bûche et une allumette dans le poêle. Nous fumâmes du haschich sur le vieux sofa orange avant d'aller dehors pour jouer à l'ange dans la moelleuse épaisseur de la neige à l'ombre des conifères où nous tombâmes dans la contemplation de la monolithique noirceur du firmament dont la profondeur interstellaire dévoilait le scintillant ballet des étoiles entre les étoiles. La chair engourdie, le spectacle de l'univers à nos yeux glacés n'en paraissait que plus réel.

De retour à l'intérieur, nous nous allongeâmes sur le sofa près de la radio que nous éteignîmes lorsque, désireux de nous connaître un peu plus, nous finîmes par monter au grenier où nous eûmes le loisir de nous découvrir sous un jour nouveau dans le confort des matelas et des sacs de couchage. Enfin seul avec elle dans cette cabane au milieu des fantômes de la forêt sous zéro, Alicia, que je caressais à travers le velours de sa robe outremer, allait devenir la cible de mes maladresses : la panne vécue avec Sophie à cause du condom se répéta avec Alicia. Elle s'endormit sur moi en dissertant au sujet de ce que nous venions de faire en dépit de mon inexpérience : «J'aime ton odeur

corporelle.» Obnubilé par la nudité de cette fille dont le bras pendait sur ma poitrine, mon esprit s'éloignait d'elle en tentant de s'en rapprocher.

Le froid sibérien de l'hiver nous fouetta tôt, ce qui sabota notre matinée et précipita notre départ. Frissonnant au bord de la route, nous usâmes du même type de moyen de transport que la veille pour retourner à la ville où nous déjeunâmes dans un restaurant dont nous étions les seuls clients. Le dialogue naguère discret s'anima dans la consommation de cafés et de cigarettes. Alicia traînait dans sa sacoche une boîte où elle rangeait son nécessaire pour fumer – ainsi que la drogue qu'elle vendait –, une tabatière en bois qu'elle s'était bricolée et au devant de laquelle elle avait collé une photo de fleur de tournesol sur fond de ciel d'azur. Au bas de l'image, on lisait : BLABLABLA BLABLA. Voilà qui résumait bien ce que pouvait être la vie en sa compagnie. Nous nous quittâmes en espérant nous revoir bientôt, chacun partant de son côté, elle en direction de Valléeville et moi de Saint-Hercule. Il faisait froid et Alicia n'était plus là, mais le souvenir de son corps contre le mien me réchauffait.

Elle habitait dans une grande maison de pierre à l'avant de laquelle un vieux peuplier poussant en V sur le gazon, en face de fenêtres dont celles de l'étage s'ornaient de pignons, faisait office de gardien des lieux et derrière laquelle se trouvait une piscine creusée. Dans le stationnement était garée une Mercedes grise. En entrant dans la demeure, on arrivait dans un couloir qui débouchait sur trois pièces : au fond, il menait à un vaste salon tapissé entre trois murs de pierre ; à droite, le vestibule communiquait avec la salle à manger qui elle-même était connectée à la cuisine ; à gauche, on aboutissait à un espace libre donnant sur des commodités, sur le bureau du père –

directeur d'usine dont le charisme fit s'envoler mes préjugés de prolétaire frustré –, sur le cabinet de la mère – psychologue pratiquant à domicile – et sur l'escalier central par lequel on accédait à l'étage et au sous-sol, qui était divisé de la façon suivante : un tiers servait de débarras ; un autre tiers formait une salle de jeux dont le mur était approfondi par un large miroir où se reflétait le plancher en échiquier noir et blanc envahi par les blocs Lego et près duquel on avait aménagé un petit salon de télévision ; le dernier tiers constituait le royaume d'Alicia, une pièce qui lui servait à la fois de chambre et d'atelier. Le lit entouré d'une commode, d'une psyché et d'une bibliothèque était séparé par un simple rideau de billes du chevalet, des œuvres en chantier et du lavabo sali par les pinceaux. Les murs étaient couverts d'innombrables dessins et photos. Sur l'affiche où étaient reproduits les deux fameux angelots de Raphaël, elle avait ajouté entre les doigts de l'un d'eux un énorme joint.

Grâce aux hallucinogènes qu'elle nous refilait à bas prix, mes co-disciples du cénacle nietzschéen formé de Xavier et quelques autres ainsi que moi-même nous organisions des soirées dans le but d'expérimenter le LSD – ou plutôt ce à quoi nous avions accès y ressemblant le plus en 2001. Ces nuits blanches prolongées par l'élixir me faisant découvrir un monde fascinant en dehors des institutions de toutes sortes, étudier les belles-lettres à l'UQAV me paraissait d'autant plus absurde que je ne voyais pas où tout cela allait me mener, notamment au point de vue pécuniaire. Je décidai donc de bâcler ma session et de ne plus me soucier du bac pour préférer obtenir, en m'inscrivant dès l'automne dans un centre de formation professionnelle, un DEP. C'était, financièrement parlant, une valeur beaucoup plus sûre. Le monde aura toujours

besoin de cuisiniers. J'avais trouvé ma nouvelle voie et tant pis pour les études dites «supérieures» !

Malgré un flagrant désintérêt dû à l'univers bourgeois que cela me rappelait, j'allais, par désœuvrement, aux cours de littérature dont j'avais, de toute façon, payé les frais de scolarité. Alicia était née dans ces sphères. J'étais son poète révolté et elle l'oiseau rebelle de l'opéra planant au-dessus des nuages. Nos promenades ne prenaient fin qu'avec l'école et le travail qui nous empêchaient d'être ensemble. Bien que, trop occupé à vivre, je n'écrivisse rien, mon égérie gardait confiance en mon potentiel : «Je suis certaine que tu vas publier avant Jonathan.» Son optimisme ne parvenait pas à me faire oublier qu'elle avait aimé cet individu dont j'abhorrais les défauts. Sur la toile de lui qu'elle avait commencé à peindre, le visage de Jonathan s'était effacé pour faire place au mien.

Près de la porte du local où j'allais m'engouffrer pour figurer parmi les étudiants, nous avions peine à nous dire au revoir. Levant sur moi un regard coquin, l'irrésistible marginale joignit ses lèvres aux miennes, puis la langue. Enchaînés l'un à l'autre, nous défiions quiconque d'être plus passionnés que nous contre le mur de ce corridor de béton. À contrecœur, je la lâchai et entrai dans la classe. Une fille qui se démarquait par son uniforme d'écolière japonaise punk – chemisier blanc, jupe et cravate noires – me toisa bizarrement. L'un de mes camarades se marrait : «Oh, monsieur le séducteur...» J'étais bien content. Rébarbatif aux paroles du professeur, je ne voulais plus goûter à autre chose qu'au plaisir que me procurait la pensée de cette étrange lady en bleu qu'était Alicia. En passant devant la porte du local où j'avais pris place pour m'ennuyer

d'elle durant trois heures, elle s'éclipsa vers le cégep en emportant dans son trajet une partie de moi.

*

* *

En prévision du Sommet des Amériques, les associations étudiantes de la région avaient organisé une soirée de «création libre» au cégep de Valléeville, où la glace du cœur d'Alicia brisa le mien pour la première fois. On avait invité les gens à s'exprimer artistiquement toute la nuit dans la fabrication d'affiches destinées à la protestation contre la mondialisation des marchés. Je ne voyais pas en quoi cela allait changer le monde, mais ne voulais néanmoins point rater une occasion de m'amuser. Généreuse trafiquante, Alicia m'offrit un buvard. La noirceur des motifs de chauve-souris sur le sachet en plastique contenant le petit carré de carton imbibé d'un ersatz de lysergide dont j'allais déposer l'acidité sur ma langue n'annonçait rien de positif. Cela devait nous unir elle et moi *contre les autres* – joueurs de tam-tam et de didjeridoo qu'elle méprisait –, or tel ne fut pas le cas. Au début, j'étais assis à une table avec Xavier et écrivais ce qui me passait par la tête tandis qu'Alicia peignait des toiles psychédéliqués avec Sophie. Non remis de ma perfidie, Jonathan, l'œil furieux sous ses rastas, me jeta une poignée de vis. Au moment du départ de Sophie et Xavier, Alicia, transfigurée en un mélange de ballerine et de diva, tournait sur elle-même en éclatant de rire dans le parking : «Ha ! Ha ! Ha ! Je me ris du danger !» Émancipée, elle dansait en chantant : «Tralala ! Lala ! Je suis un oiseau !» Je la suivais en grognant et imitais la façon qu'ont

les chihuahuas d'aboyer afin d'indiquer leur présence, attirés qu'ils sont par le pas de la jeune fille qui les tient en laisse. Le maelström au milieu duquel elle était si jolie m'aspirait. Sa solitude m'effrayait.

Nous étant attablés autour de quelques feuillets, le rouge de mon crayon de cire mettait à feu et à sang la vallée qu'avait dessinée, avec une froideur chirurgicale, le bleu de son stylo. Adaptée à la paranoïa symptomatique de l'altération qui affectait ma conscience au point de s'en gausser, Alicia, face à laquelle j'étais aussi désespéré qu'un petit garçon face à la reine des neiges du conte d'Andersen, disait, à propos de la faune environnante : «C'est une secte !» Par son indifférente béatitude, par le bracelet de dentelle bleu marine qui cachait la cicatrice sur son poignet – trace de sa tentative d'en finir avec l'adolescence –, par le métal des piquants du bracelet de cuir sur son autre poignet, par les massacres imaginaires dont elle se délectait, par son sourire machiavélique, Alicia m'inquiéta tellement que, la fuyant de crainte que ma santé mentale ne se volatilîsât, j'allai vérifier auprès de Jonathan si lui aussi avait envisagé qu'elle pût être folle. Cette faiblesse de ma part plût à celui que j'avais lésé car cela nous rendait égaux en médiocrité vis-à-vis de l'incomprise. Le bleu qui habillait cette dernière du début à la fin de sa garde-robe dissimulait sa dangereuse beauté de fleur carnivore dont je ne pouvais accepter la nature. Moi, son plus fervent admirateur, j'avais honte et peur de ne pas être en état de satisfaire les exigences qu'elle n'avait pas encore formulées à mon égard. Chacun de ses regards me faisait sentir plus mal-aimé, plus fragmenté, plus seul. Son être tout entier me rejetait. Chaque atome de son corps me résistait. L'angoisse du devoir à remettre à la maîtresse d'école la plus sévère me

hantait. La hauteur de son dédain me prouvait à merveille que la mère symbolique dont j'avais besoin n'existait pas.

Dans la voiture, où sa poigne de fer exerça sur ma cuisse la pression des serres d'un rapace, l'animalité de ma copine me figeait. Des frissons d'horreur parcouraient ma colonne vertébrale. M'enfonçant dans la texture matelassée de mon siège, une main sur le bras de vitesse et l'autre sur le volant, j'étais plein de mutisme et d'éclairs. N'osant toucher Alicia, je démarrai le moteur et fis abstraction d'elle tout le long du chemin. Elle n'était plus pour moi qu'un avant-goût de la mort. Quand nous arrivâmes dans la cour chez ses parents, elle verrouilla la porte de son côté afin de s'enfermer avec moi dans l'auto. Sûre de m'avoir à sa merci, les pupilles dilatées telles celles d'un fauve la nuit, elle m'interrogea :

– Tu me hais ?

– ...

– C'est quoi ?

– ...Disons que j'ai pas envie de t'embrasser.

J'étais incapable de taire mon dégoût.

Elle riait.

Avant qu'elle se décidât à sortir du véhicule, j'observai ses orbites où brillait la noirceur de deux lunes éclipsées dans un bleu d'enfer attaquant directement mon système nerveux central condamné à ne brûler que pour elle sous peine de lui déplaire. Absorbée par son regard, ma raison défaillante comprenait que je ne vivrais pas indéfiniment cette situation désagréable, mais l'ignorance des choses de l'amour dans laquelle je me trouvais me faisait trembler de ne pas répondre aux attentes de celle qui,

sans que je m'en doutasse, s'était éprise de moi. La façon dont elle ferma la portière me faisant redouter une rupture, je ne voulus plus jamais la revoir.

Partiellement libéré de sa majesté dans le jour naissant, sur la route qui menait chez moi, je pensais non sans humour à la Vierge qui du talon écrase, dans l'iconographie chrétienne, le serpent, et je sentais les griffes d'une antique malédiction peser sur moi. Ce soir-là, Alicia m'appela et nous parlâmes longtemps au téléphone.

À Québec, où se tenait le Sommet des Amériques, des convois d'autobus bourrés d'étudiants et de syndiqués arrivaient d'un peu partout afin de poser leur pierre à l'édifice du désaccord populaire face aux politiques néo-libérales. J'entrai dans ce cortège avec Alicia pour le plaisir de nous retrouver avec nos amis dans la Vieille Capitale. Je m'étais réconcilié avec elle autour d'un café – et d'un baiser par-dessus la table du Syncope où Jonathan me l'avait présentée – une semaine auparavant. Quelqu'un eut l'idée d'une «cellule Marquis de Sade» dont le nom fut aussi le cri de ralliement. Égaré dans la manifestation qui envahissait les rues de Québec, Xavier s'époumonait à hurler le nom du divin Marquis afin que nous le retrouvions. À moitié asphyxié par les gaz lacrymogènes, il arborait un bandeau sur lequel se couchait le sanglant soleil des kamikazes. Dans la zone interdite qu'était devenu tout un secteur de la ville, les mesures de sécurité destinées à protéger les bâtiments où étaient réunis les divers gens d'affaires et chefs d'État se déployaient dans les alentours d'un périmètre cerné de clôtures derrière lesquelles s'agitaient les forces de l'ordre contre les émeutiers avec leurs masques à gaz, leurs matraques et leurs boucliers. Aux insultes et aux roches répondirent les fumées toxiques, aux cocktails Molotov les balles en plastique. Dans le

chaos indigné de la foule, je marchais avec Alicia. Pendant les quelques jours que durèrent ces promenades dans les rues de Québec, des gars aux allures de terroristes nous abordèrent à deux reprises pour demander : «Do you know where's the black block ?» On aurait pu croire que j'étais l'un des leurs à cause du drapeau noir que je trimbalais nonchalamment, mais je n'étais affilié à aucune organisation révolutionnaire, préférant agir à ma guise en profitant du beau temps qui s'offrait à l'enthousiasme de ma jeunesse épanouie dans l'amour de la destruction. Lorsque des trouble-fêtes menaçaient le pacifisme des activités en fracassant les vitrines des banques, j'appuyais leur vandalisme en les encourageant de mes cris. Alicia restait songeuse devant l'inutilité de tout ce tapage. Ma confiance en l'idéal d'une société plus juste ne semblait point l'émouvoir. C'est que, tout en m'identifiant aux revendications les plus extrêmes, je n'avais pas grand-chose à suggérer quant à l'amélioration de la vie sur cette planète.

*

* *

Le port de Valléeville, où les bateaux se faisaient rares, était notre lieu de prédilection pour prendre l'air. Le puissant soleil d'avril se reflétait dans les lunettes de rock stars que nous arborions, noyés dans la gloire momentanée que l'on se procure à soi-même en se permettant d'être singulièrement arrogant. Entre deux photos prises avec l'appareil qu'elle portait en bandoulière, Alicia me parlait de sa passion pour les tournesols à cause de ceux de Van Gogh dont elle appréciait la folie créatrice. Son obscurité apprivoisée prenait la forme d'un gamin qu'elle dessinait dans son agenda au

l'attendais dans ma voiture immobilisée quelques heures pour lire. Tandis que je m'enivrais de musique, en même temps qu'une gentille pluie, brisant l'unité du ciel, pianotait sur mon pare-brise, mon regard se posa sur le mot «déluge» à la fin d'un poème. Je cueillis un bouquet de fleurs des champs au bout d'un cul-de-sac pour le bleu des yeux d'Alicia que je rejoignais lorsqu'elle finissait de travailler au bar laitier dont elle fermait la caisse après quoi nous sortions à la discothèque du village, la seule à des kilomètres à la ronde. Que de soirées nous passâmes à danser et à boire ! Hybride de Coco Chanel et d'une variété particulièrement féroce de fleur dont elle porte le nom, Alicia disait vivre ses «Années folles». Avec ses longs colliers de perles en plastique couleur de gyrophares, sa blouse bleu ciel à motifs de flocons du même bleu marine que sa jupe à pois blancs et sa plume d'azur dans les cheveux, je savais que l'excentricité de cette fille n'était pas qu'extérieure. Elle signifiait une rage dont la sensualité me troublait.

Après la sortie au bar, nous empruntions une route de terre mal entretenue et peu fréquentée, ce qui me permettait de conduire en état d'ébriété sans crainte de la police jusque chez moi. C'est dans ces moments que les caresses d'Alicia atteignaient leur summum de vigueur ; elle me faisait arrêter la Volks au bord du chemin pour fornicuer sur la banquette arrière. Désirant être plus à l'aise dans nos ébats, nous avions planifié de camper dans l'un de ces endroits qui s'avéra aussi tranquille que nous l'avions souhaité. Le véhicule s'était enlisé dans le sable du terrain vague. Le soir tombait. La tente était montée, le feu allumé, la bière ouverte. On entendit un «loup» – sûrement un chien d'une ferme des alentours. La peur mélangée à la perte d'inhibition que favorise l'alcool nous décida à faire le léger mouvement vers la tente que notre ardeur à ne point

secondaire : l'air innocent, il cachait derrière son dos un couteau de boucher ; le double lumineux de ce meurtrier était une jeune fille aux cheveux de comète. Ainsi, deux pôles antagonistes coexistaient à l'intérieur d'elle. Cela s'extériorisait dans l'opposition chromatique de ses bottes qu'elle avait peintes l'une en rouge et l'autre en bleu. Elle demeurait pour moi un mystère à travers lequel je cherchais à me connaître moi-même. Si le temps était d'humeur chagrine, nous sortions sous la pluie pour sauter dans les flaques d'eau ; quand nous en avions assez, nous nous enfermions au sous-sol chez elle ou dans une salle de cinéma. L'art et la littérature nous divertissaient de notre envie d'être ensemble sans pourtant m'enlever le désir que je devais refréner afin de ne point outrepasser les limites imposées à notre sexualité par nos parents dans leurs maisons – limites que nous transgressâmes parfois chez moi et souvent chez elle, ce qu'elle symbolisa de la façon suivante : dans le cadre d'un projet scolaire et en réponse à *La Valse hésitation* de Magritte où l'on voit l'une à côté de l'autre deux pommes vertes masquées de loups, elle fabriqua deux pommes rouges en polystyrène qu'elle colla sur une plaque de la même matière en les disposant de façon à parodier l'œuvre surréaliste ; les loups gisaient sur le sol ; une bouchée avait été prise.

*

* *

Ayant gagné un emploi d'été pour la municipalité par tirage au sort, je tondais les pelouses de Saint-Hercule alors qu'Alicia vendait des cornets de crème glacée dans un village voisin du mien. Je garde un heureux souvenir de ces journées ensoleillées où je

nous soucier du lendemain changea en alcôve où je compris pourquoi certains couples sont si friands de films d'épouvante.

Une nuit, trente ans plus tôt, un village entier fut englouti dans la glaise de l'érosion d'une rivière entre Valléeville et Saint-Hercule. Aujourd'hui, c'est une vaste collection de collines blondes et de prairies en jachère que n'habitent plus que les mauvaises herbes entre les tronçons d'asphalte des routes abandonnées à la verdure qui prolifère entre les fissures. Le parvis de l'église est resté intact, ainsi qu'une partie du pont que l'on voit encore, esseulée dans la plaine. L'automobile que j'avais stationnée dans ces lieux ajoutait un vestige d'humanité à la sauvagerie des paysages bucoliques. Nu avec Alicia sur la couverture que j'avais étendue dans la sécheresse dorée des herbes du champ, je me figurais l'affaissement soudain du sol sous nos corps unis dans le soleil de juin comme un avant-goût des déconvenues que j'allais connaître avec elle. C'est ainsi que nous pique-niquâmes sur ces terres qui ne firent qu'une bouchée de milliers de dormeurs – et en rîmes.

Quelques jours plus tard, nous accompagnâmes ses amis loin dans la forêt où, au sommet d'une falaise, un torrent finissait de se déverser en chute flanquée d'arcs-en-ciel. Les ruisseaux créés par le cours d'eau s'écoulaient dans des bassins creusés à même le sol rocheux pour la plus grande joie des baigneurs. Quelques téméraires plongeaient. Naïade callipyge en maillot bleu, Alicia me titillait sans rien faire. Une violente pulsion me donnait envie d'elle, mais je ne savais comment lui faire part de cela sans l'offusquer. De retour chez elle, profitant de l'absence de ses parents pour le

week-end, la peau refroidie et les cheveux mouillés, nous fumâmes de la marijuana en écoutant du Charlebois entre les larges murs de pierre du salon feutré qui occupait la moitié du rez-de-chaussée de la vaste demeure familiale. Me perdant dans les méandres d'une pensée en quête de sensations fortes, j'étais calme – trop par rapport à l'excitation ressentie plus tôt. Assise près de moi sur le canapé, Alicia me donnait des coups de poing sur le bras, pour jouer :

- ...T'es fâché ?
- Non...
- Oui, t'es fâché... Avoue !
- Non !
- Avoue !... Avoue !...
- Bah, si tu veux... Oui.

Ses seins rebondissaient à travers un t-shirt sur lequel on voyait une boule de bowling faire un abat. Ses hanches étaient superbes dans leur va-et-vient contre les miennes alors que les unes des autres nos lèvres étaient avides. Le silence de cette conversation se transporta vers l'escalier puis dans sa chambre où nous nous arrachâmes nos vêtements tandis que sa poitrine m'explosait dans la figure. Elle m'apprenait à faire l'amour avec un coup de reins et une façon de dominer du regard son amant qui faisaient d'elle une vamp dont la beauté m'assujettissait jusqu'à ce qu'elle jouît, petite fille qui pleure au bord d'un précipice.

À Saint-Hercule, nous nous confions les extravagances dont se nourrissait notre fascination pour le feu de camp que nous avons allumé. «On pourrait fonder une

secte !», lança-t-elle comme s'il s'agissait d'une mode. Pour ce faire, nous pensions aller au bar western du village déguisés en Indiens avec les plumes et tout. Ce projet étant irréalisable par manque de temps et d'argent pour confectionner les costumes, Alicia décida de rendre visite à l'une de ses amies à L'Île-au-Lac avec son pont près duquel une centrale électrique étendait le panorama de ses installations. Peut-être aurais-je dû mieux saisir son besoin de faire cette expédition sans moi. Cela faisait trois mois que nous étions ensemble – un record selon ceux et celles qui l'avaient connue quelques années plus tôt – et nous avions fait peu d'activités chacun de notre côté. Cette fusion qui m'emplissait de vanité l'agaçait. Je fis un mauvais calcul en m'attachant à ses pas : m'étant trop rapidement habitué à ce qu'Alicia fût toute à moi, la jalousie me rendit importun.

Il était deux heures du matin quand nous commençâmes à faire du stop à la sortie de Saint-Hercule. À trois heures, nous sortions d'une auto qui, à une intersection, tourna au nord-est alors que nous allions au sud-ouest, ce qui nous contraignît à marcher jusqu'à L'Île-au-Lac. Le centre-ville s'étant vidé de toute affluence à l'heure où nous y arrivâmes, dormir sur le perron à l'arrière d'une boîte de nuit fermée avec la couverture que nous avions emmenée pour la plage ne fut pas source d'inquiétude, seulement, la fraîcheur de la température et un douloureux malaise nous ôtèrent tout espoir de trouver le sommeil. En nous amusant dans une friperie, un mois auparavant, nous avions attrapé la gale, élégamment rebaptisée «gratelle» par Alicia. J'étais le chauffeur attitré du panier d'épicerie qui lui servait de voiture à travers le magasin. Nous avons essayé toutes sortes de vêtements pour rire sans savoir que nous serions victimes de cette maladie qui fait endurer des démangeaisons telles que l'on ne veut plus qu'une chose :

Afin de formuler des vœux en admirant les perséides, nous rendîmes visite à un vieux belvédère en ruines qui fut le théâtre de multiples fêtes dont témoignaient les graffitis morbides ornant les murets de pierres à demi écroulés au sommet d'une montagne. Alicia était derrière moi et m'astiquait gentiment la pine au clair de la lune qu'elle vénérât comme elle se vénérât elle-même en tant qu'«idole de l'idole». Je songeais à la bague qu'elle enlevait pour la tourner entre ses doigts lorsqu'elle devenait aussi impénétrable qu'un sphinx, à la «dernière allumette pour sauver le monde» qu'elle gardait dans ses affaires «au cas où». Je sentais ses seins dans mon dos à travers le frottement des tissus, sa main qui me caressait le thorax et l'autre mon sexe dressé vers le miroir argenté de la nuit, et ne pensais plus, sans l'oser, qu'à prendre les devants.

Dans la noirceur du sous-sol dont elle avait fait son territoire, sous les couvertures du divan-lit que nous réquisitionnâmes fréquemment pour regarder des films, elle s'imaginait tomber enceinte. Je riais. Elle plaisantait au sujet de l'être qui aurait pu naître de notre union : «Je me demande ce que ça donnerait... Sûrement un monstre, avec deux parents schizo comme nous !» Une semaine plus tard, elle se faisait plus insistante : «J'aimerais ça avoir un enfant.» J'étais furieux. Moi, à peine vingt ans, maussade employé des restaurants, sans avenir, un père ? Et elle, dix-sept ans, encore aux études... Il me semblait que c'était une très mauvaise idée. Au Syncope, la conversation se termina en dispute.

Après un été d'amour sans préservatif, j'angoissais.

se gratter jusqu'au sang. Toute notre garde-robe, les draps, les couvertures, les tapis, les meubles avec lesquels nous avions pu être en contact durent être nettoyés afin d'éviter la contamination. Même nous toucher elle et moi était devenu une transgression de la quarantaine qu'on nous avait imposée.

Le lendemain, au restaurant, usés de cette nuit passée dans l'irritation de l'insomnie, notre fatigue, accentuée par le poids des paroles des chansons idiotes qui passaient à la radio, contribua à l'ébauche d'une dispute. Nous ne nous comprenions pas. Elle était de mauvais poil. La nourriture et le café nous donnèrent juste l'énergie nécessaire pour chercher un parc, bienheureuse étendue de gazon humide parsemée d'arbres et de buissons où nous voulions dormir avant de rejoindre l'amie d'Alicia. Épuisés, vidés, nous nous couchâmes sur la couverture étalée dans l'ombre où nous plongeâmes dans une sieste qui se prolongea jusqu'à l'après-midi.

Un soir, elle inventa une ingénieuse façon d'appartenir à la caste alimentaire des super prédateurs. Nous cueillîmes les grosses araignées qui avaient tissé des toiles partout entre les poteaux du garde-fou qui séparait la terre ferme de l'eau chatoyant de reflets de réverbères, au port de Valléeville. Désormais prisonnières, les redoutables prédatrices à huit pattes moururent asphyxiées dans un bocal en verre avant d'être collées sur une toile de peintre par Alicia. Dans le musée de sa chambre, les pommes continuaient de pourrir sur la tablette au bord de laquelle était assis l'ange de porcelaine qu'elle peignit en rouge après lui avoir ajouté des cornes de plâtre.

Fidèle au principe d'indépendance qui l'avait attirée vers moi et auquel j'avais renoncé pour m'enchaîner à elle, Alicia prit un amant. Je le savais parce qu'elle m'en avait parlé et puis je les avais vus danser un slow au bar du coin perdu où j'allai la chercher quelques jours plus tard. Cette liaison ne dura toutefois pas très longtemps à cause du manque d'affinités entre elle et le jeune homme qui s'intéressait plus à la mécanique qu'à celle qui s'ennuyait avec lui. Voulant faire de moi celui que j'avais prétendu être, la friponne me disait : «Ce serait bien que tu te fasses une petite maîtresse.» Mais je n'avais pas encore atteint ce degré de cynisme. J'étais amoureux et jaloux. Elle se moquait de moi quand je boudais.

Au Potin, après que nous eûmes fini de célébrer une amitié chèrement acquise au prix d'un cessez-le-feu sexuel que je supposais définitif, alors que nous descendions l'escalier pour quitter les lieux, Alicia me mit la main sur la fesse en jurant de la façon la plus vulgaire : «C'est ça que tu veux, hein ?» Oui. N'ayant d'autre endroit où aller pour faire l'amour, nous marchâmes vers le port. Couchée près de moi dans l'herbe humide, entre deux épinettes et un cèdre, elle dégrafa ses jeans et commença à se masturber. Je la laissai faire un instant avant de me glisser vers elle pour la branler par-dessus ses doigts qui s'agitaient avec délectation dans la fente. J'attendis qu'elle se fût lassée d'elle-même pour embrasser sa poitrine, son cou, sa bouche tout en manipulant son sexe où je désirais m'insérer afin d'en ressentir plus profondément les effets. Elle frémissait en gémissant tandis que je parcourais son corps dans la nuit d'été.

Mon anniversaire et le sien tombant à quelques jours d'intervalle, nous nous offrîmes en cadeau des tatouages. J'optai pour un champignon atomique sur le bras droit et elle pour une araignée dans le dos, entre les omoplates. De ses longues pattes poilues, crochues et articulées, la créature aux multiples yeux m'avait pris au piège. Je sentais le froid s'installer dans la distance entre nous grandissante. Quelque chose s'était cassé. Je voulais recoller les morceaux, mais il était trop tard. Réduit en poussières, je la voyais refaire sa vie, le cœur fermé, m'accrochant à son corps ; elle ne me le refusait pas encore, seulement, son abandon était dénué d'entrain.

Suite à de longues soirées à désespérer dans les bars, je faisais halte près de chez elle afin de regarder la fenêtre de sa chambre ; s'il y avait de la lumière, je cognais doucement contre la vitre ; le drapeau bleu fleurdelisé blanc qui lui servait de rideau bougeait ; en voyant que c'était moi, elle me demandait d'attendre, ouvrait la porte de la maison et me rejouait toujours le même numéro : nous fumions une cigarette sur le perron ; elle m'invitait dans sa chambre pour discuter, me disait que je devais partir ; je voulais rester ; elle me priait de la border : «Gratte-moi le dos...», miaulait-elle en s'étirant d'une voix câline qui m'anéantissait ; je lui grattais le dos aussi longtemps que possible ; à chaque fois, le mouvement de mes ongles sur la nudité de sa peau se faisait plus pressant ; mes mains se baladaient en s'approchant de ses flancs, ses fesses, m'aventurant plus loin, entre ses cuisses ; elle consentait parfois, se retournant alors pour me céder, peut-être pour la dernière fois, son corps.

*

* *

L'automne arrivait. Albert, que je n'avais par revu depuis le Sommet des Amériques, passa une soirée avec Alicia et moi. Nous étions le duo qu'il lui fallait : j'étais débonnaire, elle encore en quête d'expériences. Nous bûmes quelques cannettes en nous baignant dans une fontaine du port. Je me méfiais de lui. Quand il partit de son côté et nous du nôtre, Alicia me dit : «Je trouve qu'il sent bon.» Appréhendant ce que j'aurais dû fuir, je fulminais en mon for intérieur.

Au Potin, la semaine suivante, les lumières tamisées, la musique et la bière agrémentaient nos conversations. J'angoissais de plus en plus. Un océan de glace et de verre cassé me séparait d'Alicia. Elle me disait qu'elle coucherait avec moi à condition qu'Albert fût de la partie. Ce dernier n'allait évidemment pas s'en plaindre ni se priver d'une occasion si alléchante par sa rareté d'accéder aux faveurs d'une jolie fille. C'est ainsi qu'ayant déposé toute estime de moi-même aux pieds d'Alicia, je consentis au triolisme.

En entrant chez Albert, nous ne fîmes pas de bruit car sa chambre se trouvait près de celle de son colocataire endormi. Sur fond de jazz, nous nous dévêtîmes, moi, elle... et lui. Le désir que j'avais d'Alicia se présentait à moi avec autant de force qu'au début, mais je dus me fâcher pour bander à cause de la présence d'Albert. Celui-ci observa mon va-et-vient entre les jambes de mon ex-petite amie en sifflant entre ses dents : «...Que c'est méchant !... Hou-la-la, que c'est méchant !...» Il m'énervait, mais Alicia

me disait de continuer : «C'est la meilleure baise que j'ai eue de ma vie !», s'exclama-t-elle tandis que je la pénétrais.

Albert réclama son tour. Ayant besoin de faire connaissance avec Alicia, il voulait que je m'éloigne. J'allai prendre mon mal en patience au salon où j'attendis Dieu sait quoi, leur laissant quelques minutes d'une intimité à laquelle je n'avais plus droit avant de retourner dans la chambre pour continuer à me branler assis sur une chaise en les regardant baiser devant moi, me malaxant le membre en me répandant en pensées sur le cul d'Alicia qui se positionnait sur Albert de façon à bien s'entrer la verge dans la chatte, mais c'était peine perdue : ma présence l'intimidait. Exaspéré, je m'approchai du lit pour me blottir contre le dos d'Alicia. Lui collant aux fesses mon érection, je lui chuchotai à l'oreille : «Tu sens l'effet que tu me fais ?...» Rien à faire. Je partis seul avec pour unique compagnon mon pouce levé en l'air au bord de la route où s'écourtaient les ombres d'une autre aurore désenchantée.

Vint le onze septembre. Ce fut un événement historique médiatisé et un spectacle longtemps entretenu par la couverture journalistique des invasions pro-américaines et «anti-terroristes» en Irak et en Afghanistan. La fin du calendrier maya en 2012 devenait une question métaphysique au même titre que l'an 2000 dont jamais nous ne vîmes le grand bug. Alicia m'avait aimé indépendamment du second Éveil que j'attendais. Pour l'amour de son corps et l'orgueil de mon cœur, je perdis la tête. J'étais fou. FOU !

La dernière fois qu'il se passa quelque chose de charnel entre elle et moi, nous visionnâmes un film sur la vie de Picasso dans le sous-sol chez ses parents. Je

fantasmais sur le bleu de la jaquette d'hôpital qu'elle avait enfilée avant de se coucher à côté de moi sur le matelas, vêtement qui me la faisait imaginer telle une patiente hystérique ayant besoin de mes «soins». Mon rôle en tant que «thérapeute» étant fixé, je n'avais plus qu'à m'exécuter. Je la caressai. Elle resta étendue devant la télévision, amorphe, les yeux dans le vague de l'écran où se succédaient les pires inepties, puis elle enleva sa petite culotte et se dressa sur les genoux. Je savais qu'elle se détachait de moi, que son esprit s'envolait loin du corps qu'elle me laissait entre les mains pour une toute dernière fois. Je m'exerçai au crescendo sur elle jusqu'à ce qu'elle en tremblât de tout son bassin. De son point de vue, c'était un compromis de trop. Son orgasme privé lui suffisait. Les publicités défilaient bêtement sur l'écran quand elle ferma la télé pour se coucher dans la même position qu'auparavant, le dos tourné à moi dans son sommeil. Je passai cette nuit dans la contemplation paniquée du plafond.

Arriva l'été des Indiens. Elle partit quelques jours avec Albert en Gaspésie où ils ingérèrent du champignon magique. Dans un accès de paranoïa, il crut qu'Alicia était un extraterrestre. À leur retour de voyage, il la comparait à Big Brother. Elle, radieuse, disait avoir réalisé son rêve de visiter un champ de tournesols. En l'honneur du peintre à l'oreille coupée, elle s'écourta les mèches d'un côté, liane de l'autre. Je la voyais passer de l'adolescence à l'âge adulte, devenir femme et s'affirmer en tant que telle.

J'avais trouvé, dans la bibliothèque de son père, *L'insoutenable légèreté de l'être* et m'étais enthousiasmé pour cette lecture ; tellement qu'elle y avait pris goût. Peut-être fut-ce le véritable début de la fin entre elle et moi ? Le froid s'installait pour de bon.

Bien que j'eusse encore une place dans son lit, nous ne couchions plus ensemble ; nous dormions.

*

* *

L'un de ces soirs où j'entrais à l'Express dans le but de me changer les idées en m'enivrant de bière et de rock, je croisai Karine, pâle et grande brune qui gravissait les marches vers la sortie. Jonathan me l'avait présentée comme étant sa «maîtresse», au Potin, un mois avant. Elle m'avait dit qu'elle aimait la philosophie. Probablement était-ce en abordant ce sujet que Jonathan l'avait intéressée. Je m'apprêtais à descendre quand elle, visiblement bien entamée par l'alcool, arriva à ma hauteur. La jungle en bas hurlait. Nous nous envisageâmes un instant, ses yeux dans les miens, surpris de nous découvrir si lointains :

– J'oserais jamais te dire ça si j'étais pas soûle mais... je te trouve merveilleusement beau.

– ...Merci.

– Aimes-tu cette chanson ?

– Non.

– J'aime ton honnêteté. Vas-tu être là dans... une demi-heure ?

– Ouais, sûrement...

– Je vais au Potin dire deux mots à Jo et après je te rejoins ici, OK ?

– OK.

Et elle partit, me laissant tout euphorique, béni, assis au comptoir où je buvais, époustouflé d'attendre un ange au milieu des damnés. Je repensai à ce qu'Alicia m'avait dit au sujet de la «petite maîtresse» et trouvai cocasse que ce soit encore Jonathan qui, involontairement, poussât une fille dans mes bras. Tel que prévu, Karine revint, aguicheuse en jupe noire avec son manteau de fausse fourrure rouge qui se dirigeait vers moi sur fond de musique métal, l'air décidée, les jambes longues et la démarche bottée de cuir. Je n'avais aucune attente. Elle me dit : «Je pourrais tomber en amour avec toi...» Assise sur mes genoux, ses lèvres se joignirent aux miennes dans la confusion des salives. Nous nous embrassâmes lascivement devant la barmaid, puis avec insouciance dans tous les coins du bar, nos mains se touchant partout sur nos corps et contre la brique des murs. Rassis pour boire encore, ses doigts de fée s'amusaient dans mes jeans en dessous de la table.

Au Potin, une semaine plus tard, elle ne m'opposait, quand je l'embrassais, aucune résistance sinon celle de la douceur. Je ne voulais plus qu'une chose : m'abandonner à Karine qui me consolait d'Alicia – qui, d'ailleurs, me salua en passant près de nous – avec ses yeux pers sous lesquels souriaient des pommettes que j'aurais voulu croquer tandis que je m'évaporais dans la placidité de son visage. Jonathan aussi était au Potin, ce soir-là. Je devinai, au ton colérique qu'il eut en exigeant de Karine des explications sur sa conduite, qu'il n'était pas très heureux de se faire voler une deuxième conquête par le même quasi-«puceau», mais comme dans le cas d'Alicia, il ne pouvait s'en prendre qu'à lui-même. Cet accrochage avec le soi-disant séducteur ne modifia nullement le caractère idyllique de ma soirée avec Karine. Me levant pour aller aux toilettes, elle me suivit. Celles des hommes étant occupées, j'allai dans celles des

femmes avec elle qui, curieuse face au jaillissement de mon urine, voulait me tenir le pénis pendant que je pissais ; elle voulait me sucer, là, maintenant, et moi :

– Non.

– Pourquoi ?

– Je suis comme une fille... Ça me tente pas toujours.

Je me marrais bien en pensant à l'énigme que j'étais devenu pour elle en agissant de la sorte. Elle me dit, plus tard, qu'à cause de ce refus, elle m'avait cru impuissant ou quelque chose de ce genre, mais put aisément se rendre compte que ce n'était pas le cas quand elle se mit à défaire ma braguette alors que je nous conduisais en direction du motel le plus proche ; rattrapant le temps perdu, elle me fit une fellation durant trois kilomètres au bout desquels nous arrivâmes au lieu que nous nous étions fixé pour nous livrer l'un à l'autre en toute impunité. La belle brune à la peau blanche avait plus de fric que moi. J'esquissai un invisible sourire tandis qu'elle paya pour cette nuit que j'espérais la plus longue.

Dès qu'elle eût verrouillé la porte de notre chambre, nous nous déshabillâmes. La lumière éteinte, elle se jeta sur moi sans dire un mot, passant le plus rapidement possible au coït. J'aurais voulu m'attarder des heures sur tous les détails de son corps lisse, jouir allègrement de la tendresse qu'elle m'offrait si facilement, la voir se déplier sous moi en corolles éclatantes jusqu'aux heures malades où le jour blafard se faufile entre les stores, mais elle ne désira pas faire l'amour très longtemps.

Couchée contre moi, le lendemain, elle ronflait un peu. Nous fîmes la grasse matinée. Au réveil, elle me demanda si j'aimais ses seins même s'ils étaient moins volumineux que ceux d'Alicia, avec qui elle croyait que je fricotais encore. Elle me

parla des mensurations de mon sexe : «Je dis pas ça pour t'insulter, mais c'est un monstre !» Je riais sans me soucier de l'examen de cuisine que je ratais par mon absence. Elle me raconta son cauchemar de la veille : «J'ai rêvé que j'étais enceinte de toi... L'enfant était difforme.... Je pleurais... Qu'est-ce que tu ferais si j'étais enceinte ?» À cela, je ne sus quoi répondre.

La femme de chambre cogna à la porte de la nôtre à treize heures, nous disant que nous eûmes dû quitter les lieux une heure plus tôt. Karine et moi grignotâmes dans un restaurant où elle m'apprit qu'elle prenait des antidépresseurs, puis nous passâmes dans une boutique de babioles exotiques après quoi la conversation s'agrémenta d'un café jusqu'à l'heure du souper. La belle aux yeux pers avait déjà goûté les divers cocktails servis sur les plages du Club Med. Je restai songeur quand elle me dit que sa mère avait un condo en Floride et qu'elle pourrait peut-être m'y emmener un jour.

Dans les bars où nous nous redonnions rendez-vous, elle me faisait sentir la préférence qu'elle m'accordait de sa main sur ma cuisse à tout moment. Je satirais volontiers les colosses insurgés de voir la panthère qu'ils zieutaient embrasser le méprisable intello que j'étais. J'allai quelques fois regarder des films chez elle, sans plus. Nous n'avions pas grand-chose à nous dire, mais elle embrassait si bien sur le sofa du sous-sol devant la télévision où Dracula montrait ses crocs ! Je la rappelais. Elle me disait : «Tu es gentil.»

*

* *

S'improvisant metteur en scène, Albert s'était mis en tête de monter, pour la énième fois, la pièce *Huis clos* de Jean-Paul Sartre. Jusqu'alors, son projet ne s'était soldé que par une succession d'avortements. Moi et Alicia fîmes partie de ses acteurs, ce qui me permit de la revoir tous les samedis jusqu'à ce qu'Albert renoncât à présenter le fruit d'un hiver de répétitions. Elle était Inès et moi le garçon d'étage. J'aimais ce rôle. Le flegme du personnage que j'interprétais me convenait tout à fait. Je n'étais plus pour Alicia que le chauffeur offrant sa voiture à la dame pour la ramener chez elle. Peu subtil dans ses méthodes, Albert se servait de moi pour se rapprocher d'elle. Comme je la reconduisais après chaque séance, il voulait venir avec nous, avait des choses à lui dire. J'arrêtai en face de son appartement. Il sortit du véhicule et invita Alicia à le suivre tandis que le moteur tournait. Voyant que ses douteuses tentatives étaient repoussées d'elle, Albert l'engueula en gesticulant dans la rue. Attendant qu'elle l'envoyât promener, je tournai la clé pour fermer le contact de peur de gaspiller trop d'essence et continuai de fuir le ridicule de cette querelle en fermant mes oreilles à leur dispute afin de mieux les ouvrir aux sons qui sortaient des hauts-parleurs de ma ferraille roulante. Alicia revint prendre place sur le siège du passager. Arrivés derrière la rutilante Mercedes de ses parents, je pensais réussir là où Albert avait failli : la suivre jusque dans son lit. Mais elle me fit comprendre qu'elle en avait décidé autrement : «En tout cas, on aura eu de bonnes baisers.» Nous échangeâmes une poignée de main. Cette ultime caresse fut trop amère.

*

* *

Cet année-là, j'oubliai mon nom. Pour moi n'existait plus qu'ALICIA en gigantesques lettres de néon. Incapable d'en faire le deuil, je gardai accrochée au plafond de ma chambre durant des mois une banderole rouge – artefact d'un décor de théâtre qui se voulait chinois – sur laquelle elle avait peint un long dragon noir aux yeux exorbités qui me fixait en grimaçant lorsque j'étais couché dans mon lit. La seule relation qui pût subsister entre elle et moi étant irrémédiablement l'amitié, j'aurais dû accepter cette fatalité et agir avec elle comme avec Sophie, mais contrairement à Sophie, Alicia n'avait pas eu d'autre amoureux après moi. De plus, le lien qui unissait ces deux filles s'était renforcé jusqu'à devenir sexuel. En effet, un soir de beuverie, dans un parc près du Potin aujourd'hui détruit et remplacé par une luxueuse résidence pour personnes âgées, j'assistai silencieusement au langoureux baiser qu'elles s'échangèrent et qui aboutit, lors d'un voyage scolaire, à un «soixante-neuf» lesbien qu'Alicia m'avoua par la suite.

La blonde de l'école primaire qui incarna pour moi l'idéal d'une inaccessible Iseut ne fut pas la seule passion de mon enfance. Comme celle-ci faisait partie de la majorité catholique et que mon éducation puritaine déconseillait le mariage entre personnes de croyances différentes, je me marginalisai très tôt en n'anticipant d'unir ma destinée qu'avec une fille fréquentant le milieu protestant. Il y eut donc une petite Témoin de Jéhovah qui était, en me comptant, l'une des quatre élèves de ma classe à être exemptés des cours de catéchèse ; elle m'embrassa sur la joue pour me remercier de l'avoir aidée lors d'une activité de bricolage de Noël. Il y eut aussi une fille relativement rebelle qui allait à la même église que moi et dont j'appris plus tard que les baisers dont elle

m'avait couvert certains soirs suffisaient pour dire que j'avais été son petit copain ; le fait que je fusse également intéressé par sa meilleure amie prouve l'ambivalence des sentiments que je partageais avec mon confident : il était, comme moi, attiré par ces deux filles.

Cependant, tout cela n'était pas sérieux.

Parallèlement à la blonde que j'adorais en silence, une seule fille me passionna assez pour que je priasse le Tout-Puissant de m'accorder sa main : elle s'appelait Suzanne. En dix ans, je n'eus avec elle que très peu de rapports, tellement que je me demande encore si je peux prétendre avoir été son ami. Cela commença à sept ans par des regards plus ou moins discrets ponctués de snobisme dans les réunions où les jeunes de confessions religieuses similaires – évangélistes et baptistes – avaient l'occasion de se rencontrer : scouts, camps de vacances, conférences. Cela se termina vers quinze ans par un rapprochement dû au fait que ses parents allaient, chaque été, à la même plage que les miens. C'est là que j'eus enfin la chance de lui parler et c'est probablement la raison pour laquelle elle me saluait quand nous nous croisions dans les corridors de la polyvalente. Mais pourquoi revenir si loin en arrière ?

À cause de son nom.

Une seconde Suzanne, tout de noir vêtue, allait bientôt faire son entrée sur la scène de ma vie. L'été 2002 restera, dans le peu de souvenirs que j'en garde, non seulement celui où je fus engagé par le restaurant qui m'avait accueilli en tant que stagiaire suite à mon cours de cuisine, mais surtout celui où je devins ami avec cette femme fatale. Sa noirceur était une version plus tragico-décadente de celle de l'Alicia que je n'avais pas connue, l'Alicia suicidaire qui, avant de passer au bleu, avait eu sa période de ténèbres,

l'Alicia qui m'avait ému lorsque j'avais vu la tristesse de son visage sur la photo de sa carte d'identité du secondaire : l'ombre d'Alicia en trois dimensions.

*

* *

Me conduisant de façon exécrable avec mon entourage, je ne pensais plus qu'à protéger mon ego hypertrophié et paranoïaque du conformisme social dont je craignais les tentacules jusque dans mon sommeil – alors qu'il suffisait d'ignorer la pieuvre pour qu'elle disparût. Idolâtrant les reliques d'un amour impossible, j'épinglai sur le mur de ma chambre une photo en noir et blanc où l'on voyait Alicia nue, assise dos à l'objectif, les cheveux en antennes semblables à des cornes et les épaules ornées d'ailes de papillon transparentes. Fuyant toute humanité pour ne plus m'attacher qu'à la double solitude qui nous avait unis par-delà la raison, je la poursuivis jusqu'à la psychose dont sa mère détecta les symptômes en m'interrogeant autour d'un café un dimanche que je me présentai chez elle après une semaine d'insomnie due à mes excès. L'hôpital m'imposa la limite à respecter entre Alicia et moi. «Je m'excuse de t'avoir entraîné là-dedans», m'affirma-t-elle plus tard, comme si c'était de sa faute si j'avais confondu sa folie et la mienne.

*

* *

Frais sorti de l'asile, j'étais en voie de devenir un homme neuf. Deux semaines en vacances de la société ne me firent pas de tort. Là-bas, on me fit prendre du Zyprexa^{*} deux fois par jour, un somnifère le soir et parfois du Serax^{**} sans que je parvinsse à me départir entièrement de ma fixation sur Alicia. L'infirmière qui venait prendre mon pouls et discuter avec moi me conseilla de parler de ma sexualité au psychiatre. Je restai vague. Celui-ci me demanda : «Avez-vous lu Proust ?» Non. Mon effondrement mental découlait d'une dépression non-traitée – «blessure narcissique», dit le docteur. Dans le dédale des rues, j'étais le Minotaure qui coupe le fil d'Ariane.

*

* *

Six mois plus tard, dégoûté de tout mais néanmoins désireux de connaître plus avant la vie, je fomentai pour moi-même la quête d'une charmante inconnue susceptible de satisfaire mon appétit de luxure. Afin de ce faire, je changeai mes habitudes de sortie. Au lieu d'aller à Valléeville, où, année après année, je voyais les mêmes gens, j'entrai dans un troquet de Saint-Hercule où je ne m'étais jamais présenté parce que j'avais renié – tout en y vivant comme un fantôme – ce village où l'on m'avait perdu de vue depuis des lustres.

Prenant place au bar, je ne connaissais personne hormis une petite gothique qui me rejoignit au comptoir cinq minutes après mon arrivée : deux bancs plus loin, Océane, dont j'avais déjà vu le joli minois quelque part, me salua, se commanda une bière et vint

^{*} Antipsychotique.

^{**} Anxiolytique.

s'asseoir près de moi. Elle engagea la conversation. Je me souvins. C'était quand je suivais mon cours de cuisine. Elle étudiait dans un domaine similaire. Je me rappelais de ce qu'elle m'avait dit alors que je fumais une cigarette à l'extérieur, durant une pause, au centre de formation professionnelle : «Tu as des yeux de chat.» À cette époque, j'avais un œil sur son amie qui portait un tatouage de scorpion dans le cou. Toujours plus osée à mesure que progressait le dialogue entre nous, Océane me disait qu'elle était commise dans l'armée, qu'elle aimait la musique métal et s'intéressait au fétichisme. Elle me paya un verre en voyant que je finissais le mien et demanda : «As-tu des fantasmes ?» J'hésitai, cherchai, n'en trouvai point. «Eh bien, moi, ça serait de me faire violer par le diable.» La soirée se poursuivant sans que nous eûmes épuisé les possibilités de notre rencontre, je m'offris pour la reconduire chez le vieux qui la laissait squatter dans sa grande maison à la campagne. Il était parti pour la nuit. Nous discutâmes assis au sommet d'un silo rouillé jusqu'à ce que je me misse à être de plus en plus curieux à propos de la grange qui se trouvait quelques mètres plus loin sur le terrain et dont je voulais visiter l'intérieur. Sous l'égide de l'étoile du Berger, Océane se dirigea vers l'étable où je l'aidai à nourrir les vaches avant qu'elle ne m'emmenât vers le spacieux entrepôt agricole inondé par la lumière bleuâtre du matin. Étendu près d'elle dans les bottes de foin, je finis par poser le geste que me commandait l'absurdité du silence : l'embrasser sans raison, sans préavis.

– Ton fantasme... Te faire violer par le diable... Je suis pas lui, mais je pourrais peut-être t'aider à le réaliser...

– Avec toi, ça compte pas : je suis consentante !

Je lui laissai le numéro de téléphone de mes parents. Elle m'appela le soir même afin que je vinsse jouer au Scrabble chez sa sœur où elle faisait du baby-sitting. Le bambin dormait. Océane avait les yeux coquins. Elle fit du thé. Je lui voyais les fesses sous le long chandail dont elle était vêtue. Sur la table de la salle à manger, les mots que nous formions avec les lettres peintes sur les carrés de bois qui arrivèrent par hasard entre nos mains étaient assez explicites sur le caractère grivois de nos intentions. Après la partie, nous passâmes au salon où les spectacles d'humour nous divertirent jusqu'à ce qu'elle collât les sofas de façon à ce que nous nous rapprochions physiquement. Dès qu'elle me vit en érection, elle entreprit de me dévorer. Devançant le plaisir qu'elle allait tirer de moi, elle arrêtait parfois un instant pour me branler en disant des choses comme : «Belle bite... Belle grosse bite...», puis reprenait de plus belle ses cajoleries bucco-génitales. Elle s'appliquait à cette tâche lorsqu'à travers le store filtra la lumière des phares d'un véhicule qui se garait dans l'entrée. Je criai : «Ta sœur !» en ramassant mon paquet de vêtements sur le sol, courus à la salle de bains, me rhabillai, soufflai quelques secondes derrière la porte close pour réfléchir à ce que j'allais faire, stressé à mort, tirai la chasse d'eau, me lavai les mains et sortis comme si de rien n'était. Heureusement, Océane avait également eu le temps de se rhabiller. À la dernière minute, elle retrouva son soutien-gorge dans une fente du sofa. Le face-à-face avec sa sœur ne fut donc pas trop dommageable. Je partis en saluant tout le monde et en me jurant de ne parler de cette aventure à personne. Enfin, loin de Valléeville, dans le lieu même de ma naissance, j'allais me consacrer à une nouvelle expérience.

Au début, elle me donnait rendez-vous au cybercafé de Saint-Hercule, après quoi nous allions chez moi ou sortions dans les bars. Je me réconciliais avec ces lieux où les gens m'avaient vu grandir sans me connaître. Ma vie se normalisait. Voyant que j'étais imperturbablement sarcastique face à ses tentatives d'instaurer entre elle et moi une hiérarchie sadomasochiste dont j'aurais occupé la base, Océane m'avait placé sur un piédestal. Le soir où je la présentai à ma mère et où je me rendis compte qu'elles s'entendaient bien, je fis du café et gardai le silence morose que recommandait à ma conscience la vision de cette fille que j'avais ramenée deux semaines plus tôt se faisant la complice de ma génitrice dans un complot pour me caser. Pendant quelques jours, je dormis dans le salon de la salle de jeux, au sous-sol, à côté de ma chambre qu'Océane avait envahie. Mon «amie» pouvait dormir chez nous à condition que nous fûmes dans des pièces différentes. Nous séparer demeurait la meilleure façon de veiller à ce que nous ne fissions point de bêtises, ce qui ne nous empêchait nullement d'en faire dès que nous le pouvions, c'est-à-dire dès que se présentaient quelques heures d'absence de la part de mes parents, cette absence prenant généralement la forme du sommeil qui tombait sur la maison après minuit. Océane et moi restions éveillés à écouter du Nirvana et boire de la bière dont l'effet amplifiait la tentation créée par l'interdit qui nous rendait plus téméraires à mesure que nous surmontions notre crainte d'être pris sur le fait. Le matelas craquait, nous obligeant à contrôler nos débordements lubriques afin de prévenir le bruit, mais j'aimais tant m'échouer en elle que j'oubliais cela pour ne plus me plaire qu'à sa beauté de sirène. Elle était *L'Olympia* en string dans mon lit. Mon placard était plein des canettes résultant de ces nuits de plaisir

Un week-end, sa sœur partit avec son fiancé et leur fils, laissant la maison vide à Océane qui squattait le salon à l'étage. Alors que nous cherchions des images sur Internet, sa curiosité envers les tueurs en série me rappela les cercles en crescendo de douleur du funeste entonnoir du premier tome de la *Divine Comédie*. Tandis que je lui parlais du chef-d'œuvre de Dante, elle imprima un portrait d'Hitler en me disant qu'elle le trouvait beau, puis me montra une gravure du diable personnifié dont le grotesque faciès, sans correspondre à la triple gueule du Lucifer italien, avait tout de même fière allure au fond de la fosse glaciale où il rêvait d'un air ennuyé. «Je vais prendre un bain», dit-elle en m'invitant à la suivre. Elle se déshabilla en m'expliquant son amour de l'eau de façon à ce que je m'en souvinsse bien.

C'était un mois de juillet caniculaire. Océane lisait des *Archie* étendue dans un hamac avec des lunettes de soleil qui la faisaient se prendre pour une vedette. J'avais le goût de sa peau humide. Elle m'avait convié à me baigner dans la piscine chez la fille du vieux pendant que celle-ci était partie faire des commissions en ville toute la journée. Nous nageâmes un peu après quoi nous prîmes quelque temps pour nous laver du chlore de la piscine en pratiquant la position en levrette par de savantes acrobaties sous la douche. La main d'Océane se crispait sur le carrelage en céramique du mur de la salle de bains tandis que j'embrassais ses épaules et son cou ruisselants de gouttelettes dont je respirais le parfum avec volupté. Sa beauté charnelle ainsi épanouie dans un rayon d'après-midi illuminant la pièce embuée aurait pu figurer dans le *Bain turc* d'Ingres. Nous dînâmes de sandwiches, puis la fille chez qui nous étions arriva avec un gars que j'avais déjà embarqué en voiture alors qu'il faisait du stop. Je ne me rappelais pas de lui

mais lui se rappelait de moi. Pour me remercier du service que je lui avais rendu autrefois, il décapsula une bière et me la tendit en parlant avec moi dans le parking. Les filles se baignaient. Dans la noire clarté du ciel de la campagne luisait déjà la Grande Ourse. «Ouais, je pourrais te refaire le body», me répétait-il en désignant la carcasse rouillée de ma Golf. Sa copine le harcelait en le traitant de peureux parce qu'il avait froid et ne voulait pas se joindre à elles dans l'eau : «Tu me désires pas !... Tu regardes les seins d'Océane !» Le jeune homme pouvait difficilement éviter de lorgner en direction de la volumineuse poitrine de mon amante : elle avait les seins nus. Alors que le couple se remettait en question, Océane et moi buvions. Elle se laissa flotter, fit quelques mouvements en surface, vint me rejoindre au bord de la piscine, alluma une cigarette ; nous portâmes un toast, tchin-tchin, vive le célibat ! Elle m'excitait, la bière était bonne et le couple s'engueulait sur le perron de la maison. La fille pleurait. Je fis mine d'ignorer leur dispute en passant près d'eux pour enfiler un maillot dans la salle de bains où il y avait un grand miroir dans lequel je me vis uriner. Mes cheveux étaient mouillés par la douche de l'après-midi. Dehors, la radio râlait des succès périmés. Je pensais à Alicia qui était partie en voyage en France pour l'été – pèlerinage typique de bien des Québécoises au début de la vingtaine –, après quoi elle allait revenir de ce côté-ci de l'Atlantique pour commencer un bac en arts à l'UQAV ; j'étais certain de la revoir à l'automne puisque j'allais étudier l'enseignement du français dans cet établissement ; j'allais aussi revoir Suzanne que j'avais perdue de vue parce qu'elle était allée vivre à Québec avec son amant : déçue de cette cohabitation, elle était de retour à Valléeville.

*

* *

Océane avait quelque chose d'important à me dire. Un soir, au bar western de Saint-Hercule, elle m'avoua qu'elle avait été strip-teaseuse, ce qui expliquait pourquoi elle avait autant d'argent. En effet, c'était toujours elle qui payait, allongeant les billets en échange des consommations que nous buvions en riant. Me connaissant encore mal, elle pensait que la révélation de son flirt antérieur avec l'interlope me ferait fuir, mais je la rassurai : «C'est de l'art...» Sur la piste de danse, les cow-boys et girls tapaient des mains au son de la musique country tandis qu'assise avec moi à l'écart, Océane m'entretenait sur les détails de la «profession» plus ou moins illicite qu'elle ne voulait plus exercer parce que la bave des clients l'avalissait. Coucher avec une militaire me semblait intéressant, mais avec une ex-effeuilleuse, c'était encore mieux.

Les jours passèrent. Elle me téléphona. J'allai la chercher chez le vieux où elle m'attendait, parfumée, prête à partir avec ses cheveux noirs coupés courts en pointes de gel, ses paupières et ses lèvres lustrées de violet, sa blouse en léopard noir et blanc qui mettait en valeur son anatomie ainsi que ces mots : GIRL POWER. Ses yeux brillaient plus que d'habitude pour une raison qu'elle ne tarda pas à me faire connaître : elle avait passé les deux derniers jours à prendre de la mescaline – ou plutôt du PCP. Elle me proposa de poursuivre ce dévergondage avec moi ; j'acceptai car cela m'offrait l'opportunité d'essayer quelque chose d'inusité en compagnie de ma nouvelle copine. Je pensai à l'endroit où j'avais campé avec Alicia, roulai jusqu'à la sortie de Saint-Hercule

et nous stationnai en dehors de la route à un kilomètre du mini-désert où je ne m'avançai pas trop afin que dans le sable ne s'enlisât point l'automobile. Une fois bien installés dans la voiture au moteur endormi, Océane déboucha une bouteille de vinasse que nous descendîmes à même le goulot en sniffant quelques lignes sur fond de musique nostalgique des années quatre-vingts. L'engourdissement toxique ne stagna pas dans l'abstraction. Océane était contente de ne plus avoir à me dissimuler la part de son passé dont elle n'était pas fière. Elle se sentait plus libre, plus joyeuse depuis qu'elle se permettait d'assumer devant moi ses deux pôles contradictoires. Elle fouilla dans mon pantalon à la recherche d'une hypothétique érection tandis que je cherchais dans le sien d'émoustillantes preuves d'humidité ; nous nous branlâmes mutuellement dans cette béatitude sans foi ni loi jusqu'à ce qu'elle ouvrît la portière de son côté pour dégueuler.

Dans un bar routier entre Valléeville et Saint-Hercule, elle disait à qui voulait l'entendre que c'était sa «fête» – ce qui était parfaitement faux. Le patron de l'endroit, qu'elle disait connaître, lui donna une bouteille de mousseux en l'honneur de cette occasion soi-disant «spéciale». J'admirais complaisamment la beauté du côté obscur d'Océane à l'œuvre dès qu'un séducteur naïf lui payait des consommations qu'elle partageait avec moi. Amant privilégié, je passai la soirée à me soûler à côté d'elle aux frais de ses prétendants. Quand l'un de ces messieurs s'avançait trop, je lui demandais discrètement si elle avait besoin d'aide, mais non, elle se débrouillait très bien avec eux de façon à obtenir ce qu'elle voulait sans avoir à leur faire de faveurs. Je m'enivrai donc sans vergogne à leurs dépens après quoi Océane et moi jouâmes aux machines à boules en nous embrassant sur fond de rock'n'roll. Ce devait être la dernière soirée que je

passais avec elle avant qu'elle partît en mission à l'étranger. Elle disait que l'armée lui avait offert de travailler deux mois en Bosnie-Herzégovine et me promettait des photos.

Une semaine après son départ, je reçus une lettre :

Salut poupée,

Moi ça va. Je suis arrivée depuis deux jours seulement. Le voyage a été long, je suis exténuée. Le paysage est beau, ça fait changement du beau Saint-Hercule beach. Raymond est là aussi. Le campement est petit mais bien aménagé. J'ai déjà hâte de revenir, il me reste encore un bon bout. Le soir, j'écris des poèmes, j'ai hâte de te les faire lire. Je m'ennuie de toi beaucoup. Je me sens seule même si je suis avec 30 hommes d'infanterie. Ils n'ont aucune valeur à mes yeux. Hier, j'ai rêvé à toi, à ton corps, à ta personnalité. À mon arrivée, je vais te serrer fort, maman ou pas. La nourriture est pas pire infecte. Il y a de la mouche en christ. Je t'écris devant un bon feu de camp. Ça me brûle le poil des jambes, ayoye, ça fait mal. On écoute une cassette de Scorpion. Je suis allée fumer un joint avec Raymond. Je vais lui vendre ma partie de la voiture. On est gelés, on tripe. Tu me manques beaucoup déjà. J'espère que tu t'amuses bien. Je pense à toi tous les jours. Je dois aller dormir. Je vais te réécrire, prends bien soin de toi. Je m'ennuie de toi, à bientôt.

De

Ta

Petite

Océane

XXX

P.-S. : J'espère que nous n'allons pas nous décevoir.

Raymond était l'un de ses ex avec qui elle était restée amie. Elle disait qu'ils s'étaient rencontrés dans l'armée, avaient vécu en appartement, s'étaient acheté une voiture. Son autre ex, un motard dont elle craignait les représailles, lui avait tatoué la face d'un tigre afin de masquer la rose noire qu'elle avait dans le dos. Après lui, elle avait flirté avec quelques types de Saint-Hercule parmi lesquels elle me désigna un goujat qui avait raconté à ses acolytes comment elle était bonne au lit pour rire d'elle après l'avoir rejetée. S'il avait su tout ce qu'elle m'avait confié, peut-être aurait-il fait preuve d'un peu plus de tact. De sordides événements arrivés dans l'enfance d'Océane – agressions sexuelles qu'elle n'osait pas dénoncer – faisaient en sorte qu'elle désirait ardemment se venger de l'injustice dont elle avait été victime. Elle envisageait d'étudier pour devenir policière. Démêler le vrai du fictif m'importait peu du moment que je jouissais de son amour.

Deux semaines après la première lettre, j'en reçus une autre :

Salut mon bébé,

Je vais encore bien, mais je suis exténuée. Le temps passe vite mais je suis écœurée. Je pense à toi chaque jour. Je suis toute mêlée dans mes dates et dans ma tête. J'ai brossé fort hier en cachette avec Raymond. J'espère que tu penses à moi un peu. Les journées sont chaudes et épuisantes. J'ai envie de faire l'amour avec toi. À vrai dire, je suis plus capable d'attendre, mais tu es le seul avec qui j'ai vraiment envie. Mon ex me l'a demandé mais je suis pas capable de faire ça. Il m'a même avoué qu'il m'aimait encore. J'ai failli tomber sur le dos, je ne m'y attendais pas du tout. J'ai lu Les Fleurs du mal de Baudelaire. Le poème Paysage a été mis en chanson par les Colocs (comme il est doux à travers les brumes de voir naître une étoile). Hier, je me suis masturbée en pensant à ta grosse queue.

Tu pourrais me faire une petite surprise pour mon retour : te raser. J'aimerais beaucoup ça, tu ne serais pas déçu. Bon, je vais aller me coucher. À bientôt mon cœur.

Bonne

Nuit

D'Océane

XXX

P.-S. : Je te donne plein de bisous partout.

J'étais flatté.

Un fait demeurait bizarre, cependant : les timbres – canadiens – n'étaient pas estampillés par le bureau de poste et il n'y avait jamais d'adresse de retour sur les enveloppes des lettres qu'elle m'envoyait, rien que la mienne, écrite de la main d'un intermédiaire. Ignorant volontaire, je me disais que ce devait être la façon de procéder de l'armée. Mais quand je reçus un appel d'Océane qui m'annonçait qu'elle était revenue un mois plus tôt que prévu, le doute qui persistait finit par m'engloutir dans cette histoire de plus en plus louche. Je fermai les yeux et ne posai pas de questions, d'abord par paresse intellectuelle et ensuite parce que je n'en voyais pas l'utilité. Ce ne fut que quelques mois plus tard que tout ce mystère devait enfin s'éclaircir.

Un samedi, l'un de mes amis de Port-Glacier organisa une soirée chez lui. Ses parents étant partis pour le week-end, la bière, la vodka et le whisky coulèrent à flots jusqu'à trois heures du matin après quoi tout le monde alla dormir. Océane et moi fûmes

invités à nous coucher dans la chambre d'amis, sous un imposant crucifix. Dans l'état où nous étions, nous vautrant dans un grand lit trop confortable, c'était inévitable, il fallait répondre au désir que nous éprouvions l'un pour l'autre du fond de cette soûlographie ; seulement, nous négligions un détail qui devait prendre une ampleur insoupçonnée. L'union vampirique de nos deux corps laissa des traces que mon camarade découvrit le lendemain avec horreur et stupéfaction : les draps étaient tachés du sang d'Océane jusqu'au matelas, ce sang qui me restait sur les doigts alors que je les léchais après lui avoir taquiné le clitoris, la veille.

Un soir de septembre, nous décidâmes de nous changer les idées à l'une des fêtes qu'organisait l'association étudiante de l'UQAV à chaque jeudi. La bière n'y étant pas chère et mon prêt ayant été déposé depuis peu sur mon compte, je me trouvai rapidement dans une ébriété avancée. L'un de mes amis, qui sortait avec une apprentie cinéaste, me dit : «Allez, on va rire un peu ! On va voir les artistes !» Il n'en fallait pas plus pour réveiller le provocateur en moi.

Les étudiants du bac en arts s'admiraient tranquillement dans leur local quand nous fîmes irruption parmi eux dans le but évident de semer la pagaille. Le cou rougi des baisers d'Océane, j'attendais d'être submergé par les insultes après m'être attaqué à l'idole de leur clique, l'un de leurs professeurs qui avait décidé de rendre le village du Fjord plus attrayant au point de vue touristique en y instituant, par voie démocratique, une monarchie dont il voulait être le roi. On l'appelait «le roi du Fjord». Étant née dans cette contrée, Océane jetait de l'huile sur l'incendie que j'avais allumé. Elle renchérissait, agrandissant le vide créé autour de nous : «Votre roi est un trou du cul !»

Mon ami était mort de rire. Une fille, vexée de la véhémence avec laquelle je ridiculisais l'objet de son adulation, prit ma bière et me la vida dessus. Je ris féroce : «C'est ça ! Continuez de vous branler, bande de cons et de connes !» Et je partis, accompagné d'Océane.

Bilan de cette soirée : je me cassai le poignet gauche et fêlai l'avant-bras droit en trébuchant dans l'escalier que j'étais trop soûl pour descendre convenablement ; anesthésié par l'alcool, je ne m'en aperçus que le lendemain, après quelques points de suture à l'arcade sourcilière droite et la nuit dans un motel avec Océane. Toute la journée, une douloureuse incapacité à faire le moindre geste impliquant l'articulation des coudes me fit comprendre que je devais aller à l'hôpital. Océane patienta avec moi sept heures au bout desquelles je sortis les bras en écharpe et elle avec un numéro de téléphone qu'elle jeta pour me montrer qu'elle se fichait du type qui lui avait donné ce bout de papier griffonné de son nom.

Je passai la fin de semaine à me faire nourrir par ma mère et par Océane qui assumait à merveille son rôle d'infirmière. Tendre bourreau, cette dernière s'excitait de ma vulnérabilité ; affaibli, inapte à couper mes aliments, souffrant péniblement de porter la fourchette à ma bouche, ma difficulté à faire les mouvements nécessaires pour me nourrir l'émouvait. Elle pouvait enfin me chouchouter, être la nounou de sa «poupée», border son «bébé».

*

* *

Octobre. Océane dénicha un 4½ peu coûteux au bout d'un rang à Saint-Hercule. Je venais d'envoyer ma voiture à la casse, ce qui, faute de transport en commun, devait nous isoler considérablement. J'acceptai sa proposition d'emménager ensemble car ce me semblait être le meilleur moyen d'acquérir une vie sexuelle normale. Il ne nous était permis d'avoir d'intimité ni chez mes parents, ni chez le vieux, ni chez sa sœur, sauf en secret, alors c'était un peu compliqué. C'est ainsi que j'allai vivre avec elle. J'aimais cette solitude, entre une affiche où était reproduite une toile de Dali et un poster de *Clockwork Orange* où souriaient les vilains garnements hébétés par la drogue. Perdu en campagne avec cette fille que je connaissais à peine, sans téléphone sinon celui du voisin qui acceptait de nous dépanner quand cela était nécessaire, le nihiliste en moi était comblé. Dans le champ du voisin d'en face que l'on voyait de la fenêtre du salon et où poussèrent des citrouilles, le matin, un baudet gris brayait.

Du lundi au vendredi, j'allais à l'université tandis qu'Océane se cherchait un emploi. En dehors de cela, nous cultivions la paresse et pratiquions un nudisme qui ne cessait que lorsque nous étions rassasiés d'attouchements. Un dimanche, elle voulut que je l'enculasse : «Va chercher le pot de vaseline dans la salle de bains.» Je ne me fis point prier pour obéir. Grisé par la hardiesse de ma concubine, je revins dans la chambre où elle m'accueillit de ces mots : «Vas-y, graisse-la ta truie !» Le comique de cette phrase s'effaçait derrière la gravité de l'offrande et le vertige de la possession. Dehors, l'âne acquiesçait.

Inexorablement s'incrustait la routine avec son cortège d'ennuis et de détails qui goutte à goutte enveniment l'existence. S'instillèrent dans nos rapports les

revendications, les reproches. Je savais que j'allais la quitter. Je pensais à Suzanne qui me demanda, entre deux cours :

- Tu l'aimes ?...
- ...Non.
- ...T'aimeras jamais personne...

Le voisin d'en bas nous refila l'un des chatons que venait d'avoir sa chatte. Le frêle animal encore mignon remplaça l'enfant que nous n'aurions pas. Grâce à lui – et la réalité de notre attirance réciproque –, la tension entre Océane et moi connaissait des trêves. Bien que les disputes se fissent de plus en plus fréquentes, nous restions ensemble. Ça ne pouvait qu'empirer. Océane me disait qu'elle n'aimait pas l'armée, qu'elle faisait ça pour son père. Ses vacances achevaient. Elle m'empruntait de l'argent pour s'acheter du maquillage ou de la teinture pour les cheveux en attendant de se trouver une activité rémunérée. Désormais, c'était moi qui payais tout : le logement, l'électricité, la nourriture, le tabac, les sorties, les caprices de Madame.

Un soir, elle eut besoin de voir du monde et j'étais fatigué, alors je lui prêtai 20 \$ afin qu'elle allât se dégourdir au bar sans moi. Une fois qu'elle fut partie, je plongeai dans mes travaux scolaires et un restant de vin rouge, puis me couchai. Vers une heure du matin, à peine une demi-heure après qu'elle fut arrivée, Océane m'avait rejoint sous la couette quand on cogna à la porte de l'appartement ; une fille entra en gueulant comme une folle : «Voleuse ! Redonne-moi l'argent que t'as pris dans mon sac à main ! 80 \$!» La principale intéressée semblait savoir de quoi il s'agissait : «Dis rien...

émusse. Je la laissai seule avec son malheur : «Je peux pas changer à ta place.» J'avais besoin de respirer.

Sur le comptoir de la cuisine, la bouteille louchait en direction du tire-bouchon. J'allais m'en mêler quand mes parents me rendirent visite. Ils avaient quelque chose à me dire. Urgent. Sérieux. Océane n'était pas celle que je pensais. Elle n'avait jamais travaillé pour l'armée, n'était jamais allée en Europe. En fait, elle avait cueilli des bleuets tout le mois d'août, avait été strip-teaseuse, était sans autre source de revenus que le commerce qu'elle faisait d'elle-même. À la fois amusé d'entendre certaines vérités dont j'étais déjà au courant et fâché de la brutalité de ce que je jugeais comme étant une ingérence dans mes affaires de la part de mes parents, je leur dis de me laisser parler de tout cela avec Océane, de me laisser du temps, et ils partirent.

Honteuse dans la noirceur de la chambre, la malheureuse m'attendait. Je lui proposai une visite à l'hôpital afin qu'elle rencontrât un intervenant en santé mentale. Elle étouffa un sanglot et accepta. Je la rassurai : «Plus on est de fous, plus on rit !» C'était réglé. Je n'avais plus qu'à m'enivrer pour célébrer cet événement – sans oublier de terminer mon devoir de linguistique. J'allai dans la cuisine déboucher la bouteille convoitée quelques minutes plus tôt, puis confortablement pris place dans le grand fauteuil rose du salon afin de regarder une émission d'humour macho à la télé. Dans la chambre, derrière, Océane pleurait. Un verre à la main, je riais.

Je n'eus le temps de boire que quelques gorgées avant qu'à nouveau l'on cognât à la porte. Les parents d'Océane entrèrent, accompagnés des miens. La pauvre enfant devait être raisonnée par sa mère venue tout droit du Fjord pour lui dire : «Pries la bonne Sainte Vierge, ma petite fille !» Ils lui parlèrent. Je ne disais rien. Ils prièrent. Je

Laisse-moi faire...» Sortant de la chambre, elle ferma la porte derrière elle et se mit à crier :

– C’est quoi ton ostie de problème ?

– Essaie pas de le nier, j’ai des preuves sur vidéo, répondit la serveuse du débit de boisson où s’était désennuyée Océane avec mon argent.

Elle nia tout. La fille dit à son copain, dont la voiture était garée dans la cour, d’appeler les flics. Ceux-ci laissèrent trois choix à la suspecte : rendre l’argent tout de suite, plus tard ou attendre les résultats de l’enquête. Océane refusait d’avouer sa culpabilité. La barmaid et les policiers partirent, me laissant seul avec celle que l’on accusait et qui me rejoignit dans la chambre d’où je n’avais pas bougé pendant tout ce temps comme elle me l’avait demandé. Constatant que je ne lui accordais pas une confiance absolue, elle s’affola. Je lançai : «Si tout a été filmé, il faut avouer.» Son humeur devint amère : «C’est fini ! Je vais te rembourser...» Je n’en croyais rien. Elle se dénonça elle-même le lendemain en me remettant une enveloppe dans laquelle il y avait une lettre d’insultes destinée à la fille du bar qui l’avait, selon elle, «injustement accusée de vol». L’enveloppe était trop épaisse pour ne contenir qu’une lettre.

En revenant, j’achetai une bouteille afin d’agrémenter la soirée. À table, Océane me trouvait «froid» et renfrogné. La dispute atteignit son paroxysme quand elle se mit à m’injurier odieusement. Cette fois-ci, je relevai le gant. Jamais je ne l’avais vue atteindre un tel degré d’intensité négative. Elle pleurait en déchirant des photos, des lettres, disait qu’elle allait partir, menaçait de se suicider. Je l’écoutais me parler de son désespoir, de sa confusion, du problème qu’elle avait et devait régler. Les larmes noircissant ses joues ressemblaient trop à l’œuvre d’une manipulatrice pour que je m’en

n'avais rien à dire. Le lendemain, avant d'aller à l'hôpital, nous magasinâmes des vêtements en guise de diversion, distraction à l'intention d'Océane. Puis vint l'attente, la consultation et le diagnostic : «dépressive mythomane suicidaire». Je ne sais si ce furent les termes exacts du bon docteur, mais ils collaient bien à l'Océane de cette époque. Le deuxième diagnostic, beaucoup plus vague, consistait en la catégorie fourre-tout : «personnalité borderline». On lui prescrivit une thérapie de groupe où elle devait se présenter régulièrement. Elle remplissait des questionnaires, des évaluations psychologiques qui lui permettaient de mieux cerner ses problèmes. Dépendante affective, Océane angoissait jusqu'à la panique lorsque je n'étais pas là et quand j'arrivais, c'était la crise de nerfs. Elle soupçonnait toutes les filles que je connaissais de vouloir coucher avec moi ou moi avec elles. J'étais son sceptre royal, elle ma princesse de film porno.

*

* *

La semaine, elle se levait tôt pour entreprendre sa toilette matinale, une façon d'évacuer son être, la lumière ouverte dans la chambre à cinq heures alors que j'essayais de m'accrocher à mes dernières maigres minutes de sommeil. La pesanteur olfactive des parfums dont elle entourait sa personne m'empêchait de dormir, de la fuir. À cinq heures, donc, trois jours sur sept, le réveil sonnait pour les ablutions d'Océane. Je me retournais une demi-heure en maugréant sous les couvertures jusqu'à ce que je me décidasse à sortir du lit pour me laver et déjeuner avec ou sans elle, après quoi j'enfilais

mes vêtements, me brossais les dents, roulais des cigarettes pour nous deux et ramassais mes affaires, prêt pour la journée. Mon père, qui passait par Valléeville en se rendant au travail, venait nous chercher à six heures et demie. Océane poursuivait sa thérapie tandis que j'essayais de me convaincre que j'aimais le système d'éducation québécois.

Un soir, elle me parla d'un jeune schizophrène qu'elle avait rencontré à l'institut. Il se disait poète et lui faisait des compliments. Qu'elle se liât d'amitié avec ce garçon ne me dérangeait guère jusqu'à ce qu'elle arrivât à la maison avec une rose jaune qu'il lui avait donnée. Cela m'irritait qu'elle acceptât ce présent car j'y suspectais le signe d'une possible rivalité entre moi et cet inconnu pour lequel je la voyais s'emballer. Elle finit par me dire qu'elle trouvait cette fleur affreuse et la jeta, ce qui me satisfît.

À Noël, le string rose dépassant de sa jupe trop courte me fit toute une réputation auprès de ma famille. Du côté d'Océane, le père et la mère étaient sympathiques malgré qu'ils eussent capitulé devant l'entêtement de la morbide petite personne dont ils m'avaient délégué la charge. Ils ne voulurent pas endosser la responsabilité contractuelle qui lui aurait donné accès à des marges de crédit grâce auxquelles elle aurait pu me rembourser les deux mois de loyer qu'elle me devait : «Vous êtes assez grands pour vous arranger tout seuls.» N'étant pas dupes, ils devaient se douter qu'en se portant garants d'Océane, ils seraient obligés de rembourser la dette qu'elle ne paierait pas. En somme, je vivais aux frais de l'État – donc à mes frais dans l'avenir – en vue de me former et d'avoir un emploi qui me permettrait d'acquérir un niveau de vie décent

ainsi que le sentiment du devoir accompli envers la société. Océane, quant à elle, se laissait cyniquement entretenir par un étudiant, en l'occurrence, moi.

Profitant des soldes d'après Noël, je lui achetai le pendentif qu'elle convoitait, orgueilleux pentacle de magie noire suspendu au bout d'une chaînette qu'elle avait insisté pour avoir. Que je lui fasse des cadeaux était l'une de ses exigences. Je devais lui sacrifier quelque chose en échange de sa présence dans ma vie.

Au jour de l'An, nous déménageâmes à Valléeville. L'appartement en campagne ne convenant plus, nous tirâmes profit du fait que nous n'avions pas signé de bail pour nous rapprocher de nos intérêts, moi l'UQAV et elle l'institut où elle suivait sa thérapie les jours de semaine. Une nouvelle vie commençait pour ce couple qui dès le départ ne me convainquait pas. Nous louâmes un 3½ abordable au centre-ville. Bien qu'elle déprimât moins, Océane était très jalouse. Je ne pouvais pas partir vingt minutes sans qu'elle me questionnât. Elle s'inquiétait constamment à mon sujet, anticipant je ne sais quelles tromperies de ma part. Chaque fois que nous sortions, c'était plus ou moins la catastrophe. Elle devenait méfiante dès qu'une fille me parlait et si la fille en question était l'une de mes «anciennes», Océane boudait. Je ne faisais pourtant rien pour la provoquer. Il aurait fallu, pour la rendre heureuse, que je ne parlasse à personne.

*

* *

Sur le canapé du salon d'Yvan, les discussions enfumées me gardaient à proximité d'Océane. Je ne parlais plus qu'à elle, ne regardais plus qu'elle, n'étais plus près que

d'elle. Parmi les personnes présentes à la fête, il y avait une rouquine en jupe à carreaux de collégienne avec laquelle j'avais flirté un an auparavant. Au Potin, elle me mettait la main sur la cuisse tandis que son copain jouait au baby-foot : «Je te veux.» Nous nous étions embrassés dans les toilettes et elle m'avait montré ses piercings au bout des seins. Notre hôte m'apprit qu'il avait couché avec Alicia avant qu'elle partît en France. Je m'en foutais, n'ayant plus d'yeux que pour celle que j'allais retrouver au lit plus tard.

De retour chez nous, à deux heures du matin, le générique d'un film défilait dans la pénombre de la pièce. Océane s'étant déshabillée dans ces lueurs en vue de m'inspirer me laissait décrire le boa de plumes noires qui se balançait entre ses seins tandis qu'elle jouait les femmes fatales avec son chapeau des années quarante et son collier de perles en plastique qui me rappelait Alicia. Nos ombres dessinées par l'éclairage rouge imitaient de fantastiques ébats alors qu'elle offrait sa croupe à mes assauts. Nous fîmes d'abord l'amour sur le divan en regardant nos silhouettes projetées sur le mur du salon, puis une seconde fois dans la chambre, quelques minutes plus tard. Dans son aquarium, le poisson combattant thaïlandais mâle gardait repliée sur lui la splendeur de ses nageoires. Le chat dormait.

Nous vivions misérablement de nourriture en conserve, de pâtes au jus de tomates et de nouilles à 50 ¢. Chaque vrai bon repas était une fête. Préparer une salade fut l'occasion d'un replâtrage conjugal. Nous apprécions la valeur de ces moments passés à cuisiner. Tout n'en était que meilleur. Après le dîner, Océane avait par rapport au ménage des habitudes qu'elle entendait bien m'imposer. Pas moyen d'échapper à sa discipline : à tous les jours, la vaisselle devait être faite, le linoléum de la cuisine, du

couloir et de la salle de bains vadrouillé, la balayeuse passée sur le tapis du salon ; le week-end, c'était le nettoyage du bain, de la toilette et de la litière du chat qui miaulait sans raison et qu'un jour fâché je lui jetai par la tête en me repentant de l'avoir fait un instant plus tard de peur de le voir aplati contre le mur plutôt qu'en train de défigurer la folle avec ses griffes. Je m'accoutumais à l'hygiène obsessive d'Océane en prenant mon bain avec elle avant d'aller au lit. Elle avait ses rituels de fille violée qui se sent toujours sale, c'est pourquoi elle tenait tant à ce que tout soit propre. Les disputes se succédaient avec monotonie. Quand l'un de mes chandails traînait, elle m'engueulait sans se rendre compte qu'au milieu de cette rutilance où nous habitions, une pièce restait perpétuellement en désordre et je n'avais rien à y voir ; dans la chambre s'éparpillaient les affaires d'Océane : trousse de maquillage, onguents, crèmes, lotions, tampons hygiéniques, mouchoirs, cotons-tiges, séchoir, miroir, fer plat, épingles, barrettes, colorants, vêtements... À ce sujet, je me taisais, sachant que c'était son domaine privé, un lieu où je ne faisais que baiser et dormir alors qu'elle y passait le plus clair de son temps, mélancolique dans la pénombre des après-midi, un baladeur sur les oreilles durant des heures à chanter les succès déprimants de ses rockeurs favoris.

Je manquais d'air.

*

* *

Cette année-là, la veille de la Saint-Valentin tombait un vendredi treize. Amoureux de la tristesse d'Océane en ce beau soir de neige où je lui avais déclaré ne plus vouloir

vivre avec elle – ce qui la fit pleurer –, je regardais la télévision, perplexe, et m’inspirais du kitsch des publicités pour écrire le poème qui accompagnerait mon repos sur le divan après les films d’horreur. Avec son collier à croix de guerre allemande et son talisman en étoile inversée autour du cou, Océane était à la fois érotisée et terrorisée par les monstres. À Saint-Hercule, elle avait préféré s’enfermer dans la chambre plutôt que de regarder plus longtemps *L’Exorciste* qui me faisait rire. Elle me disait d’arrêter quand je lui lisais les descriptions que font certains versets bibliques de démons ; sans doute l’étrangeté des messagers du Très-Haut l’eût-elle autant sinon plus apeurée que celle de Ses ennemis.

Le jour de la Saint-Valentin, nous dînâmes au restaurant chinois du coin. Océane resplendissait dans sa courte robe de velours rouge. Chiens de faïence chacun de notre côté de la table, le buffet nous réconcilia dans le bonheur de manger sans limites sinon celles de la satiété. En partant, nous passâmes dans une salle au fond de laquelle le dragon peint sur le mur me donna envie de la prendre de façon telle que mon cœur fût pour toujours jaloux de cet instant. Dans la chambre, la coïncidence de nos deux corps au troisième étage de l’édifice où nous vivions me paraissait aussi fascinante que le vide qui se trouvait à quelques centimètres de nous, de l’autre côté du mur que j’imaginais disparu comme si nous faisions l’amour au bord d’un précipice.

Des réflexions nouvelles surgissaient dans mon esprit en observant le tatouage d’Océane. Je pensais à Suzanne. Elle aussi était tatouée. Elle avait un chaton dans le dos, au même endroit que le fauve orangé d’Océane que j’embrassais en pensant à l’autre. Le tigre se métamorphosait en chaton. Tous mes baisers étaient pour Suzanne,

intrigante, indépendante et belle parleuse pour laquelle je développai, dès que je la vis, une attirance à la fois physique et intellectuelle. Elle était fort aguichante à mon égard dans sa manière d'être, dans ses propos désillusionnés sur l'amour bien qu'elle fût si jeune, dans la façon qu'elle avait de me conseiller des lectures, par exemple l'*Éloge de la Folie* que je m'achetai à la Journée du livre parce que la librairie où je commandais les miens donnait aux clients, ce jour-là, une rose, ce qui me permit d'en remettre une à Océane. J'avais en commun avec Suzanne vingt-deux ans et bien d'autres affinités. Je savais qu'elle s'ouvrirait un jour à moi tel l'enfer où la statue du Commandeur entraîna son meurtrier, mais en attendant, j'allais et venais dans le plaisir des caresses d'Océane.

Un matin qu'elle avait rendez-vous chez le gynécologue, elle s'appliqua soigneusement sur les lèvres du rose et du brillant après que nous nous fûmes embrassés afin que mon visage ne restât point marqué par la viscosité de ses produits cosmétiques. En l'accompagnant dans la rue, je remarquai la présence de Suzanne de l'autre côté de la vitrine du café Syncope. Au moment où Océane me donnait un baiser pour me souhaiter bonne journée, je détournai la tête de façon à ce que ses lèvres se posassent sur ma joue. Elle me fit une scène en désignant Suzanne qu'elle avait vue et que j'avais vue : «Tu as honte de moi !... Je suis sûre que tu attends juste que je sois partie pour aller la trouver !» C'était un peu vrai. Sa thérapie étant terminée, j'avais bien joué mon rôle de béquille. Pour ma part, il était clair que mon travail était fait. Je pouvais penser à moi, vivre seul ma seule vie, passer à l'action : quitter Océane.

Quelques courageux avaient monté *La Charge de l'Orignal épormyable* de Claude Gauvreau au théâtre de l'UQAV. Au bar, à l'entracte, Océane rencontra des gens qu'elle

ne connaissait pas. Enchantée de parler à de nouveaux individus, elle me laissa voir le reste de la pièce seul. Après l'ovation debout qui clôtura la représentation, je la rejoignis où je l'avais laissée. Quelqu'un lui avait payé une bière. Elle s'amusait, fière de me montrer qu'elle pouvait avoir du plaisir sans moi. Face à mon indifférence, elle explosa. Jamais nous ne nous étions autant disputés publiquement. Elle avait trouvé le numéro de téléphone de l'une de mes amies, Christine, en fouillant dans mon portefeuille. Après Alicia et Suzanne, ce fut cette jolie rouquine qui servit de cible aux foudres d'Océane. Dans la rue, cette dernière marchait si vite que moi et mes amis abandonnâmes le projet de la suivre. En passant devant le balcon de Christine, on évoqua la possibilité de lui rendre visite, or je craignais que l'inévitable crise d'Océane ne prît une ampleur trop considérable advenant qu'elle apprît, par quelque moyen que ce soit, que je fusse allé chez cette femme à la chevelure de feu qui faisait se retourner les têtes dans les rues de Valléeville, improbable créature dont la poitrine ocellée de rousseur et le look fauve rivalisaient en déchaînements de passion printanière.

À l'appartement, Océane m'attendait de pied ferme, armée de folie, pleine de fielleux griefs comme autant de balles pour me trouer la peau. Insultante furie me gratifiant de toute sa haine, elle allait et venait entre la chambre et la salle de bains où je me la figurais noyée telle Ophélie. L'escalade de la violence se fit sentir dans nos propos. Exaspéré de l'intolérable puérilité de cette mégère de dix-neuf ans à qui j'avais fini par dire : «Non mais qu'est-ce que je fous avec cette conne ?», j'ajoutai à son chantage affectif ordinaire : «C'est ça, suicide-toi donc !» Mes compagnons, navrés d'assister à un aussi grand manque d'hospitalité, remirent à plus tard cette soirée qui devait être une fête.

*

* *

Océane était sur le point de rompre. J'avais travaillé toute la nuit avec mes amis à la bibliothèque de l'université où, durant deux semaines, nous fîmes briller les tablettes chargées de livres qu'il fallait dépoussiérer. C'était notre dernière nuit de travail et nous voulions reprendre un rythme de sommeil normal ; je convins avec l'un de mes compagnons de passer une «journée blanche», meublée à faire les dandys. En arrivant chez moi, je me préparai à sortir. Océane dormait. Sans la réveiller, je me lavai, changeai, nouai une cravate autour du cou et partis. Au café, Suzanne rigolait avec l'un de ses admirateurs qu'elle considérait comme un «ami gay pas gay» – mais qui aurait bien voulu coucher avec elle ; tel un courtisan ne demandant pas mieux que d'être le reflet de sa reine, il se soumettait facilement aux volontés de la demi-mondaine pour qui il était utile d'être son amie. Je pris place à une table à côté d'eux afin de me joindre à elle en paroles quand mon comparse arriva. Je finis mon café et partis déjeuner ailleurs avec lui. Dans la rue, il me disait :

– Je crois qu'elle t'a dans le collimateur.

– Ah oui ?... Tu penses ?...

– Oui ! T'as vu comment elle te regardait ?

Après le déjeuner, il me laissa continuer ma «journée blanche» avec celle que, de toute façon, j'allais rejoindre au Syncope. Je me questionnais sur le mouvement qui m'éloignait d'Océane pour me rapprocher de Suzanne. À force de confier à celle-ci le déplaisir que je ressentais par rapport à cette relation dont j'attendais le dénouement

prochain, elle en vint à me dire que, si la vie devenait trop insupportable, je pouvais venir vivre dans son salon. C'était la seconde fois qu'elle me lançait cette invitation à squatter. Le flagorneur qui avait coutume de fainéanter avec elle étant parti travailler, j'avais le champ libre. «Tu veux vraiment me suivre dans mon triangle des Bermudes ?» Elle s'ennuyait. Nous sortîmes sous l'ardent soleil de mai qui rayonnait à plein ciel et déambulâmes dans les rues de Valléeville où j'appréhendai avec angoisse le retour dans mon «tombeau» – ma vie de mort-vivant avec Océane – jusqu'à ce que nous arrivions en face de chez Suzanne. Bien qu'à cette époque je la connusse depuis deux ans, c'était la première fois que j'entrais dans l'appartement de mon amie.

La radio allumée, une bouteille de rouge ouverte sur la table, nous mangions des brochettes de légumes. Je regardais sur le mur de la cuisine la toile de la même couleur que le pinard, une œuvre de Suzanne, peintre à ses heures, fauve, narcissique et sensuelle avec ses femmes jeunes et vieilles. À l'école, le professeur lui avait donné A+ pour son réalisme sans commentaire, ce qui la vexa tant qu'elle quitta. Nous nous laissâmes dériver au gré des conversations jusque dans les délires de l'alcool où elle me révéla notre destin qu'elle disait lire dans son grimoire d'astrologie celtique. Nous naquîmes à trois jours d'intervalle. Elle me parlait de ses aventures : «Tout est dans le non-dit.» Elle s'étonnait : «Toi, tu joues pas.» Les fruits mûrs fermentés firent effet. Elle me montra ce qu'elle s'était fait tatouer dans le bas du dos en hommage à la chanson *C'est extra* de Léo Ferré, «de la musique en bas des reins» : deux ouïes de violon évoquant à s'y méprendre la célèbre photo de Man Ray la transformaient en instrument de jouissances autant physiques que spirituelles. Elle avait des cordes

sensibles qu'il me fallait trouver, seulement, j'étais fatigué, excessivement fatigué de ma nuit changée en jour, fatigué du stress, fatigué du remord d'avoir à quitter Océane :

- Excuse-moi si je suis pas aussi en forme que je devrais... J'ai pas dormi.
- Pourquoi tu t'excuses ?
- Eh bien, parce que, si j'étais pas aussi fatigué, on pourrait faire autre chose...
- Ah oui ?... Quoi ?
- D'après toi ?...

Elle me donna son numéro de téléphone.

*

* *

Enfin, Océane comprit qu'elle devait me quitter. J'avais pris l'initiative deux fois. C'était son tour de me signifier mon congédiement. Nous étions debout face à face dans la cuisine. Elle me tenait la tête à deux mains et me parlait à un pied de la figure. Les yeux dans les yeux, son agressivité était plus que palpable. Je lui disais de se calmer, résolu à ne pas plier devant ses pleurs, la priant de s'asseoir avec moi dans le salon pour discuter. Elle me traitait de «chien sale», «sans cœur», me reprochait les mêmes choses qu'au début : «T'es tellement froid !» Je pouffai de rire après qu'elle m'eut giflé. Elle me re-gifla. Je ris plus fort. À la troisième gifle, je ne riais plus. Le silence laissait planer dans l'air le souffle excité d'Océane qui me dévisageait, vaincue :

- Tu sais, ne plus s'aimer ne nous empêche pas de baiser...

Sa main se rapprocha dangereusement de l'érection qui naissait dans mes jeans.

– T’es sûre ?

– Oui.

Elle dégrafa ma braguette. Je l’avertis :

– Ça va être froid... Brutal, même.

Ce fut comme j’avais dit. Machinalement, je la fis trembler avant de décharger dans le latex, puis, n’écoutant que mes désirs, décidé à profiter au maximum de cette dernière nuit avec elle, j’attendis quelques minutes et enfilai un deuxième condom pour m’enfoncer à nouveau à l’intérieur de son ventre. «Hum... Qu’est-ce qui se passe avec toi ?... Je te trouve bien vigoureux, ce soir...», s’extasiait-elle tandis que je la besognais jusqu’à l’éreintement afin de graver ce souvenir dans ma chair. La dureté aveugle de mon sexe ne témoignait plus que d’une chose : l’absence d’amour me faisait bander.

*

* *

J’étais en phase avec cette fille qui me plaisait depuis longtemps, avant l’asile, avant que je me fusse guéri d’Alicia. Dès ce moment, j’aimai Suzanne, sexy dans sa robe noire. Ma première rencontre avec cette Méduse à la ténébreuse aura de cheveux noirs qui se qualifiait elle-même de «sans tabou», «sorcière», «méchante», me causa un choc esthétique. Tout en dentelle, une légère blouse de nuit noire cachait mal ses seins et sa jupe – noire elle aussi – dévoilait d’appétissants mollets que l’on pouvait deviner surmontés de cuisses tendres à souhait. Je la dénudais du regard quand je remarquai ses yeux dont le vert jungle était mis en valeur par des paupières fardées de noir qui lui

donnaient le magnétisme d'une vamp au look d'enfer. Chacun des tatouages qui parsemaient sa peau me permettait de mieux la saisir, mais en même temps, ils étaient des fétiches auxquels je m'identifiais et dans lesquels je m'aliénais, comme le petit dragon chinois sur sa main gauche, entre le pouce et l'index ; j'y voyais toute ma puissance prisonnière. La pénétrer – ne serait-ce qu'en pensée – était une condamnation à perpétuité. J'étais hanté par le chat noir à sa cheville. Son apparente morosité, à laquelle j'arrachais parfois un rire, ne mentait pas : elle cachait un esprit libre, ironique et léger contre lequel je n'étais plus maître de moi. Son corps fusionnait avec une âme que je devinais désespérément romantique, en cela peut-être analogue à la mienne. Je devais connaître cette fille du même âge que moi qui citait Oscar Wilde et me demandait de lui conter la fin des *Mille et une nuits*. Jour après jour, au gré des hasards qui nous faisaient nous voir au café, dans les rues, les clubs, Suzanne devenait ma nouvelle obsession. Souveraine promesse d'un plaisir inédit, une tyrannique passion s'emparait de mon être tout entier sans compromis ni retenue. Non seulement je voulais l'avoir, mais je voulais l'être.

L'été 2004 fut celui où, ayant décidé de ne pas travailler, donc de m'endetter pour vivre, j'emménageai dans une maison de chambres située derrière le Potin et laissai l'appartement vide à Océane – vide de moi : il ne restait que ses effets personnels, ses meubles, son poster de Marilyn Manson et le Super Nintendo que nous avions acheté au marché aux puces. Les marges de crédit que je pus obtenir, je les flambai dans les bars, les restaurants, les librairies, les disquaires. L'argent ne me semblait exister que pour être dépensé. Vivre à un rythme infernal était l'unique façon que j'avais trouvée pour

Chère Suzanne,

Qu'il est doux de brûler dans la nuit sans autre espoir que celui de me perdre en d'ultimes étreintes dans la forêt de tes caresses aussi nombreuses que les serpents qui hantent ta chevelure noire comme l'enfer de mon amour pour toi...

David

C'était la dédicace d'un recueil – aujourd'hui renié – que j'avais recopié à la main, prétexte pour lui faire part de ce que je ressentais vis-à-vis d'elle de façon originale. Aux typographies standardisées des ordinateurs, elle préférait l'encre des cursives, les mots doux sur le réfrigérateur, l'angoisse philosophique de la mort, les aveux écrits aux petites heures du matin, quand s'éveille le chant des oiseaux :

Chère Suzanne,

Ennuyé au fond des gouffres ou jubilant sur les plus hautes cimes, je pense à toi. Tu ne t'effaces de ma conscience que pour mieux revivre sous forme de fantasma quand je me laisse enfin sombrer dans les sulfureux labyrinthes du sommeil.

Tu es pour moi l'incarnation du mal dans un superbe corps de femme. Tout en toi m'obsède, me tente, me séduit : ton intelligence, ta beauté, ta mystérieuse gratuité.

Dans la contemplation de la nuit de tes courbes félines, je caresse un rêve antique et je meurs, ivre de tous les charmes que tu me fais sentir...

David

Au secondaire, elle avait découpé la photo de Kafka dans le dictionnaire parce qu'elle le trouvait beau. Elle me disait de lire *L'Ennui* d'Alberto Moravia, son roman préféré. Essayait-elle de m'avertir de quelque chose en me proposant cette lecture où le personnage principal, peintre oisif lacérant sa dernière toile à coups de canif, ne

s'enamoure qu'à condition d'être jaloux ? Je lui prêtai mon édition illustrée du *Mort* de Georges Bataille. J'aimais penser que *Le Mort* était entre ses mains, tout comme mon sort.

Depuis le printemps, elle s'était laissé envahir par une amie dépressive de L'Île-au-Lac qui, incapable de rester seule, dormait avec Suzanne. Le premier juillet étant, traditionnellement, la date des déménagements, elles allèrent vivre ensemble dans un spacieux appartement avec des chambres respectives et, pour Bastien, le fils de Suzanne dont je venais d'apprendre l'existence, plus d'espace pour jouer. Pour cette occasion de plaire à celle qui aimait rire d'elle-même en se surnommant «la femme aux chats» dont l'inutilité n'enlevait rien à sa «valeur marchande» sur le trottoir, les volontaires ne manquèrent pas : l'ami à la mode mit sa fourgonnette à contribution, l'amant du moment sa camionnette et moi mes bras pour transporter les meubles, les boîtes et les plantes des deux filles, une journée à suer dans les escaliers, les mains pleines de babioles.

Les autres étant pour elle un acquis dont elle se moquait, Suzanne ne répondait au téléphone que si elle en avait envie, ajoutant à cela la manie de ne rappeler que très rarement – une façon de se laisser désirer ou simplement d'avoir la paix. Lors d'une soirée bien arrosée au Calumet, elle m'avait donné un premier rendez-vous officiel. Mon but était tout sauf ambigu. Le lendemain, sa colocataire, avec qui nous étions sortis la veille, m'appela pour me dire : «Suzanne sera pas là... Elle est malade...» Au Syncope, où elle m'avait donné un second rendez-vous, je l'attendis une demi-heure

après quoi je partis à la plage avec Christine. «Tant pis pour toi, Suzanne !», pensais-je le soir en me soûlant pour l'oublier. Elle avait toujours une excuse. J'en étais rendu à l'appeler même si je savais qu'elle ne répondrait pas, juste afin qu'elle vît mon numéro sur son afficheur.

Sur les terrasses de la grand-rue où elle prenait souvent un café avec son ami métrosexuel, je me conditionnais mentalement à visualiser Suzanne comme Alicia : une femme qui s'en va, vue de dos. En partant, elle disait toujours : «Amusez-vous !» J'attendais. J'attendais qu'elle m'attendît. J'attendais qu'elle me tentât. En réponse à mes déclarations enflammées, j'attendais une lettre. Je l'eus :

Bonsoir David,

Quoi te répondre ? Mais surtout, comment donner suite à une si belle poésie ?

(même si dans celle-ci je figure comme l'incarnation du mal !)

De voir que je puisse être une muse pour quelqu'un me flatte, mais paradoxalement, cela me rend un peu triste, triste que ce soit impossible pour moi d'y donner suite, triste que ce soit d'un ami, qui au contraire aurait dû fuir en voyant tous mes comportements et en sachant trop de choses sur moi.

(souvent bien malgré moi)

Hé oui, je figure parmi celles qui ne veulent sacrifier ne serait-ce qu'une infime partie de la liberté.

Avec toi, j'ai été près de goûter le plaisir charnel, mais je sais que la facture revient souvent trop vite et je n'ai pas envie de perdre un ami.

Je peux te dire que la meilleure relation avec moi est probablement l'amitié ; ainsi tu profites de toute ma franchise sans être impliqué, et crois-moi qu'elle est préférable à toutes les autres.

(même si c'est vrai qu'à quatre pattes... ! !)

fuir le palais de glace de mon cœur où Suzanne régnait en maîtresse intouchable. Je dormais peu, me levais tôt pour déjeuner avec elle au Syncope, l'appelais dans des états déplorables du téléphone qui se trouvait dans la cuisine commune. «Tout homme rêve d'être un Christophe Colomb», disait-elle. J'écoutais la musique qu'elle aimait, m'intéressait aux paroles qu'elle fredonnait.

Les vendredis, je sortais avec elle et ses amis au Calumet, discothèque d'un hôtel dont la clientèle nous faisait bien rire. Nous regardions les couples pour voir s'il y en avait d'intéressants, mais la plupart étaient «beiges», fades et tièdes. Elle disait : «Tu vois, en dehors de cette table où nous sommes, j'ai l'impression d'être dans un party de famille plate...» J'étais d'accord. Un type, incompréhensif du fait que je ne m'intéressais à personne hormis celle qui me captivait, me lança : «You're just a player...» Que m'importait l'opinion de cet envieux ? Je me grisais de Suzanne qui m'avait annoncé, entre deux hits :

– Je vais me suicider à trente-trois ans...

– J'aimerais te connaître encore à cet âge... On pourrait visiter Venise...

Nous nous imaginions riches. D'envisager l'avenir de cette fréquentation à long terme m'insufflait l'irréremédiable désir de l'embrasser pour qu'elle sût la fureur qui m'animait chaque fois que je la voyais se laisser séduire par le premier venu qui la ramenait chez elle. L'afficheur de son téléphone était un palmarès de prétendants. Souffrant de n'être qu'un ami, j'étais l'esclave de cette libertine. Je comprenais qu'il n'y avait rien à faire sinon persister dans ma résolution d'être amoureux coûte que coûte. Je lui écrivais des poèmes, des lettres :

Finalement, je veux juste te dire que j'aimerais garder cette relation avec toi sans sentir ces éternels malaises, sans qu'il y ait de réserve.

Je le souhaite vraiment et je ne veux pas devenir pour toi cette image de mante religieuse comme bien d'autres ont décidé de me définir.

(je m'excuse pour le manque d'images et de poésie !)

Suzanne

Après avoir lu et relu cette épître en la tournant dans tous les sens, je conclus que, très consciente de l'emprise qu'elle avait sur moi, Suzanne savourerait pleinement sa victoire déjà acquise en me reléguant au rôle de soupirant jusqu'à ce qu'elle décidât qu'il en fût autrement. Je m'accommodai de cet habile semi-refus : pendant que la coquette me résistait, il m'était toujours loisible de coucher avec d'autres filles. À sa fête, au Calumet, elle était soûle et dansait avec moi étonné de voir à quel point nous nous étions rapprochés dans un élan de désir à la fois réciproque et contenu. Je lui tenais les mains ou l'enlaçais et sentais près de moi son corps nu sous sa robe noire ; la sueur qui perlait sur sa gorge mise en évidence par son décolleté complétant la sinuosité du mouvement de ses hanches m'hypnotisait. À la fin de la soirée, elle faisait des avances à sa colocataire.

*

* *

Faisant le bilan de ce premier été en tant que résident de Valléeville, je songeais à ma conquête inachevée de Suzanne, certes, mais également à la petite rockeuse de dix-

sept ans qui passa le week-end chez moi après que je l'eus ramenée du Trou sans Fond, à la blonde mannequin en cure de désintoxication qui m'honora d'un langoureux «soixante-neuf» deux semaines plus tôt, à son amie Christine la jolie rouquine qui me tirait la langue quand elle me voyait dans la rue, Christine avec qui j'étais allé à la soupe populaire, Christine qui avait allègrement cocufié son copain pendant qu'il était en prison, Christine qui me rendait parfois visite à la tombée de la nuit et me disait : «Je t'aime !» Remontant jusqu'à l'hiver, je pensais à une autre amie de Christine que j'avais embrassée un lundi soir, au Potin, et puis à Karine que j'avais revue en manteau de plumes synthétiques bleues dans le même bar où elle s'exclama, en me faisant l'accolade : «Je suis seule au monde !» Je pensais à Alicia, belle plante qui jadis me dévora et qui désormais vivait à Montréal. J'étais n'importe qui. Parfois, en zappant, j'arrivais à ne plus penser sans toutefois parvenir à communier dans le cathodique abrutissement généralisé. Débauches et séductions nocturnes avaient créé en moi la peur. Je vivais dans le refus de renoncer à mon projet d'autodestruction.

À l'approche de l'automne, la folie me guettait. Les grands érables éparpillant partout leurs couleurs brûlées par le soleil après l'orage avaient la même écorce grise et torturée que celle des arbres qu'avait dessinés Suzanne pour figurer son mal de vivre. J'aimais humer l'odeur humide et funéraire de la chlorophylle en dégénérescence. Dans les quartiers, les parcs, l'apprivoisement de la nature amenait un sentiment de sécurité que Suzanne appréciait. S'étant brouillée avec son amie, elle déménagea dans un appartement non loin du mien, sur la même rue. J'aimais le contraste entre le cramoisi et le bleu royal sur les murs par rapport à sa chambre orange, les girafes en bois, les

chats noirs sur fond rouge, les poèmes de Baudelaire réécrits sur des bouteilles de vin devenues chandeliers, les coussins zébrés sur le canapé léopard. Dans l'attente d'un rendez-vous, je l'appelai régulièrement sans succès jusqu'à ce qu'elle m'invitât à «prendre un verre». Quelqu'un arriva à l'improviste tandis que nous parlions au téléphone. Sur le coup, je pensai que c'était son ami efféminé qui passait dans le coin. Sans lâcher le combiné, Suzanne ouvrit la porte, salua le visiteur, continua à parler avec moi, me dit de la rappeler à huit heures et demie – ce que je fis, mais elle ne répondait plus. Je la rappelai tous les quarts d'heure pendant une heure jusqu'à ce que la jalousie m'acculât à l'affliction qui me fit aller directement chez elle.

Passant devant la fenêtre de sa cuisine, je vis une chandelle allumée sur la table. M'attendait-elle ? On avait ouvert une bouteille. Suzanne se promenait dans la pièce, un verre à la main. Elle ne m'avait pas vu. Je continuai mon chemin jusqu'à sa porte-fenêtre par laquelle je surpris une scène qui devait me faire horreur encore longtemps. Non seulement elle n'était pas seule, mais elle était avec Carl, un client de la tabagie où elle travaillait. Il l'avait intriguée avec son manteau de fourrure et ses voyages. Administrateur haut placé dans la hiérarchie d'une importante entreprise régionale, il s'était composé un personnage d'«homme au cigare» amateur de Gide qui divertissait Suzanne en lui faisant miroiter la possibilité de s'élever socio-économiquement. Alcoolique bourgeois de soixante ans, Carl, quand il couchait chez elle, trimbalait une valise de médicaments. «Je dois être gérontophile !», avait-elle plaisanté en me parlant de cet importun dont la présence m'insultait car elle me volait un instant que j'attendais depuis des mois. Je cognai à la porte. C'était avec moi qu'elle avait rendez-vous, pas avec lui. Lorsque Suzanne vint me répondre, je vis qu'elle n'était plus la même. J'avais

ici affaire à son double maléfique, cynique et sans pitié ; sa prunelle était noire d'une joie mauvaise, hantée par la laideur du mensonge et de l'hypocrisie. Navrée, elle cherchait une excuse : «J'ai eu de la visite imprévue... Je pouvais pas répondre au téléphone...» On aurait dit une délinquante prise sur le fait. Enragé, je riais méchamment en regardant le vieux qui caressait le chat ou restait planté devant les livres de la bibliothèque en prenant soin de rester le dos tourné à moi. C'était pour lui la façon la plus simple de fuir cette situation avec laquelle j'avais envie d'entrer en collision frontale. Suzanne, nerveuse, pensait à voix haute : «Bon... Où est-ce que j'aurais voulu atterrir ?...» J'entrevois le déplaisir que me causait sa façon d'agir avec une relative sérénité :

– Je vais aller au café Syncope.

– Morbide comme activité un samedi soir...

– ...

– Viens demain... À six heures... Un repas à la grecque... Pour me faire pardonner...

J'arrivai à l'heure convenue. Son «ami gay pas gay» était de la partie, ainsi que Bastien, bambin dégourdi qui sautait sur les hommes qui entraient dans la vie de sa mère pour y rester le temps d'une liaison. À la naissance de cet enfant, Suzanne avait déjà appris à faire son deuil des hommes. La cicatrice zébrant d'un éclair son bras gauche témoignait de la mort de son premier grand amour assassiné par un déséquilibré dangereusement épris de sa sensualité adolescente et rebelle ; tel un bon chevalier courtois, le défunt héros fut fauché par les coups de feu qui visaient sa protégée dans le bar où elle travaillait comme serveuse alors qu'elle était encore mineure. Quelques

années plus tard, un grand amour bouddhiste dans la quarantaine – le père de Bastien – devait survenir pour la consoler de cette épreuve, mais il la laissa et la reprit à diverses reprises – environ vingt fois, selon elle. Ensuite, il y eut un trentenaire macho – son amant de Québec – qu’elle fréquenta pendant deux ans et qui disait qu’elle était une «christ de chienne», un «buffet à volonté». Enfin, pour compléter le tableau, il y avait Carl, ancien prétendant revenu dans sa vie pour l’entretenir. Il demandait à Suzanne de ne pas se laver parce qu’il voulait sentir sa «vraie odeur» et l’humiliait avec son impuissance d’où découlait une vision rétrograde de la sexualité, l’accusant d’être «castratrice», «intimidante», «insatiable», «nymphomane» et, finalement, «malade». Elle se masturbait quand elle en avait assez des longs cunnilingus de la charogne en habits d’homme qui s’endormait en ronflant entre ses jambes. Il rejetait la faute de la mollesse de son pénis sur elle pour mieux la rabaisser, c’est-à-dire en faire son égal.

Jusqu’alors, Suzanne m’avait paru être une jeune femme forte, fière et libre ; c’est qu’elle cachait bien sa fragilité.

Tandis qu’elle faisait cuire le repas et préparait une salade en buvant du vin avec son ami dans la cuisine, je jouais avec Bastien dans sa chambre où il m’avait conduit, son domaine avec ses animaux en peluche, ses super héros, ses pistolets en plastique, ses autos, ses camions, ses blocs de construction, ses trésors d’imagination. Je voulais retourner dans la cuisine pour fumer, boire et parler avec Suzanne, mais il ne voulait point que je partisse ; il avait barricadé le couloir avec des boîtes pour m’empêcher de passer ; j’étais son prisonnier. Pour rire, je lui disais qu’il était méchant et jouais le jeu en entrant dans la peau de mon personnage. Assis sur le lit, je m’allumai une cigarette.

Je lui avais demandé la permission et il me l'avait accordée après que je lui eus dit qu'en prison, on peut.

Quand le repas fut prêt, j'allai m'asseoir à table. Tout était délicieux : le vin, la vie, elle. Son fils, débordant d'énergie, voulait encore jouer. Après que je l'eus porté sur mes épaules à travers la pièce et le couloir durant quelques minutes, je voulus le laisser tomber sur son lit, mais il se cogna la tête contre le mur. Je ne me le pardonnais pas. Il pleurait. Je me maudissais, ne sachant pas quoi faire face à ces sanglots qui me déchiraient le cœur. Suzanne me dit de m'excuser, ce que je fis sans réussir à me départir du sentiment de culpabilité qui me fit exécrer l'imprudence dont j'étais responsable au milieu de la joyeuse agitation des jeux. Au moment de partir, Bastien me redemanda un «bizou de bonne nuit» – heureuse preuve qu'il ne m'en voulait pas trop – et j'en profitai pour en donner un à sa mère, aussi, sur la joue, en l'honneur de ces heures démodées du Moyen Âge où les troubadours se consumaient vainement dans l'espoir un jour d'embrasser la belle dame sans merci qu'ils célébraient dans leurs vers.

*

* *

Vingt heures. Galvanisé par les derniers surgissements de ma festive exubérance, je tournais en rond dans mon studio en fumant cigarette par-dessus mégots. Vingt heures trente. J'en écrasai une dernière dans le cendrier plein. Suzanne m'ayant expliqué son horaire de mère, je savais qu'à cette heure Bastien était couché. C'était l'heure qu'elle m'avait fixée pour que je lui téléphonasse. Ce soir-là, comme de

nombreux autres soirs, elle se fichait de mes appels. Angoissé à l'idée d'assister à une scène dans laquelle je l'aurais vue jouer le rôle d'un personnage sans cœur que j'haïssais, j'allai chez elle.

Assise en petit bonhomme sur une chaise, dans la salle à manger, elle se mettait du vernis à ongles au bout des orteils quand elle sursauta. J'avais cogné contre le verre transparent de sa porte-fenêtre. Elle vint m'ouvrir en me disant de ne plus arriver à l'improviste :

– Je suis un peu pressée... Je vais à une soirée... Meurtre et mystères... Quelque chose en rapport avec le théâtre...

Quelque chose que l'ignorance dans laquelle elle me laissait et mon envie d'elle transformaient en soirée fétichiste ou échangiste.

– Et Bastien ?

– Il est chez sa grand-mère.

Nous sortîmes quand elle fut prête. Le fond de l'air était frais, la nuit grise et venteuse.

Au café, où notre conversation resta des plus bizarres, je m'enfonçais dans un délire dû à l'amour excessif que je portais à cette fille énigmatique assise en face de moi, vivant dans un monde parallèle dont elle était le centre de gravité, trou noir autour duquel se perdait l'étonnement de l'astronaute en moi piqué d'une obsessive curiosité. Mes débordements psychiques se faisaient toujours plus oniriques. Il me semblait rejoindre Suzanne par-delà l'épaisse foule des dons Juans de toutes espèces. Une grande couronne de Noël trônait au milieu de la vitrine du Syncope au-dessus de la table entre nous. Au bord de la rue, les poteaux s'illuminaient de guirlandes en forme d'étoiles.

Dans le froid naissant de novembre où les magasins affichaient encore leurs décorations d'Halloween, l'hiver déversait ses premiers flocons sur la terre durcie par le gel. Notre discussion évoluait vers une réflexion sur la commercialisation des fêtes lorsque survint Charlotte, une amie de Suzanne. Ne s'étant pas vues depuis des années, elles avaient beaucoup à se raconter, c'est pourquoi Suzanne changea ses plans et m'exclut de sa soirée. «Désolée mon beau», me dit celle qui venait d'entrer au Syncope. J'allai m'enivrer.

La semaine suivante, alors qu'elle étudiait pour un examen avec Charlotte, inscrite dans le même cours qu'elle, Suzanne, qui ne ratait pas une occasion de médire des gens casés, finit par déclarer qu'elle avait une «relation stable» avec Carl. Je ne lui parlai plus de tout l'hiver.

En décembre, on m'indiqua le chemin de la sortie du système d'éducation en me faisant échouer mon stage à la polyvalente où j'attendais que ma titulaire me dît quoi faire depuis deux semaines. Témoignage d'une élève à l'avant de la classe : «Monsieur, vous avez l'air de vous emmerder.» Ma désinvolture n'enthousiasma point mes examinateurs. C'est qu'au fond, j'étais là pour l'argent. Le comité d'évaluation m'ayant informé de mon incompatibilité avec l'enseignement, je n'eus d'autre choix que de revenir aux études littéraires. Cette réorientation académique ouvrit devant moi un vide existentiel qui, en fin de compte, me fut bénéfique, car cela me donna la chance de faire ce que j'aimais au lieu de croupir dans un milieu avec lequel je n'aurais pu être qu'en conflit.

Au printemps, je reprenais goût à la vie. Suzanne était encore avec Carl, qui la déprimait, c'est pourquoi elle avait pris quelques libertés avec, entre autres, son amant

arabe, le père de Bastien revenu troubler sa quiétude, son amant de Québec, le facteur, un travailleur social et encore quelques autres qui profitèrent de l'hospitalité vicieuse de cette fille que j'étais déterminé à cerner plus en profondeur à cause de sa beauté, certes, mais surtout à cause des affinités que nous avons en commun. Outre notre propension à l'ironie et au mépris des conventions, nous partagions le tabagisme. L'habitude de fumer, bien que néfaste, fut un moyen efficace pour nous voir entre les cours ou dans les pauses à l'université.

Un matin, elle me dit qu'elle nous imaginait tous les deux dans des scénarios en noir et blanc dont la fin était toujours tragique. Par exemple, nous étions pendus côte à côte, unis dans la mort, ou encore, un méchant de cinéma muet nous attachait sur la voie ferrée et il ne nous restait plus qu'à attendre le train qui passerait sur nos corps. Lire les horoscopes dans les journaux était l'un de ses passe-temps favoris. Elle prétendait voir mon avenir. Dans sa boule de cristal, j'allais rencontrer une jolie quadragénaire qui ferait de moi son gigolo. Je trouvais l'idée rigolote, mais ce n'était pas ce que je voulais ; ce que je voulais, c'était elle, Suzanne qui, lors des préparatifs d'une manifestation qu'elle snoba, me dit, à propos de mon récent retour aux belles-lettres : «Tu viendras lire tes livres en enfer avec moi.»

*

* *

La fraîcheur du soir tombait doucement sur Valléeville. Endimanché pour le grand bal masqué des drogues chimiques, j'attendais Suzanne et Charlotte en lisant une

mauvaise traduction de *Romeo & Juliet* quand elles vinrent me chercher, vers vingt heures, bruit de talons sur le trottoir. Charlotte nous donna chacun un comprimé de speed que nous ingurgitâmes en nous rendant à la terrasse d'une taverne en face de la cathédrale auréolée d'un arrière-fond de nuages roses et mauves. L'euphorie fut facile dans le bruissement des arbres dont j'admirais le vert éclatement des bourgeons. Survolté, j'excellais à nous trouver géniaux. La gloire se prosternait à nos pieds. Tout l'univers ne pouvait qu'aboutir à nos ruelles.

Notre fête établit ses quartiers dans le nouvel appartement de Suzanne – le cinquième depuis que je la connaissais. Au fond de la cuisine, près du solarium, les trois flammes des bougies rouges du candélabre de bronze posé près de nous sur la table, le vin, les conversations neuves provoquées par l'amphétamine, le haschich, les cigarettes, la musique, tous les éléments étaient réunis pour une soirée réussie. Les filles me parlaient de leur vie sexuelle. À l'écoute des détails croustillants des escapades au cours desquelles Suzanne trompa son «mécène» en compagnie de Charlotte, le sourire plaqué sur mon visage cachait ma surprise de savoir qu'elles avaient autant d'intimité en commun. Elles cherchaient leurs flirts d'une nuit au Calumet. Pour ma part, j'avais passé la saison froide à «hiberner» avec Yvan, c'est-à-dire que, chaque mercredi, nous buvions deux caisses de douze bières en fumant cinq ou six joints après quoi nous allions nous commander un pichet au Trou sans Fond dans les toilettes duquel nous nous poudrions les narines de deux ou trois quarts de gramme de cocaïne que nous terminions chez moi ; l'engourdissement dans les paradis artificiels était pour nous une façon de passer outre les filles que nous rencontrions dans les bars où notre athéisme assouvissait sa soif d'absolu.

À quatre heures, Suzanne nous mit à la porte pour se coucher afin d'être prête à affronter le lever du jour. Charlotte et moi poursuivîmes la discussion dans ma chambre que nous enfumâmes de cigarettes remplissant le cendrier jusqu'au lendemain de cette nuit où je vis le regard de mon interlocutrice devenir étrange. À dix heures, je prenais ma douche quotidienne en sifflotant pour me sortir du dysfonctionnement psychologique et me raccrocher à un air rassurant par-delà le chaos mental.

Au café, Suzanne était plongée dans ses travaux scolaires quand Charlotte et moi entrâmes. Carl ne se fit pas attendre pour exercer sa surveillance. Je le démarquai rapidement du reste des clients grâce à la jalousie de ses yeux globuleux et à son complet Armani de la même couleur que sa crinière blanche. Rendue hypersensible par l'insomnie, Charlotte ne resta pas longtemps. Prétextant que je devais faire mon épicerie, j'abandonnai également Suzanne au ridicule malaise de sa parodie de couple.

Repasant quelques heures plus tard en face du café Syncope dont la fenêtre aux larges vitres coulissantes découpait d'un rectangle le bâtiment du centre-ville où il se trouvait, je vis que Suzanne y était toujours, le nez dans ses livres. Assis à une table d'où il espionnait ses moindres faits et gestes, Carl y était aussi. Bien que je le considérasse digne d'un châtiment exemplaire, le profil manipulateur contrôlant du pigeon pour lequel j'éprouvais une antipathie naturelle me paraissait risible ; je présume qu'il devait se tourmenter en voyant la fille pour laquelle il avait divorcé d'avec sa femme exulter à l'approche de son heureux rival, moi, jeune et arrogant ; l'effet du poison s'estompant peu à peu dans l'oxygénation des promenades où je m'extasiais pour le lapis-lazuli de l'azote, je m'assoiais près de Suzanne et, tout de bleu vêtu, fumais des cigarillos à saveur de rhum en cherchant comment lui exprimer mon amour

infini de l'azur ; incapable de trouver des mots assez originaux pour décrire la joie que je ressentais – et qui était causée par ma certitude d'accéder bientôt au sanctuaire de mes incantations –, j'avais le regard brillant d'une enfance perpétuellement retrouvée : «Il fait beau !... Il fait vraiment beau !...» Je n'aspirais plus qu'à me fondre avec le ciel, de l'autre côté de Suzanne, sombre reflet qui m'avalait en riant d'un air moqueur.

Fin mai. Une nuit que j'allais me soûler au Trou sans Fond avec Yvan, nous aperçûmes Charlotte adossée au mur de ce bar qui était notre établissement de prédilection pour les soirées rock'n'roll. Elle attendait Suzanne, qui arriva quelques minutes plus tard, belle passagère ennuyée de la berline de Carl. Au Syncope, une semaine auparavant, elle avait déclaré haut et fort qu'elle m'avait choisi pour réaliser un fantasme : que je la baisasse sur le capot d'une voiture pendant que la pluie ferait couler son mascara était cette lubie qu'elle exprima et qui rendit jalouse Charlotte. Je serais derrière elle pour relever sa jupe. Son corps sous mes mains se froterait au métal mouillé. Le tonnerre au loin couvrirait nos ébats. Je visualisais très clairement cette scène. C'était la même que je revoyais avec délectation au Trou sans Fond où Suzanne s'approcha de mon oreille pour me glisser, par-dessus la table, devant Carl : «Tu te rappelles ce que je t'ai dit, l'autre jour, au café ?...»

*

* *

Un soir de juin, vers minuit, c'est arrivé. Des rafales de vent chaud secouant les arbrisseaux plantés le long de la rue avaient fait neiger des pétales jaunes sur les trottoirs toute la journée. Je me promenais au milieu de ces splendeurs végétales étalées sur le sol quand je vis Suzanne à une terrasse avec Carl. Je la saluai brièvement sans oser déranger ce qui me dérangeait, c'est-à-dire ce qui me semblait être une réconciliation entre elle et son galantin. Aveuglé par mon désir, je ne comprenais pas pourquoi elle lui parlait encore s'il la déprimait autant qu'elle l'affirmait – et pourtant, l'équation était simple à solutionner : en réglant la note, Carl résolvait la partie pécuniaire des problèmes de celle à laquelle je vouais un culte païen. Quelques heures plus tard, suite à l'ajout d'une autre lettre chiffonnée aux myriades de gribouillis depuis longtemps rejetés et dont la destinataire était toujours Suzanne, j'étais couché, passant et repassant le film de mon drame intérieur sur l'écran de mes paupières fermées sans parvenir à dormir – semi-éveillé, je poussais indéfiniment Carl dans un escalier –, quand une voix cria mon nom dehors. Je regardai par la fenêtre de ma chambre au deuxième étage, croyant voir en bas Christine qui me faisait ce coup-là, parfois, reprendre la scène du balcon à l'envers, mais ce n'était pas elle. Dans la lueur du lampadaire éclairant la rue en face de l'immeuble où j'habitais depuis un an, l'inattendue en personne, Suzanne, attendait que je lui ouvre la porte extérieure, puis celle de ma chambre. «As-tu quelque chose à boire ?... Du vin ?...», dit-elle en entrant. Une bouteille fut débouchée tandis qu'elle s'étendait nonchalamment sur mon lit, hallucinante Cléopâtre aux paupières obscurcies d'actrice hollywoodienne de la première moitié du vingtième siècle. Couchée sur le côté, la félinité de sa posture m'évoquait Sémiramis à l'ombre des jardins suspendus.

– J’ai vu que tu m’avais appelée à neuf heures... Qu’est-ce que tu voulais ?

– Euh... En fait... Je voulais juste te dire que je t’aimais.

Elle était venue me voir pour se confier au sujet du cadre qu’elle venait de quitter, outragée d’avoir gâché une partie de sa jeunesse avec une chose inerte, ce qui l’avait mise dans tous ses états. Elle avait marché deux heures, de chez lui à chez moi, pour se défouler. Constatant qu’elle était encore en colère, je me réjouissais de la sentir prête à vivre une expérience inédite. Elle me déstabilisait. J’attendais que sa colère passât. Ou plutôt, j’attendais qu’elle passât sa colère sur moi. Sexuellement, bien sûr. Elle me proposa d’aller chez elle, où nous allions être plus à l’aise que dans le four étouffant de ma garçonnière, ce que nous fîmes aussitôt, moi la carafe à la main dans la rue sous la lune avec celle qui s’apprêtait à me libérer des illusions que j’avais nourries en ayant à son égard de trop hautes aspirations.

Chez Suzanne, dans la pénombre du salon, la conversation tournait autour d’un je-ne-sais-quoi que nous connaissions bien. Elle me convia à la suivre dans sa chambre pour «dormir». Dans son lit, je sentais le malaise s’installer à propos de ce que nous pouvions faire – ou non. Depuis que je l’avais rencontrée, trois ans plus tôt, je n’avais cessé d’être attiré par elle et de le lui dire malgré la résistance qu’elle opposait toujours à mes avances en alléguant qu’elle tenait à moi et que «ça pourrait briser notre amitié». De plus, elle avait une théorie sur les rapports sexuels consistant à laisser trois chances à l’homme pour «faire ce qu’il a à faire», ces trois chances pouvant prendre la forme de trois invitations à prendre un café, par exemple. Après, il était trop tard. Pour moi, il y avait belle lurette qu’il était trop tard si j’en jugeais par la quantité de cafés que j’avais bus en sa charmante compagnie. Je tremblais d’horreur et de jubilation à l’idée qu’il

était trop tard. C'était mon défi lancé à la mort, ma transgression de l'interdit qu'elle s'était elle-même imposé. Trop tard. Beaucoup trop tard. J'étais dans son lit après tout ce temps à n'avoir souhaité que cela, son lit recouvert de motifs de léopard m'engageant à explorer les savanes de son érotisme. Suzanne marmonnait en caressant son chat. Je voyais bien qu'elle n'attendait plus qu'un geste de ma part. Réflexion faite et tout bien calculé, je la provoquai :

– Il y a quelque chose que je veux faire depuis longtemps...

– ...Ah oui ?... Quoi ?

– ...Te baiser.

– Ah !... Salaud !... T'en profites !...

– Oui.

Son ton badin m'enjouait. Les lumières de la rue désertée filtraient à travers le store, donnant à la pièce une teinte bleutée qui, bien que faible, me permettait de discerner le tatouage qui se trouvait sur la cuisse que j'embrassais après m'y être aventuré plus en profondeur : une gargouille semblable à celles de Notre-Dame avec leurs figures de carnaval sous la pluie du ciel parisien m'évoquait le signe d'une répugnance de Suzanne vis-à-vis de son sexe.

Rassasiée, elle, naguère câline, devint vulgaire :

– J'aurais pu te faire patienter pendant dix ans avant de coucher avec toi...

– Ah !... La garce !... La salope !...

Dans la blancheur de ses draps, j'étais aux anges. À la fin de cette nuit passée à causer sur l'oreiller avec la Shéhérazade de mes passions les plus impétueuses, les grains de beauté constellant la peau de celle qui dormait à côté de moi étaient ceux de

«la femme de ma vie». La dévorer de la bouche et des yeux, la rendre heureuse, c'était ce plaisir que je m'étais réservé dès l'instant où, m'étant retrouvé seul avec elle au Syncope pour la première fois, son allure m'avait frappé assez pour que je voulusse l'aborder. Dès que nous eûmes échangé quelques regards, quelques mots, je fus certain d'avoir vu juste : chez cette fille, c'était mon âme sœur que je rencontrais. Cet «inceste» était, contrairement à la funeste abomination universellement honnie des êtres humains, sans conséquence ; du moins, c'est ce que je croyais, mais j'avais lourdement tort.

Les jours se succédèrent, puis les semaines, amenant entre elle et moi une routine malléable selon nos moyens, ce qu'elle, narquoise, appelait «un mouvement répétitif et agréable». Je l'appelais vers l'heure du thé. Elle m'invitait à passer la soirée chez elle où le long dialogue de notre amour s'éternisait derrière la porte verrouillée à triple tour. Quand Bastien n'était pas chez sa grand-mère, c'est lui qui nous réveillait vers six ou sept heures du matin. Suzanne préparait du café tandis qu'il regardait les dessins animés. Mon gagne-pain consistant, cet été-là, à maintenir à une certaine longueur le gazon d'une congrégation de religieuses, je téléphonais à mon superviseur à sept heures trente pour savoir si je travaillais ; quand ce n'était pas le cas – donc qu'il pleuvait ou que nous avions complété la tonte hebdomadaire du terrain –, je jouais avec Bastien une heure ou deux tandis que Suzanne se maquillait et s'arrangeait les cheveux devant le miroir de sa chambre. À huit heures, nous l'amenions à la garderie avant d'aller au café Syncope où, parmi les vieillards et les chômeurs, elle poursuivait ses études et moi mes austères lectures. Une tasse à la main, je nous voyais nus malgré nos vêtements, nus comme nous l'étions la veille dans la noirceur de sa chambre.

Souvent, l'après-midi, elle faisait la sieste pour rattraper le sommeil qu'elle avait perdu en s'adonnant à la luxure avec moi jusqu'à l'aurore. «Tu joueras avec ton corps», disait-elle lors des adieux quotidiens. J'observais la lenteur avec laquelle elle gravissait les marches de l'escalier en spirale qui menait à son appartement en me délectant de la vision de ses jambes. Elle allait de son côté et moi du mien. «Tu penseras à moi», ajoutait-elle parfois. Faisant rarement la sieste, j'écoutais les disques de mon choix en m'exaltant de la tonitruante solitude de ma chambre où je n'allais plus que pour me laver, me changer et grignoter avant de retourner à ma vie avec elle. Si je m'étais branlé, elle le savait : «T'as fait quelque chose, toi... Ton regard a changé...» Elle pensait que je pensais à d'autres filles au cours de mes séances de masturbation privées, ciblant principalement Christine, mais c'était sous-estimer mon penchant romantique pour la monogamie. Cela dit, lorsque je n'étais pas avec Suzanne, il m'arrivait de ruminer d'anciennes rancœurs, notamment son incessant besoin de séduire qui me faisait secrètement douter de ses sentiments. Faisant de même de son côté, elle tenait le compte de mes faux pas, livre noir qu'elle gardait pour elle, comme le reste ; le mutisme était son arme la plus dévastatrice, car il culpabilisait sans nommer, ce qui m'obligeait à redoubler de prudence et d'attention pour ne point la froisser, chose peu évidente dans la mesure où elle guettait la moindre de mes paroles à la recherche de maladroites sémantiques ; son corps, qu'elle me donnait chaque soir – sauf ceux, plutôt rares, où Morphée vainquait Vénus –, était la récompense de mon ascèse et l'argument suprême pour me convaincre qu'elle en valait le coup. Je me mentais de façon éhontée en détournant le flot de mes émotions négatives sur Carl des défauts duquel elle ne cessait de se plaindre.

À la fête de la Saint-Jean, après qu'elle m'eut apporté une coupe de rouge et un demi cachet d'amphétamine, Suzanne m'offrit à lire le chapitre du roman autobiographique où le gestionnaire relatait sa relation avec elle. En parcourant du début à la fin la cinquantaine de pages du cahier qu'elle remit entre mes mains, je ne pus m'empêcher de constater qu'il avait du goût et même du style tout en déplorant l'insistance avec laquelle il s'attardait aux descriptions physiques humiliantes ainsi que le pathétisme d'un amour non-réciproque vécu par lui comme un regain de jeunesse à l'approche du troisième âge. J'interprétai ce geste de Suzanne – qui pour Carl était la Mort elle-même – comme une incitation à écrire de la prose, mais je m'entêtais à ne pas me mettre sérieusement à l'ouvrage ; ne me sentant pas prêt, je retardais l'inévitable.

Mi-juillet. La journée s'était passée dans la rage de l'empoisonnement. La nuit d'avant, blanche, speedée, nous avait écorchés, grugés, rouillés. Rendus corrosifs par la drogue qui s'évertuait à faire effet dans nos moelles épinières, nous déversions notre haine sur tous les boucs émissaires qui se trouvaient à notre portée, faisant le vide autour de nous, excédés par le malentendu social dans lequel nous n'épargnions personne. Sur le canapé du salon, notre liberté n'attendait que la fin des hostilités pour se satisfaire dans la paix. Égrainant d'injurieux chapelets, nous nous insultions pour rire, imitant les termes d'une dispute sans qu'il y eût vraiment lieu de s'en vouloir.

Le soir venu, bouleversés par l'intensité de nos rapports, nous nous couchâmes en laissant un «best of» de Leonard Cohen en boucle dans le système de son. La voix chaude et grave envahissant tout l'appartement me donna l'impression de survivre au milieu des ruines d'un monde dévasté par la guerre. Nous apprivoisions à nouveau nos

deux corps épuisés, lassés, quand elle me dit : «Sois égoïste !» Et ce fut un degré de plus dans mon plaisir de la pénétrer graduellement, doucement, pour faire durer la grâce de cet instant. Puis elle se tourna pour que je la prisse «à quatre pattes», sa position favorite. Dans le miroir ovale qui trônait à la tête du lit, je voyais nos silhouettes qui s'agitaient dans la noirceur, la mienne qui dominait la sienne, surtout. Je la rejoignais de l'autre côté, où l'on est un. Mon plaisir de détruire répondait à son désir d'être détruite. Une fusion inédite était possible au-delà de la négation. Enfin, une harmonie absolue s'établissait dans l'apocalypse de nos soupirs démentiels.

Cette nuit fut une illumination sensuelle. Suzanne, à l'instar de la Marquise de Merteuil, valait tout un sérail. Elle m'avait griffé jusqu'au sang. Au bout de sept heures, n'en pouvant plus de jouir et presque fâchée tant cela m'amusait de me retenir, elle me somma d'en finir. Ceci fait, une plénitude digne du nirvana me fit sentir chaque atome de mon corps amoureux.

La situation se renversait constamment. Elle me tendait des pièges dans lesquels je me jetais à pieds joints :

– Je veux ton corps...

– Et moi, je veux ton âme !

Impossible d'en venir à bout. Elle était ma succube personnelle, celle qui s'abreuvait à même les battements de mon cœur trop content de se répandre en cette démonsse qu'il avait élue pour le vampiriser. Elle s'émerveillait : «Avec toi, c'est tellement simple ! Je vis d'amour et d'eau fraîche !» Jamais je n'avais été si lyrique en faisant l'amour. Nous jouions sur une gamme qui allait de la tendresse – où je n'étais

plus qu'une oreille à l'écoute de ses frémissements – à l'obscénité – où ses chuchotements invoquaient une dureté que mon affection tempérerait – sans qu'il y eût de gagnant ni de perdant : que deux partenaires égaux.

*

* *

Quand elle s'aperçut qu'elle était enceinte, elle me le dit peu de temps après en précisant qu'elle avait failli ne pas m'en parler et que le rendez-vous pour l'avortement était déjà pris, mais l'acceptation de cet enfant qui prenait vie dans son utérus se faisait chaque jour plus importante. À l'époque, j'avais des idées bien arrêtées quant à la procréation : il s'agissait pour moi d'une soumission à l'instinct que je préférais éviter en magnifiant la liberté et la volonté individuelles. Suzanne ayant déjà succombé à cet impératif naturel en engendrant Bastien n'était pas de mon avis. Un matin, elle me donna, après m'avoir dit qu'elle n'était pas dans son état normal lorsqu'elle me l'avait écrite, cette lettre que je devais lire une fois rentré chez moi, plus tard, dans l'après-midi :

1^{er} août 2005

Cher David,

Qui, encore aujourd'hui, ignore que nous sommes toujours seuls ? Pour ma part, il y a déjà longtemps que je le sais, mais tu sais, il y a des moments où l'on veut croire le contraire. Présentement, j'ai la tête sortie du sable ; chaque chose que tu as dite jusqu'à présent m'a rappelé cette fatalité de solitude.

Les choses n'auraient-elles pas pu être plus douces, du moins, dites de façon plus douce ? Oui, je connais ta position, et il est tout à fait légitime de l'exposer et de la faire valoir, mais le choix des mots, des phrases, des comparaisons, et particulièrement celui des auteurs de référence, était plus que de mauvais goût ! Je crois avoir tout simplement souhaité que tu partages pourquoi ; pour toi, qu'est-ce que cela représente ? Qu'est-ce que cela brimerait pour toi ? Quelles raisons expliquent ta position ? Je sais qu'au fond j'ai espéré que tu répondes que peu importe la décision, tu choisisais d'être avec moi, ensemble à 100 %, mais... c'est encore une fois mon utopie !

David, toute une journée tu m'as répété à quel point tu avais hâte que cet avortement soit exécuté. Pourquoi ? Parce que tu as peur que ma décision change et prenne une tangente qui pourrait faire changer ta vie. Et encore là, même si je te confirme un avortement, tu angoisses à savoir qu'est-ce qui va bien t'arriver. Sans utiliser le terme d'égoïste, où est-ce que je me situe par rapport à tout cela ? Est-ce que tu t'es demandé comment je pouvais bien me sentir émotionnellement, physiquement ou moralement ? Qu'est-ce que tout cela peut bien représenter pour moi ? Comment les sons et les images de cette scène de boucherie s'articulent dans ma tête ?

Pourquoi ne pas avoir posé ces questions ? Non, plutôt demander comment on s'attache à un fœtus, à un être encore incomplet...

Tu sais, ce matin, je me suis rendue à mon rendez-vous pour avoir les explications et le déroulement de l'intervention ; l'infirmière me rendait le déroulement et je sentais mon corps devenir de plus en plus faible. Je lui disais d'arrêter, mais elle ne pouvait pas, car il fallait que je sache tout du processus. Hé bien finalement, j'ai perdu connaissance.

En ce moment, je me questionne ; pourquoi, avec mes valeurs intrinsèques, je choisirais de vivre un attachement pour quelqu'un qui suggère d'être si froid ?

Une fois passé le trouble de la première lecture, je me résignai au détachement en admirant la calligraphie de mon épistolière et me trouvai très ironique en songeant aux

autres lettres qui traînaient dans mes tiroirs. Celle de Suzanne allait les rejoindre en tant qu'ajout aux pièces de ma collection.

Elle me laissa la responsabilité d'user de mon jugement pour décider du sort de notre enfant. Je lui dis que je m'en remettai à elle et elle écouta son cœur, attentive à celui qui allait bientôt battre près du sien. J'étais serein en ce qui concernait la suite des événements, me sentant basculer dans un tout nouvel univers où la réalité était plus âpre, plus amère, l'amour plus fort. Tous deux fleurs d'un même bouquet de dynamite, robe écarlate et veston pourpre, nous nous rendions au Syncope après le coucher du soleil lorsque notre chemin croisa celui d'un vieux hippie. «Écoutez pas les autres ! Aimez-vous !», dit-il en passant près de nous, moi fou d'elle folle.

Je pensais à la grille qui se refermait tranquillement sur nous et elle :

– J'espère que tu te rends compte que tout le monde va être contre nous...

– Oui ! Je te l'ai déjà dit, je me fous de ce que les autres pensent !

Nous envisagions d'emménager ensemble. J'allais vivre avec elle et Bastien – qui m'appelait «papa» – dans l'appartement où je me préparais mentalement à accueillir le nouveau venu qui n'allait pas tarder. J'avais trouvé quelqu'un pour me déménager. Elle avait déplacé ses meubles pour faire place aux miens. Tout semblait s'arranger pour le mieux jusqu'à ce qu'elle m'avouât, au téléphone, qu'elle angoissait à l'idée de vivre à deux ; elle qui me fit chercher un prénom féminin durant des heures, éliminant d'emblée ceux qui lui rappelaient des personnes qu'elle n'aimait pas et m'imposant le prénom de Damien si c'était un garçon, elle changeait d'idée. Un tel revirement me décevait, mais ne me surprenait guère. Je pensais que notre amour survivrait à la séparation, que notre

complicité pourrait longtemps se rafraîchir à la fontaine de Jouvence de notre désir. Nous nous embrassions dans l'embrasure de la porte de son appartement. Je lui disais : «Je t'adore !» Et elle : «L'idée qu'on ait un enfant toi et moi me fait sourire...» Elle plaisantait : «Avec qui tu vas me tromper quand je serai grosse et laide, hein ?... Avec Christine ?...» Je riais sans me rendre compte que le venin du doute avait tracé en elle le chemin de la rupture.

Rendu nerveux par le corps interdit de celle qui jadis me comblait d'une ardeur inespérée – et peut-être aussi à cause du sevrage des drogues dures que nous avions cessé de consommer –, ma jalousie s'aiguissait. Un après-midi de septembre, à la rentrée des classes, un fanfaron qui m'avait dit : «Moi je la sauterais en tabarnak ta blonde !» et m'avait ensuite demandé : «C'est quoi ton secret pour la garder ?» était en train de boire un café avec elle tandis que j'étais à l'université. Mon cours s'étant terminé plus tôt que prévu, je descendis sur la rue pour voir si elle y était encore. Elle fumait une cigarette dehors avec l'autre en face d'un café concurrent du Syncope. Ayant poiroté dix minutes devant eux sans que je me sentisse impliqué dans leur duo, je trouvai un prétexte pour insulter le type et Suzanne, furieuse, me quitta du ton théâtralement désolé qu'elle savait prendre au zénith de son hystérie : «Adieu !» Puis elle tourna les talons en direction de son appartement vers lequel elle fila en flèche, me laissant seul avec celui que j'avais apostrophé et qui me disait : «Bah, elle va revenir !» Mais je savais qu'elle ne reviendrait pas de sitôt.

Une semaine plus tard, suite à un dialogue téléphonique où je lui disais :

– Tu veux plus de moi ?

– ...J'étouffe.

- Alors quoi ?... Tu vas retourner avec Carl ?... Tu veux crever avec lui ?
- Pourquoi pas ?
- Je pourrais quand même être ton amant...
- T'es plus qu'un amant... Je te respecte trop...
- ... ?
- Généralement, je couche avec des gars que j'aime pas... C'est plus facile...
- Des objets...
- Pire : ils sont proportionnels au dégoût que j'ai de moi.
- Mais pourquoi tu te déprécies comme ça ?... Tu es super belle !... Et puis je t'aime !
- Masochiste...
- Tu as décidé de garder Damien... C'était une façon de me garder ?
- ...Quelque part... Oui.

Je fondis en sanglots dès que j'eus raccroché et ne l'appelai plus pendant un mois au bout duquel je repris l'habitude de composer son numéro. Je ne me souviendrai jamais du nombre de coups que je laissais sonner avant de renoncer. Deux jours. Elle ne répondait pas. Un soir, j'allai chez elle, pris de vertige à l'idée d'assister une fois de plus à un spectacle qui contribuerait à ma détestation de la fâcheuse manie qu'elle avait de céder face à ses ex quand ils revenaient dans sa vie. Serait-elle seule ? Sinon, avec qui la trouverais-je ?

J'avais bien fait de m'attendre au pire : elle était avec Carl. Par la fenêtre du salon, je la voyais fumer cigarette sur cigarette en regardant la télévision avec l'épave au cigare. Cette fille machiavélique que j'avais tant aimée et qui me paraissait hideuse à

cause du retournement contre moi de ses méthodes portait mon fils dans son ventre et un autre était à ses côtés pour jouir de ces doux moments à ma place. Je cognai à la vitre. Elle et Carl continuèrent de regarder la télévision comme s'ils n'avaient pas entendu. Je persistai. Suzanne envoya son laquais me répondre. En ouvrant la porte, il me toisa, tout fier :

– Désolé, tu tombes mal...

– Heu, je m'excuse, mais c'est à Suzanne que je veux parler.

Faiblement, elle se leva – ses jambes tremblaient, on aurait dit qu'elle avait les reins brisés – pour me rejoindre à la porte qu'elle referma derrière elle. C'est là, dans son vestibule, qu'elle m'apprit les «dernières nouvelles» à son sujet. La grossesse était difficile. Elle ne pouvait plus marcher. Les médecins l'avaient mise au repos forcé durant un temps indéterminé sans quoi elle risquait de perdre le bébé. Sa mère l'aidait, ainsi que Carl.

– On se reverra au café quand j'irai mieux, dit-elle.

– Et lui ? dis-je en pointant le menton en direction du ventripotent senior qui l'attendait dans le salon, de l'autre côté de la porte.

– Lui, c'est mon affaire...

En retournant chez moi, plus mort que vif, je passai au dépanneur où j'achetai un litre de vinasse avant de m'enfermer dans ma chambre afin d'y sombrer dans la violence de la musique que je mis au maximum afin de rester sourd à mes propres larmes, vidant la bouteille au goulot, misanthrope me concentrant sur la lourdeur du rejet qui m'anéantissait. Au Trou sans Fond, péniblement atteint suite à quelques zigzags d'ivresse sur le trottoir, trois bonnes femmes vinrent s'asseoir à ma table : «On

a remarqué que t'étais seul... T'as pas l'air méchant...» Je restai silencieux en calant le shooter qu'elles me payèrent pour que je portasse un toast avec elles. Je m'en foutais. J'avais laissé un message sur la boîte vocale de Suzanne afin de lui annoncer ma résolution : «Salut... C'est pour te dire que je comprends pas ce qui se passe avec toi et je veux même pas le savoir... Moi, je vais me soûler royalement.» Le lendemain, assommé par l'alcool, je me réveillai en sursaut : «Ouf !» J'étais dans mon lit, tout habillé, sortant d'un cauchemar dans lequel Suzanne était enceinte, m'avait plaqué et était retournée avec Carl. À l'évaporation du mauvais rêve, tout cela était encore atrocement vrai. Le cellulaire que je m'étais récemment acheté afin de répondre aux appels de mon nouvel employeur – journal régional des publicités duquel je corrigeais l'orthographe – sonnait. C'était Suzanne :

- Ça va ?
- Folle !
- Je t'avais pourtant prévenu...
- C'est insoutenable !
- Peut-être que Kundera m'inspire...

Je ne la revis plus que quelques fois, au Syncope, lors de rendez-vous qu'elle me donnait par téléphone. Se faisant toujours plus contrôlant, Carl laissait régulièrement des menaces de suicide sur son répondeur. Dans l'un de ses messages qu'elle me fit écouter, il s'interrogeait sur ce qu'impliquait le fait de dire que «c'est fini» et puis : «Qu'est-ce qu'on fait pour Bastien ?» Se servant de l'enfant pour se rapprocher de la mère, il insistait pour s'en occuper. Elle avait peur de Carl maintenant qu'il avait payé la chirurgie dentaire dont elle avait besoin mais dont elle n'avait pas les moyens

d'assumer les frais, maintenant qu'il avait acheté les accessoires du bébé qu'elle avait faussement prétendu être le leur. N'acceptant pas qu'on l'écartât ainsi, d'une simple chiquenaude, et voyant se désagréger la relation dont il ne pouvait se passer, il alla voir les parents de Suzanne pour leur donner 1000 \$. Je me demandais ce que ceux-ci pensaient d'un tel marchandage féodal en vue d'acquérir le droit de fréquenter leur fille. Elle avait de plus en plus peur. Je la rassurais comme je pouvais, lui conseillant de porter plainte à la police puisqu'on ne sait jamais jusqu'où peut aller un désespéré de cette espèce. Durant tout l'été, il n'avait cessé de rôder autour de nous pour nuire, espionnant le courrier électronique de Suzanne dès qu'il en trouvait le mot de passe, lui écrivant pour dénigrer notre «lune de miel» qui, face à ses combines, ne m'en paraissait que plus légitime ; le malheureux était même allé jusqu'à se faire teindre les cheveux de la même couleur que ceux de Bastien afin de passer comme étant son père aux yeux des autres. Quand Suzanne décrochait le téléphone et que personne ne parlait à l'autre bout de la ligne, elle savait que c'était lui. À Bastien, qui lui demandait qui appelait toujours comme ça pour ne rien dire, elle répondait : «C'est le monstre aux yeux jaunes.» Or la curiosité de Suzanne quant à la profondeur à laquelle pouvait s'enfoncer cet amant dérisoire par rapport à elle et sa famille atteignait sa limite. Il en était rendu à dire que si la police venait pour l'arrêter, il ferait semblant de tirer pour qu'on le descendît. C'était toujours le même chantage affectif dont il se servait pour réussir à garder une certaine influence sur Suzanne, continuer à être le «sugar daddy» qu'elle abhorrait, «l'homme au cigare» qu'elle tolérait dans son entourage immédiat dans la mesure où il était assez naïf pour se faire croire qu'elle pouvait l'aimer alors que ce qu'elle appréciait vraiment de lui, c'était l'opportunité qu'il représentait en tant que source de revenus en plus des

services qu'il était prêt à lui rendre et qu'elle ne dédaignait pas ; ce monsieur, plus soucieux de son image que d'un réel bonheur et bénéficiant d'un salaire confortable, se payait avec Suzanne le luxe d'une putain symbolique, une petite fille dans la vingtaine qui, de surcroît, était pauvre et avait un enfant, ce qui lui procurait la bonne conscience du philanthrope et le futile espoir de bien paraître. Je l'avais vu, au Syncope, raconter à qui voulait l'entendre : «Ma femme est enceinte ! Je vais avoir un beau petit garçon !» C'était de *ma* paternité qu'il se grisait publiquement. J'avais sur-le-champ eu le goût de l'assassiner, mais la sagesse m'avait plutôt fait rester assis à feindre la lecture du livre dont les mots ne parvenaient plus à retenir mon attention estomaquée par la considérable invraisemblance de la fiction échafaudée par l'ubuesque sexagénaire à quelques mètres de moi. Suzanne avait sa part de responsabilité dans ce délire puisque c'est elle qui avait implanté en Carl cette chimère à laquelle il tenait et dont il ne voulait plus se défaire. Une fois qu'il fût parti, j'allai me renseigner auprès des clients du café à qui il avait parlé pour savoir si mes oreilles avaient bien ouï ce que j'avais cru ouï et que l'on me confirma, ce qui fit entrer Suzanne dans les transes d'une beauté sanglotant de rage quand je lui racontai cela, plus tard, au téléphone.

Un dimanche matin de décembre, je fus réveillé par un appel interurbain. Je croyais que c'était l'un de mes amis qui m'appelait de Montréal pour m'annoncer sa venue prochaine dans la région, mais c'était Suzanne. Suite à un malaise dans un café où elle était allée avec l'une de ses amies, on l'avait emmenée en ambulance jusqu'à l'hôpital où elle fut forcée d'accoucher prématurément. Damien, dont la survie n'était

plus certaine, allait devoir rester dans un incubateur à Québec jusqu'à ce qu'il arrivât à terme, aux environs de Pâques.

Une semaine après l'accouchement, je sortis en ville avec Suzanne et l'une de ses amies au Calumet, puis dans un autre bar, ailleurs, où je contemplai le tableau dégradant de la mère de mon fils persévérant dans ses pratiques enjôleuses ; lui ayant payé une bière, un idiot de la place s'imaginait avoir acheté la permission de s'approprier celle qui, à maintes reprises, tandis qu'ils dansaient ensemble, lui dit non-verbalement de lui lâcher le cul, mais il insistait ; j'avais sous les yeux l'un de ces trop nombreux spécimens de macaques qui sont autant de symptômes de la misère des filles séduisantes ayant renoncé à la tâche de freiner la fougue des mâles qui s'y frottent.

Je passai le samedi du jour de l'An dans les bars avec des amis, inquiet, maussade, à jeun, m'intoxiquant de cigarettes. Tout le monde était soûl ou stone, sauf moi. À minuit, je téléphonai à Suzanne comme tant d'autres fois au cours des derniers jours. Pas de réponse. Le Nouvel An commençait sans que je fusse certain si mon fils était vivant. Les Fêtes s'achevant m'inspiraient le macabre projet d'en finir. Suzanne m'en voulait à cause de la réponse que j'avais faite à sa demande d'aller voir Damien avec elle à Québec où il était hospitalisé : «J'ai pas envie de le voir et ne me sens pas coupable», dis-je alors par rancune envers elle – nous étions au Syncope, trois jours après Noël –, exprimant avec un orgueil absurde exactement l'envers de ma pensée ; car même si mon allure et mes paroles étaient celles d'un je-m'en-foutiste, j'étais intérieurement démolé par la honte d'avoir un jour souhaité qu'il n'existât pas, mon fils que je n'osais pas rencontrer parce que j'avais peur qu'il m'en voulût de lui avoir infligé

cette vie qui ne me semblait plus valoir la peine d'être vécue. Je croyais que Suzanne me laisserait le temps de m'adapter à cette nouvelle situation dont j'étais loin d'avoir assimilé tous les tenants et aboutissants, ingénu que j'étais de penser que mon hésitation pût être comprise par celle qui venait d'endurer le martyr de la mère à laquelle on ne voulait pas faire trop de promesses quant au rétablissement de son nourrisson de peur qu'elle ne se blessât mortellement en apprenant, advenant cette éventualité, la disparition de l'enfant. Damien, né le cinquième mois de sa gestation, avait reçu le baptême en même temps que l'extrême-onction.

L'idée d'endurer la vision trop douloureuse et trop lourde à porter de mon fils luttant pour sa survie dans la cruauté d'un corps exposé trop tôt à la lumière du jour qui à tout moment menaçait de l'arracher à nous me clouait dans l'inaction d'un questionnement qui me faisait reculer d'horreur et d'impuissance. Penser à la mort de Damien me rendait attrayant le tranchant de la lame de mon couteau de chef ; cet instrument d'usage culinaire m'eut semblé approprié en tant que sabre dans le hara-kiri qui aurait clôt cette histoire si j'avais été un samouraï.

Lundi, je buvais seul au Trou sans Fond pour chasser mes idées noires quand je vis entrer Suzanne. Étonné du «hasard» qui favorisait ce rapprochement – elle m'avait téléphoné, mais mon portable était chez moi –, je me levai pour me joindre à elle. Accompagnée de son amie, elle se commanda un demi-litre de vin rouge tandis que je finissais ma bière. Je lui remis une longue lettre dans laquelle je lui parlais de moi en tant qu'amant rejeté et père de Damien, son second fils. Elle riait en la lisant. Assis près d'elle sur la banquette, je sentais la chaleur de sa cuisse contre la mienne. Deux clients vinrent lui parler dont l'un était mûr pour la psychiatrie – comme moi quelques années

plus tôt, pensai-je – et l'autre, complètement soûl et défoncé, lui fit des avances pour le moins désagréables. J'étais habitué à ce genre de manège auquel Suzanne réagissait avec l'empathie d'une grande dame blasée par la racaille.

Devant l'imminence de la fermeture, elle me dit : «Tu peux venir chez moi, mais à condition que tu paies le taxi pour que je retourne chez ma mère demain.» C'est là qu'elle habitait avec Bastien depuis qu'elle était sortie de l'hôpital. Dans l'imprévu illogique du Trou sans Fond où la lumière allait bientôt s'allumer, elle me prit la main pour la poser sur la cicatrice de son ventre, présumant que cette nouvelle blessure me la fit paraître rebutante, sans doute, mais au contraire, je l'estimais, je l'aimais, car c'était la trace de la césarienne qu'elle avait dû subir afin de mettre au monde Damien qui, à cette heure, devait dormir derrière la vitre d'un environnement stérilisé avec des tuyaux partout, reliés à des machines sans lesquelles aucun espoir n'était possible. Elle mit sa tête sur mon épaule : «Je sais pas si c'est les hormones, mais j'en veux plein...»

Arrivés chez elle, dans le salon, je souriais bêtement, grisé par l'alcool et le fait d'être seul avec celle qui avait fait de moi un être nouveau. Elle tentait de mettre fin à ma torpeur en essayant d'entamer la conversation ; je répondais à peine, gardant pour moi le peu d'âme qui me restait. Comme je la fixais sans rien dire en gardant ce sourire dont elle ne comprenait pas la cause, elle me regardait, mais sans sourire, et me reprochait de ne pas faire les premiers pas, d'attendre. Je n'eus aucune réaction. Elle se leva. Je la suivis dans la chambre, puis dans son lit, où nous ne discutâmes pas longtemps. J'avais perdu confiance en cette étrangère qu'elle était devenue pour moi. Elle me disait que nous n'étions pas obligés de «faire quelque chose». Je l'embrassais en l'avertissant que je guetterais le moindre signe d'indifférence de sa part, voulant faire

l'amour en humour comme par le passé, mais elle resta sérieuse et froide. Devant ma timidité, elle serra les jambes. Terrassé par l'angoisse, je remis à plus tard la conquête de son corps désormais sans rapport avec le mien.

En me glissant hors de ce lit qui m'était familier pour prendre un café avec elle dans la salle à manger, je remarquai que les lettres multicolores aimantées ornant le frigidaire formaient des noms masculins. Le mien y était. C'était la liste des hommes de sa vie. Je repensais aux confidences qu'elle m'avait faites à propos de quelques-uns de ceux-ci. Derrière moi, sur le mur de la cuisine, le poster d'Humphrey Bogart ne me semblait pas à sa place.

*

* *

Acculé à ma propre misère, je me consolai dans les divertissements de la meute, dans les bars où je me laissai enivrer par une hippie avec qui je rompis après deux semaines, où je passai des heures à embrasser une charmante étudiante en littérature avec laquelle je correspondis quelques mois et où j'accompagnai telle autre fille qui dansait en disant : «Je n'ai d'yeux que pour toi !» dans l'une de ses soirées éclatées à la coke ; c'est dans sa beauté d'ex-prostituée monoparentale que je me réfugiai pour ne plus souffrir du mal que me faisait Suzanne. L'ingrate était allée voir Damien sans moi à chaque semaine durant les quatre mois que dura l'incubation – comme si j'étais responsable de son malheur. Elle ne voulait pas que je l'accompagnasse pour voir notre fils à l'hôpital à cause de celui qui lui fournissait l'aller-retour entre Québec et

Valléeville. Cette rencontre entre moi et son chauffeur l'aurait rendue «mal à l'aise». Je lui demandai qui était le mystérieux gentleman qui ne pouvait supporter ma présence – mais acceptait volontiers d'aller voir mon fils – et, comme j'insinuais que c'était Carl, une risible fureur s'empara du regard de Suzanne. Elle refusait de l'admettre, mais c'était bien lui le vulnérable prétendant qu'elle exploitait tout en le niant parce qu'au fond elle se sentait ignoble d'agir de cette façon : «Je n'ai aucun compte à te rendre, ni à toi, ni à personne ! Ce que je fais avec Pierre, Jean ou Jacques ne te concerne pas !» Pour la énième fois, je la priai de m'expliquer pourquoi elle m'avait quitté et, pour la énième fois, elle me répondit que c'était parce que notre amour n'était pas assez passionné. Je m'esclaffai : «Ah oui ?... Et avec Carl, tu vis un amour passionné ?...» Et l'obstination de son silence me parut celui d'une gamine que l'on questionne après l'avoir surprise la bouche pleine de sucreries, la main dans le bocal de bonbons. Cette flamme que je voyais briller dans ses beaux yeux verts, c'était celle du mensonge.

Possessive et égoïste – défauts qu'elle me reprochait alors que c'était ceux que je jugeais les plus ridicules –, Suzanne, convaincue que j'étais un barbare sans émotions préférant l'éternelle jeunesse de la mort à la maturité changeante d'une paternité exploratrice, me tint à l'écart de Damien avant même sa naissance et une bonne partie de l'année qui suivit. Les jours, les semaines et les mois s'écoulèrent sans moi pour mon fils et sans mon fils pour moi. Pendant six mois, je me disputai avec sa mère par courrier électronique – le seul contact qui nous restait –, lui jetant à la tête toutes les disgrâces, les bassesses de ma frustration. Ne daignant me répondre que lorsque j'étais odieux, elle cultivait la guerre et je me cherchais des poux. À la mi-juin, son

appartement était À LOUER sans que j'eusse la moindre idée d'où elle était avec mon fils que je n'avais toujours pas vu, Damien que nous avions conçu dans la chaleur d'un été passé dans l'urgence de s'aimer, Damien évaporé avec elle quelque part, Damien pour qui elle m'écrivit, en avril, que je devais «être prêt à faire n'importe quoi».

Quand je le vis pour la première fois suite à un début de réconciliation avec Suzanne, neuf mois après sa naissance, mon garçon était si beau que je pensai faire une crise cardiaque pendant toute l'heure que dura ma visite, submergé que j'étais par la violence de mon émotion face à lui. J'avais si peur de lui faire mal en le serrant trop fort que je n'osai le prendre dans mes bras. J'étais trop... content... nerveux... fébrile... Suzanne voulait bien que je renouvelasse ma visite. Dès que son horaire lui permettrait, elle me ferait signe.

J'attendis un mois. Elle travaillait, n'avait pas de temps à me consacrer. Un soir de fin de semaine, au Syncope, je discutais avec Océane – avec qui j'avais renoué – quand Suzanne arriva avec Carl. Dehors, ils fumaient. Elle était fâchée. Je sortis pour griller une cigarette et aggraver la zizanie. «Non !», dit-elle. Puis elle entra dans le café au fond duquel elle s'assit, suivie de son adorateur qui, comme d'habitude, l'accablait d'explications, de justifications et de jérémiades. Tentant d'échapper aux sentiments contradictoires qui s'agitaient dans ma poitrine en menaçant de la crever, je poursuivais distraitemment la conversation avec Océane, arrivant même à rire quand celle-ci me dit : «Je voudrais pas être dans ta peau !» La pensée de Suzanne assise à la table qui se trouvait juste à l'entrée du couloir qui menait aux toilettes à l'autre bout du Syncope accaparait toute mon attention et m'épuisait telle celle de Dalila livrant Samson aux

Philistins. Au moment d'y aller, je ne pus m'empêcher de jeter dans sa direction un regard qui se voulait hautain. Dans l'urinoir, c'est sa figure que je voyais.

De retour chez moi, je congédiai Océane pour me soûler au vin rouge en laissant des messages haineux sur la boîte vocale de Suzanne.

Le lendemain, j'écrivis une lettre que j'envoyai à Carl par Internet dans l'après-midi après avoir fait parvenir par la même voie à Suzanne le poème *Réversibilité* repris en chanson. Ma décision était prise : j'allais prendre rendez-vous avec un avocat pour connaître mes droits et, si possible, obtenir celui de voir Damien.

Carl,

Comment peut-on être aussi aveugle ? Tu es vieux, laid, impuissant, frustré... mais tu es riche. C'est ta seule qualité (quoique tu es peut-être intelligent, chose dont je doute fort à voir tes agissements séniles). Pourquoi t'acharnes-tu après une fille comme Suzanne ? Tu vois bien que tu n'es pas à la hauteur, qu'elle se sert de toi pour mieux te jeter après...

Mais ce n'est pas là la vraie raison de ce e-mail. En fait, je me demande pourquoi tu veux jouer un rôle de « père » auprès d'enfants qui ne sont et ne seront jamais les tiens. Es-tu pédophile ou quoi ? Tu n'es même pas capable d'être un bon amant, un bon mari, comment serais-tu un bon père ? Aie donc un peu d'honneur pour une fois : tiens-toi loin de mon fils, c'est un avertissement.

David

Ayant intitulé ce billet à double tranchant : PRIÈRE DE NE PAS RÉPONDRE, MERCI, je ne soupçonnais pas l'effet qu'aurait ma rhétorique sur Carl. Par sa propre faute, il allait me fournir les pièces à conviction qui me manquaient pour démontrer qu'il voulait bel et bien me voler mon fils, mon âme, ma vie – avec l'assentiment de la

créature vénale qui m'avait utilisé comme étalon. Je serais aux premières loges pour assister à la déchéance du cadre dont je désirais la destruction psychologique depuis longtemps, d'abord à cause de Suzanne, puis à cause de Damien. Le jour suivant l'envoi de ma missive, il me répondit – et trois fois plutôt qu'une :

David,

Ton courriel est plein de faussetés, et je crois que tu as intérêt à te reconnecter à une réalité que tu te caches à toi-même. Je vais donc t'y aider. Ce que Suzanne et moi nous faisons ensemble ? Nous sommes amoureux l'un de l'autre de façon passionnée, intense, profonde et, il est vrai, tumultueuse. Le lien qui nous unit est puissant ; il a tenu malgré les tempêtes. Mais c'est de l'amour. Voilà une chose qu'elle n'a jamais ressentie pour toi, et qu'elle ne ressentira jamais. Tu parles de mes performances sexuelles ? Oui, il est vrai que je peux avoir des ratées ; tu en auras sans doute aussi à mon âge, mais avec moi, Suzanne jouit. Elle peut avoir deux et parfois trois orgasmes lors d'une même étreinte. Savais-tu qu'avec toi elle n'a joui qu'une seule fois ? Une seule fois dans tout un été ; t'es pas doué mec ! Et encore, cette fois-là elle a pu venir en pensant à autre chose, ou plutôt à quelqu'un d'autre. Ha oui, j'oubliais, une autre fois, elle me l'a relaté, elle a feint l'orgasme par pitié pour toi. Ça te permettra sans doute de corriger certains extraits de ton mauvais roman. Pour ce qui est de mon rôle de père. Bastien m'a demandé d'être son père ; c'est avec énormément d'émotions que je lui ai dit oui. Quant à Damien, c'est Suzanne qui, une journée du mois d'août 2005, m'a écrit pour me dire : « ...cette grossesse serait plus facile si je pouvais m'imaginer qu'il est de toi... » Je lui ai répondu que dans mon cœur Damien était de moi. Léger détail : quand elle m'a écrit ce message, elle était encore avec toi mec ! Je crois que c'est pire que d'être cocu ; j'ai presque de la peine pour toi. Pour ce qui est de ton fils, ne te fais pas d'illusions, il ne l'a jamais été ni dans l'esprit ni dans le cœur de Suzanne ; c'est moi qu'elle a choisi pour en être le père. Je me suis comporté comme tel alors que toi, tu as agi comme un petit merdeux insensible. Ton délire sur la pédophilie ne

fait que confirmer les méandres d'un esprit tordu qui n'arrive qu'à salir tout ce qui est beau autour de lui. D'ailleurs, il n'est même pas certain qu'il soit de toi ; beaucoup de gens me disent qu'il me ressemble. Ses yeux ont exactement la même couleur que les miens... Bon, j'ai assez perdu de temps à t'écrire. Je termine en te disant que Damien sera mon fils quoique tu en dises.

Carl

Cinq minutes plus tard, au comble de la mythomanie qui lui était propre et que je reconnaissais pour l'avoir déjà vue à l'œuvre autant dans son comportement que dans les lettres haineuses ou désespérées qu'il envoyait à Suzanne et qu'elle m'avait fait lire pour rire de lui tout le temps que nous avions été ensemble, il avait ajouté :

Ha oui, j'oubliais, ton courriel, qui se termine par «...ceci est un avertissement...», sera expédié aujourd'hui même à la police ; j'ai cru y déceler une menace.

Carl

Ironie du sort ou simple retour du balancier, je me réjouissais malveillamment de l'humiliation du technocrate alors qu'il déposait à mes pieds tant d'aveux sans même que j'eusse pris la peine de m'intéresser à ce qu'il avait bien pu me répondre dans la matinée (j'étais trop occupé à bafouiller mon histoire à la secrétaire de l'aide juridique et puis j'avais autre chose à faire que de penser à ce que cet énergumène pouvait bien ressentir après avoir lu ce que je lui avais écrit la veille, sur un coup de tête, pour me venger de la trahison de Suzanne qui, d'ailleurs, m'avait téléphoné pour m'engueuler en me disant que j'étais exactement pareil à Carl, qu'elle en avait assez de nos «chamailles de matous» et que je ne reverrais plus jamais Damien) :

Bonjour David,

Oui, je suis vieux, laid, sénile et impuissant... mais je ne suis pas riche. Lorsque c'est ainsi, on nourrit bien malgré soi l'illusion que l'on peut être aimé quand même. Je ne sais pas pourquoi je te dis ça. Sans doute parce que je n'ai personne ; le pouvoir isole, comme on dit. Désormais, rassures-toi, je ne verrai plus ton fils Damien. Ne t'illusionnes pas, ce ne sont pas tes menaces... Tout simplement la vie qui donne et qui reprend.

Carl

P.-S. : Je n'ai pas l'intention d'aller à la police. La vengeance ne redonne pas ce que l'on a perdu.

Il y avait une différence de trois heures entre ce mail et les deux premiers que Carl avait envoyés à Suzanne en même temps qu'à moi. Le dernier ne s'adressait qu'à moi. Je le transférai à Suzanne afin qu'elle en prît connaissance. C'était ma façon de jouer jusqu'au bout du sacrifice de celui dont le suicide n'aurait pas été suffisant pour me convaincre qu'il avait assez souffert d'être écrasé par la botte de mon bel Ange abyssal. À l'époque où je sortais avec elle, au Syncope, il croyait, en me voyant lire *Le Mépris* – livre sur la couverture duquel elle colla quatre gommettes : deux diables souriants pour masquer le visage des messieurs et deux papillons pour couvrir les seins de la dame nue dessinés sur l'édition de poche – que c'était un message qu'elle lui envoyait à travers moi. Mais non, il n'avait rien à voir là-dedans.

*

* *

En 2007, je revis Damien à plusieurs reprises avant même d'avoir terminé mes démarches juridiques. Un test d'ADN démontra hors de tout doute que j'étais son père. De l'été à l'automne, je lui donnai son repas du midi à tous les samedis chez sa grand-mère maternelle. Une semaine après que cette dernière m'eût appris que sa fille, suite à un cancer, avait mis un terme à son commerce avec Carl – dont elle avait ensanglanté le visage avec ses ongles après qu'il l'eût traitée de «pute» en défonçant un mur avec son poing – et qu'elle avait renoué avec ses amies, Suzanne ne se présenta pas au travail ; elle voulait me parler, avait besoin de me voir. «Je pensais à toi, je sais pas pourquoi... Juste pour te dire ça...», m'écrivit-elle la veille – mais je n'avais pas consulté ma boîte de courrier électronique. Nous bûmes une bouteille de vin tandis qu'elle me tirait aux cartes, m'annonçant «beaucoup d'amour et de douceur», essayant de me convaincre que l'obstacle représenté par quelque figure noire était seulement dans ma tête et m'affirmant, à propos de la dame de pique : «Elle, je l'aime pas.» En fin d'après-midi, je cédai à Bastien qui insistait pour regarder un dessin animé avec moi et restai pour souper. On m'envoya chercher une autre bouteille au dépanneur. Une fois les enfants couchés, Suzanne et moi discutâmes jusqu'à une heure du matin dans sa chambre au sous-sol où elle finit par me dire : «Y a rien comme une bonne baise après une longue chicane...» Une simple moue exprima mon désaccord, ce qui sembla la réjouir : «Tu es froid... J'aime ça.» Puis : «Je voudrais te toucher, mais...» Et elle amorça le mouvement d'approcher sa main pour la poser sur ma cuisse, sans le compléter ; je ne bougeai pas. «Tu peux rester coucher, mais je me lève à cinq heures pour aller travailler demain matin...» Je préférerai partir.

Le lendemain, elle m'écrivit un court message : «Merci pour la soirée...» J'espérais que cela inaugurât une nouvelle ère de gentillesse entre nous, seulement, avant d'aller plus loin, je voulais m'assurer que notre relation renaissait sur les bases solides de l'engagement durable et du respect mutuel.

Deux semaines plus tard, alors que je continuais de voir Damien comme à tous les samedis et que Suzanne continuait de travailler, Carl entra sans cogner dans le HLM où cohabitaient trois générations comme s'il était chez lui, fouilla dans le frigidaire et se prépara un sandwich au jambon. Cessant de discuter avec la grand-mère, j'insultai sauvagement l'intrus en le traitant de tous les noms devant les enfants jusqu'à ce qu'il réagît à l'accusation d'être sexuellement attiré par eux – ce dont Suzanne l'avait elle-même soupçonné – en s'avançant vers moi : «Répète ça !» Je ne dis rien afin que ne soit point franchi le seuil de la violence physique. Il retourna manger son sandwich et, après s'être essuyé la bouche, déclara : «Moi et Suzanne on est amoureux !» J'éclatai de rire : «Bon, ils sont amoureux... C'est drôle, elle ne m'a jamais dit ça...» Quand il fut parti, après que j'eus dit que Suzanne était folle et que ses parents étaient des larves sans colonne vertébrale qui acceptent n'importe quoi (tout en m'excusant, très confus, auprès de Damien qui pleurait), Bastien vint s'asseoir sur mes genoux – chose que Carl lui interdisait de faire – et me dit : «Pourquoi tu l'as pas tué ?» S'ensuivit une discussion à saveur moraliste sur l'existence de la loi et sur l'incompréhension de l'enfant devant le fait que j'étais le père de son petit frère. Quand je partis, non sans m'être précipité sur Damien pour l'embrasser, la vieille me dit, en imitant des doigts un geste dactylographique, de parler à sa fille : «Elle exprime pas ses émotions.» Et elle ajouta : «À samedi prochain !» Mais il n'y eut plus d'autre samedi parce que Suzanne déposa

une plainte pour harcèlement contre moi à la police. On m'annonça par téléphone que j'étais en état d'arrestation et m'intima l'ordre de me présenter au poste où l'on m'offrit un café, m'interrogea et me libéra au bout d'une heure.

En 2008, quatre mois plus tard, j'appris, en signifiant à la police mon changement d'adresse – la maison de chambres où j'habitais depuis 2004 ayant été démolie en vue du même projet de complexe immobilier qui entraîna la ruine du Potin –, que j'avais été blanchi des accusations de mon ex et que sa plainte n'avait pas été retenue. Je récrivis donc à cette dernière pour lui dire qu'en dépit de la méchanceté dont elle avait fait preuve à mon égard, je serais toujours là pour elle en tant qu'ami ; elle me rétorqua qu'il était facile pour moi de lui faire porter le blâme, qu'elle ne m'avait jamais considéré comme un père, mais plutôt comme un géniteur, et qu'elle me demandait pour la dernière fois de ne plus essayer d'entrer en contact avec elle ou avec son entourage. Faisant fi de cette recommandation, je persistai dans l'habitude que j'avais acquise d'écrire fréquemment à Suzanne afin qu'elle finît par me répondre et, au comble de l'égarement, me compromis au point de soutenir que si Carl s'avisait encore de prétendre être le père d'un enfant qui ne fût pas le sien, je le tuerais sans aucun remord, ce qui mena à ma seconde arrestation ; cette fois, je ne fus relâché qu'après que l'on m'eut tendu un annuaire et un téléphone en me conseillant de choisir un avocat. «Je veux plus te revoir ici !», me dit la policière chargée de mon cas en me conduisant à la sortie du poste.

Pendant ce temps, la membre du Barreau qui s'occupait de mon dossier familial n'avait pas chômé : elle m'avait obtenu un droit d'accès à mon fils dans un lieu neutre où les parents ne se rencontrent pas. Ainsi, chaque jeudi avant-midi, de mars à août, je téléphonai à la Maison des Familles pour savoir si je verrais Damien. À chaque samedi midi, on me rappela pour me dire qu'il était «malade» ou que sa mère n'avait pas répondu au téléphone. En juin, Suzanne ayant été contrainte de se plier à la décision de la cour, je réussis à revoir Damien à deux reprises. En sept mois, il avait beaucoup grandi. Ce que je craignais arriva : il ne sembla pas me reconnaître jusqu'à la fin de l'heure de ma visite où il resta soudain planté debout à me fixer en pleurant. Après que je l'eus consolé du mieux que je le pouvais et que Suzanne, à l'autre bout de la salle, m'eut foudroyé d'un regard noir avant de le prendre dans ses bras pour l'emmener avec elle, l'intervenante me prévint qu'il se pourrait qu'il fût atteint de troubles envahissants du développement. Carl les attendait avec Bastien dans le stationnement.

Une semaine plus tard, on me téléphona pour m'informer que les enfants de Suzanne – et, par le fait même, le mien – avaient été signalés au Directeur de la protection de la jeunesse à cause du climat malsain de perpétuelle discorde qui régnait entre elle et son «copain». La travailleuse sociale avec laquelle j'eus une entrevue de deux heures nota mon point de vue, me confirma que Damien était probablement autiste et me répéta que la relation de la mère de celui-ci avec Carl était «strictement utilitaire».

Suzanne n'étant jamais retournée à la Maison des Familles, elle fut accusée d'outrage au tribunal. Son défendeur invoqua le fait que les visites en terrain étranger perturbaient l'enfant. N'ayant plus droit à l'aide juridique à cause de mes revenus trop

élevés – mais néanmoins inférieurs au seuil de la pauvreté –, je dus me présenter seul devant le magistrat responsable de trancher dans cette affaire. Par prudence, ce dernier suspendit son jugement jusqu'à ce que la pédopsychiatre eût produit un rapport officiel sur la santé de Damien.

Je patientai jusqu'à la fin de l'hiver 2009 pour discuter avec celle qui avait examiné mon fils et diagnostiqué chez lui le syndrome de l'autisme. On me fit dès lors entendre que je devais me rendre à l'évidence : Damien ne saura peut-être jamais que je suis son père, ce qui précipita le découragement qui me fit abandonner la guerre juridique contre sa mère.

Mon procès me coûta d'onéreux honoraires. Je m'en sortis sans dossier criminel, avec une sur-amende de 50 \$ et deux ans de probation à respecter – condition enfreinte par la «victime» elle-même qui, un an plus tard, m'écrivit une trentaine de messages et vint sonner chez moi pour me demander en mariage, ce à quoi je ne donnai pas suite. À l'accusation de harcèlement, je fus déclaré non coupable parce que mon intention était simplement de revoir Damien. «Ce n'est pas un défaut d'avoir la plume facile», répondit la juge au procureur de la Couronne. Quant aux menaces de mort, bien qu'elles fussent horriblement sadiques et détaillées, elles avaient pour but de continuer à ridiculiser un homme dont on peut facilement comprendre pourquoi j'étais hargneux contre lui. Avant de me donner mon congé, la femme en toge noire à écharpe rouge me félicita pour ma coopération avec les intervenants qui furent unanimes à ce sujet et mit un bémol à mon interdiction d'importuner Suzanne : dans le cadre de mes droits

d'accès, je pourrais lui parler, seulement, ceux-ci ne pouvant être exercés ailleurs que chez elle sous peine de traumatiser Damien, j'y renonçai.

À l'automne, je reçus deux appels du DPJ ; le premier était motivé par l'inquiétude au sujet de Suzanne qui, désormais prestataire de l'aide sociale et mère à temps plein, avait manifesté son épuisement par des menaces de suicide ; le second avait pour but de me tenir au courant de la non-fermeture du dossier, ce qui constituait une bonne nouvelle en ceci qu'un intervenant du Centre de réadaptation en déficience intellectuelle allait passer une douzaine d'heures par semaine avec Damien afin de l'aider dans son difficile apprentissage de la communication et de la propreté ; de plus, cela allait accorder un répit à celle qui l'avait mis au monde.

Je l'ai croisée, par hasard, en sortant d'un centre commercial. Elle était avec Bastien et lui parlait. En passant à côté d'eux, je remarquai qu'elle tentait de refouler une intense émotion qui me sembla être un mélange de colère, de désespoir et de tristesse. Bien qu'elle essayât de m'ignorer, elle me parut sur le point de s'effondrer, au bord des larmes, alors que de mon côté, l'indifférence ne fut rompue que par l'épée de glace qui me transperça le cœur durant quelques secondes, à son approche. Je lui dis : «Holà», doucement, afin qu'elle constatât par le ton de ma voix qu'il n'y avait en moi aucune agressivité contre elle. Elle s'efforça de continuer à faire semblant de ne point m'avoir vu. Son fils me regarda haineusement tandis que, sans le quitter des yeux, j'esquissai un pâle sourire de compassion.

Je passai mon chemin et eux le leur.

En écrivant ces lignes, je suis à peu près revenu de mes errances passées. J'ai vaincu ma dépendance au tabac en lisant *À la recherche du temps perdu* et ai cessé de fumer du cannabis en me soûlant terriblement pour ensuite réduire ma consommation d'alcool. Mais jamais je n'oublierai la malédiction due au péché commis par mon homonyme avec Bethsabée.

Elle ne m'a jamais dit : «Je t'aime.»

DEUXIÈME PARTIE

ACCOMPAGNEMENT THÉORIQUE

Le projet de mémoire en création littéraire dont il est ici question a pour objet d'études le triangle amoureux, c'est-à-dire la mécanique du désir qui circule et se divise en rôles que se partagent ceux et celles qui y participent. L'illusion romantique que dénonce René Girard dans *Mensonge romantique et vérité romanesque* (1961) nous fait croire que le désir passionné – à ne pas confondre avec le simple besoin de manger ou de se reproduire commun à toutes les bêtes – n'implique que deux personnes se répartissant deux rôles, soit le sujet (la personne qui désire) et l'objet (ce que la personne désire), alors qu'il y en a trois : on oublie le médiateur (celui ou celle qui suggère au sujet son désir¹).

Mais pourquoi parler du triangle amoureux ? D'abord parce qu'il est présent du début à la fin du roman qui constitue la partie «création» de notre travail et ensuite parce que c'est un thème dont on peut voir les effets non seulement dans la littérature, dont fait partie le mythe de Tristan que nous analyserons dans le présent «accompagnement théorique», mais aussi au cœur même de nos rapports avec les autres. Pour mener à bien notre analyse,

¹ «Don Quichotte a renoncé, en faveur d'Amadis, à la prérogative fondamentale de l'individu : il ne choisit plus les objets de son désir, c'est Amadis qui doit choisir pour lui. Le disciple se précipite vers les objets que lui désigne, ou semble lui désigner, le modèle de toute chevalerie. Nous appellerons ce modèle le *médiateur* du désir. L'existence chevaleresque est l'*imitation* d'Amadis au sens où l'existence du chrétien est l'imitation de Jésus-Christ.» GIRARD, René, *Mensonge romantique et vérité romanesque*, Éditions Bernard Grasset, Paris, 1961.

nous ferons appel aux idées et concepts de *Mensonge romantique et vérité romanesque* de René Girard qui lui-même s'inspire de *L'amour et l'Occident* (1939) de Denis de Rougemont. C'est à partir de leur travail de démystification des formes que prend l'amour-passion tel qu'on le connaît dans la culture occidentale que se construira l'interprétation de *Tristan et Iseut* qui nous servira de base afin d'élaborer une réflexion théorique sur la question de l'amour et celle, corrélée, du triangle amoureux, d'un point de vue à la fois philosophique et littéraire.

2.1 L'amour-passion ou l'illusion romantique

Denis de Rougemont explore, dans *L'amour et l'Occident*, la question des origines de notre conception de l'amour, plus précisément l'amour courtois qui apparut dans le même contexte historico-social (le monde féodal) que celui qui sert de toile de fond aux folles amours de *Tristan et Iseut* dont l'histoire aurait, selon lui, un impact jusque dans nos rêves. Rougemont analyse le mythe de Tristan de ses origines mystiques (druidisme, catharisme) à ses résurrections modernes (romantisme) en passant par sa dégradation (libertinage) afin de montrer comment s'articule le discours de la passion amoureuse en Occident à travers des formes empruntées au carrefour de diverses traditions.

Selon Denis de Rougemont, l'amour-passion serait lié aux obstacles qui s'opposent à sa réalisation :

L'obstacle dont nous avons souvent parlé, et la *création de l'obstacle* par la passion des deux héros (confondant ici ses effets avec ceux de l'exigence romanesque et de l'attente du lecteur) – cet obstacle n'est-il qu'un *prétexte*, nécessaire au progrès de la passion, ou n'est-il pas lié à la passion d'une manière beaucoup plus profonde ? N'est-il pas *l'objet* même de la passion, – si l'on descend au fond du mythe ?²

Ainsi, dès le départ, la passion de *Tristan et Iseut* n'est possible que parce qu'il s'agit d'un amour adultère, donc une transgression du septième commandement de la Loi sur laquelle repose la civilisation judéo-chrétienne : «Tu ne commettras pas d'adultère.»³ N'est-ce pas au même genre d'obstacle que se bute Lancelot, le meilleur chevalier du monde, dans son amour pour Guenièvre, la femme du roi Arthur ? Voilà ce qui rend leur passion si intéressante : le monarque qui s'interpose entre eux. Tristan se crée des problèmes, se met constamment en danger, espace les moments où il est avec celle qu'il passe son temps à protéger d'une étrange façon. C'est qu'il désire son propre désir auquel il met tous les obstacles susceptibles de prouver sa valeur en tant que héros.

Dans *Mensonge romantique et vérité romanesque*, René Girard reprend la réflexion sur le désir amorcée par Denis de Rougemont là où celui-ci l'avait laissée ; il poursuit le travail de démystification entrepris dans *L'amour et l'Occident* en approfondissant la question du désir mimétique.⁴ Il ajoute aux concepts de sujet et d'objet – qui aboutissent inévitablement à l'impasse de l'obstacle – celui de médiateur en tant que tiers toujours

² ROUGEMONT, Denis de, *L'amour et l'Occident*, Librairie Plon, Paris, 1972, p. 44.

³ *Exode*, ch. 20, v. 14.

⁴ Dans *Mensonge romantique et vérité romanesque*, chaque fois que René Girard mentionne *Tristan et Iseut*, il mentionne également l'ouvrage de Denis de Rougemont.

présent dans le rapport du sujet à l'objet de son désir. Le médiateur est le modèle qui guide le sujet vers tel objet plutôt qu'un autre ; en d'autres termes, le sujet désire l'objet que le médiateur désirerait à sa place parce qu'il s'identifie à ce modèle qu'il cherche à imiter de la même façon que les enfants imitent leurs parents : pour se former une identité. Et si l'on poursuit avec cette comparaison, la relation du sujet à son médiateur, comme celle qui unit l'enfant à ses parents, oscille parfois entre l'amour et la haine.

Nous parlerons de *médiation externe* lorsque la distance est suffisante pour que les deux sphères de *possibles* dont le médiateur et le sujet occupent chacun le centre ne soient pas en contact. Nous parlerons de *médiation interne* lorsque cette même distance est assez réduite pour que les deux sphères pénètrent plus ou moins profondément l'une dans l'autre.⁵

Ainsi, soit le médiateur ne joue pour le sujet que le rôle de modèle de son désir et n'intervient dans le rapport du sujet à l'objet qu'en tant que lointaine idole imitée (médiation externe), soit le médiateur est un sujet rival qui désire – ou *pourrait* désirer – l'objet et qui, donc, s'interpose en tant que modèle-obstacle entre le sujet et l'objet (médiation interne). Au fond, l'objet désiré est un prétexte pour atteindre l'être du médiateur : «Le prestige du médiateur se communique à l'objet désiré et confère à ce dernier une valeur illusoire.»⁶ Qu'il l'aime et tente de lui ressembler (médiation externe) ou qu'il s'en fasse un rival duquel il veut se dissocier et lui ressemble involontairement (médiation interne), le sujet, consciemment ou pas, veut être (comme) le médiateur puisqu'il désire les mêmes objets. En somme, le sujet désirant ne désire que ce qu'a désiré

⁵ GIRARD, René, *Mensonge romantique et vérité romanesque*, Éditions Bernard Grasset, Paris, 1961, p. 22-23.

⁶ Idem, p. 31.

(ou aurait pu désirer) avant lui le médiateur qu'il prend pour modèle. À l'instar du Père freudien, le médiateur peut tout aussi bien être diabolique ou divin : il est le signe sous lequel s'unissent deux autres signes, le ciel au-dessus du lit des amants.

Notre hypothèse d'interprétation est la suivante : Tristan n'aurait jamais désiré Iseut aussi passionnément si elle n'avait pas été la femme du roi Marc. Nous allons reprendre l'idée de «quête du médiateur» amenée par René Girard pour l'appliquer à l'histoire de Tristan et confirmer la thèse selon laquelle le sujet désire s'identifier à son médiateur à travers ses objets d'amour.

2. 2 Textes

Avant de commencer, résumons l'histoire de *Tristan et Iseut* en présentant les textes qui nous serviront de base pour y analyser le triangle amoureux. Bien que *Le roman de Tristan et Iseut* de Joseph Bédier soit agréable à lire, nous avons préféré faire appel aux textes d'origine, à savoir les poèmes octosyllabiques du Moyen Âge – du moins, leur traduction en français moderne –, car ils contiennent des détails intéressants susceptibles d'éclairer notre analyse. Les deux principales versions du *Roman de Tristan* qui retiendront notre attention datent du XII^e siècle et sont empreintes d'un christianisme dans lequel s'est diluée la source celtique de la légende – et sa morale païenne. Ces manuscrits, qui nous sont parvenus de façon fragmentaire, sont l'œuvre de deux trouvères anglo-normands, Thomas et Béroul ; le premier relate la fin de l'histoire et le second, le milieu. Comme il

existe une saga scandinave datant du XIII^e siècle qui est la traduction norvégienne du roman de Thomas, nous nous servons de cette version de la légende pour en reconstituer les événements à partir du début jusque là où commence le manuscrit de Bérout, après quoi nous verrons l'épisode de la *Folie Tristan*, auquel sont consacrés les manuscrits dits d'Oxford et de Berne – œuvres d'auteurs anonymes probablement influencés par le récit de Thomas –, pour terminer avec la fin telle que la décrit Thomas.

Le héros, Tristan, est orphelin. La Cornouailles, royaume de son oncle Marc, est rançonnée par le Morholt, un chevalier géant envoyé par l'Irlande pour réclamer son tribut. Tristan l'affronte et le tue, mais est blessé par l'épée empoisonnée de son ennemi. Il décide de mourir en se laissant dériver sur une barque qui le mène en Irlande, où la reine, mère d'Iseut la Blonde et sœur du Morholt, le soigne et le guérit. Tristan retourne en Cornouailles avant d'être reconnu par ses bienfaiteurs. À la cour du roi Marc, des barons commencent à jalouser le jeune héros. Craignant que celui-ci ne succède à son oncle sur le trône, ils demandent à Marc de se marier. Tristan part donc chercher Iseut en Irlande afin qu'elle épouse le roi. Là-bas, un dragon dévaste le pays. Sa mort étant récompensée par le mariage avec la princesse, Tristan le tue, mais un perfide sénéchal qui veut épouser Iseut réclame le prix tandis que le véritable héros gît dans la forêt, empoisonné par le venin du monstre. Soigné pour la deuxième fois par la reine et sa fille, Tristan est reconnu comme étant le tueur du Morholt, mais il a aussi tué le dragon. Il fait connaître à la cour d'Irlande sa véritable identité et obtient du roi la permission d'amener Iseut afin qu'elle épouse Marc. Sur le bateau qui vogue vers la Cornouailles, Tristan et Iseut ont soif et boivent par

erreur le philtre d'amour qui devait être donné aux époux royaux lors de leur nuit de noces. C'est ainsi que les deux jeunes gens deviennent amants. À la cour du roi Marc, ils réussissent à se voir en secret jusqu'à ce qu'on les trouve coupables d'adultère et qu'ils soient condamnés au bûcher. Tristan s'échappe et enlève Iseut. Ils se réfugient dans la forêt du Morrois. Après trois ans d'amour sauvage (le temps que devait durer l'effet du philtre selon Béroul), le roi Marc trouve les deux amants qu'il veut massacrer, mais, en les voyant endormis et chastement séparés l'un de l'autre par l'épée de Tristan, il décide de les épargner ; il substitue son épée à celle de Tristan et s'en va. Se sachant découverts, Tristan et Iseut demandent conseil à l'ermite Ogrin qui invite Tristan à rendre la reine à son époux, ce qu'il fait, mais les barons remettent en doute la fidélité d'Iseut. Elle se disculpe devant la cour du roi Marc et celle du roi Arthur, invité pour l'occasion, en jurant sur les saintes reliques qu'elle n'a jamais eu d'autre homme entre les cuisses que le roi Marc et le mendiant lépreux sur les épaules duquel elle a traversé le marécage du Mal Pas ; ce dernier était Tristan déguisé. Tristan continue de voir la reine en secret jusqu'à ce que l'un des barons «félons» le découvre et soit tué par lui. Tristan se sauve. Il voyage et finit par entrer au service du duc de Bretagne dont le fils, Kaherdin, devient son ami et la fille, Iseut aux Blanches Mains, sa femme. Mais il ne couche pas avec elle par fidélité envers Iseut la Blonde. Il retourne en Cornouailles et, déguisé en fou, revoit celle qu'il aime. De retour en Bretagne, Tristan, blessé au combat par une arme empoisonnée, confie à Kaherdin la mission d'aller chercher Iseut la Blonde afin qu'elle le soigne et convient avec lui d'un signe afin de le prévenir de l'arrivée ou de l'absence de la guérisseuse à son chevet : Kaherdin doit hisser une voile blanche si la reine l'accompagne et une noire s'il rentre

bredouille. À son retour, la voile est blanche, mais Iseut aux Blanches Mains, qui a surpris les confidences de son mari à son frère, dit à Tristan que la voile est noire. Celui-ci meurt. Iseut la Blonde arrive trop tard et meurt sur le cadavre de son amant.

2. 3 Le triangle amoureux dans le mythe de Tristan

Maintenant que nous avons résumé la légende de *Tristan et Iseut* qui, par l'amour fatal dont ils sont victimes, symbolisent la passion depuis le XII^e siècle, nous pouvons commencer l'analyse proprement dite. On verra, en suivant le parcours de Tristan, comment, en tant que sujet, il ne s'attache qu'à des objets désignés par des médiateurs avec lesquels il entretient une relation très intime. Pour trouver le médiateur et de quelle sorte de médiation il s'agit (externe ou interne), on n'a que deux questions à se poser : pourquoi (pour qui) ou contre quoi (contre qui) le sujet désire-t-il cet objet plutôt qu'un autre ? Si l'on trouve pourquoi (pour qui), il s'agit d'un médiateur externe, donc d'un modèle que respecte le sujet dans sa quête – quête de l'objet *pour* le médiateur, donc quête du médiateur, désir de s'y identifier. Si l'on trouve contre quoi (contre qui), il s'agit d'un médiateur interne, donc d'un obstacle que le sujet cherche à détruire dans sa quête – quête de l'objet *contre* le médiateur, donc quête de l'objet pour soi-même en tant que médiateur-sujet, désir de se dissocier de l'autre sujet-médiateur auquel on finit inévitablement par s'identifier en tant qu'ennemi, ce que René Girard appelle la médiation double :

Nous avons maintenant un sujet-médiateur et un médiateur-sujet, un modèle-disciple et un disciple-modèle. Chacun imite l'autre tout en affirmant la priorité et l'antériorité de son propre désir. Chacun voit dans l'autre un

persécuteur atrocement cruel. Tous les rapports sont symétriques ; les deux partenaires se croient séparés par un gouffre insondable mais l'on ne peut rien dire de l'un qui ne soit vrai, également, de l'autre. C'est l'opposition stérile des contraires, de plus en plus atroce et de plus en plus vaine à mesure que les deux sujets se rapprochent l'un de l'autre et que s'intensifie leur désir.⁷

Disons tout de suite que Tristan (sujet), en dépit de la médiation interne qui s'installe peu à peu dans ses rapports avec Marc (médiateur) à cause d'Iseut la Blonde (objet), tente de rester dans la médiation externe.

2. 3. 1 Tristan avant Iseut : Marc médiateur externe

Afin d'analyser la métamorphose du désir de Tristan, procédons dans l'ordre chronologique d'apparition des événements à partir de la naissance du héros jusqu'à sa mort. Le premier médiateur de Tristan est Kanelangres, le père qu'il n'a pas connu et dont il est l'héritier légitime en tant que roi du Loonois. Même absent, ce grand chevalier est un modèle pour Tristan dans la mesure où son destin est lié au sien en ceci qu'il a été élevé en tant que prince héritier, ce qui fait de lui un objet de grande valeur pour les marchands norvégiens qui l'enlèvent afin de le vendre comme esclave et l'abandonnent un peu comme Jonas dans la Bible, à cause d'une tempête qu'ils croient être une malédiction due à cet étranger qu'ils emmènent de force. C'est ainsi que Tristan se retrouve en Cornouailles, où il se montre digne du roi au service duquel il se met tout en déguisant son identité. Ainsi, Marc, en tant que sujet, accorde à l'objet Tristan une valeur qui n'est pas basée sur la

⁷ GIRARD, René, *Mensonge romantique et vérité romanesque*, Éditions Bernard Grasset, Paris, 1961, p. 119.

parenté, mais sur le jugement objectif de la cour qui ne peut que constater le potentiel de ce talentueux chasseur qui est aussi harpiste. «Ami précieux, heureux soit celui qui t'a élevé et t'a sagement instruit»,⁸ dit Marc à Tristan dans la saga scandinave. Ce n'est que plus tard que Marc apprend, par la bouche de Roald, le père adoptif de Tristan venu chercher son seigneur afin qu'il règne en Loonois, la véritable identité de celui qu'il aime déjà avant même de savoir qu'il s'agit de son neveu :

Et il lui montra alors un anneau d'or avec des pierres précieuses qu'avait possédé le père du roi Marc, et que le roi avait donné à sa sœur parce qu'il la chérissait d'une digne affection. Il lui raconta comment Blensinbil lui avait demandé avant sa mort de donner cet anneau au roi, son frère, comme preuve irréfutable de sa mort.

Lorsque Roald eut remis l'anneau et que le roi l'eut pris, ce dernier reconnut le garçon grâce à cela.⁹

Remarquons dès maintenant l'importance que revêt la possession de l'anneau dans la reconnaissance de l'identité de Tristan : ici, le bijou donné à sa sœur prouve à Marc que celle-ci est morte et que le jeune homme récemment arrivé à sa cour est son neveu ; plus tard, l'anneau donné par le roi à la reine¹⁰ qui elle-même le donnera à son amant prouvera à Iseut que le «fou» qui se prétend Tristan est bel et bien celui-ci. N'en étant pas encore arrivés à ce moment de l'histoire qui nous occupe, revenons aux événements qui précèdent la rencontre des deux amants, donc à l'époque où Marc était encore pour son neveu un médiateur externe en lequel le jeune héros ne voyait nullement un rival puisqu'il ne lui

⁸ *La saga de Tristan et Yseut* in : *Tristan et Iseut : Les poèmes français – La saga norroise*, Librairie Générale Française, Paris, 1989, p. 538.

⁹ *Idem*, p. 541.

¹⁰ Le texte ne dit pas explicitement s'il s'agit ou non du même anneau. Notons simplement qu'il serait fort intéressant que le don fait à sa sœur par le roi revienne au fils de celle-ci par l'intermédiaire de la reine.

disputait aucun objet. Après qu'il eût été sacré chevalier par son oncle, Tristan quitte la cour de Marc pour suivre Roald afin de reconquérir son royaume, après quoi il laisse le trône du Loonois à son père adoptif. Si le fils a risqué sa vie pour venger la mémoire de son père, ce n'est certainement pas parce que cet homme qu'il n'a pas connu le laissait indifférent. Et s'il laisse la royauté qui lui revient de droit à son père adoptif, c'est non seulement parce qu'il est très reconnaissant envers lui, mais aussi parce qu'il aspire à une royauté plus importante : «Mes amis, je suis votre seigneur loyal, le neveu du roi Marc. Il n'a ni fils, ni fille, ni héritier légal ; je suis donc son seul héritier légal. Je veux revenir auprès de lui et le servir aussi honorablement que possible.»¹¹ On peut tout de même déjà conclure au sujet de la royauté qu'elle n'est pour Tristan qu'un objet et que ce qui l'intéresse vraiment n'est pas l'objet, mais le médiateur qui lui indique cet objet dans la quête duquel il vit intensément. En d'autres mots, Tristan est un aventurier qui aime la quête pour elle-même. La possession de l'objet signifie la fin de l'aventure, c'est pourquoi il s'en désintéresse et le laisse au médiateur même si cela va à l'encontre de son plaisir. Ce qu'il cherche et ne trouve jamais qu'à travers mille et une prouesses, au fond, c'est le père qu'il a perdu et auquel il s'efforce de ressembler en devenant lui-même un héros digne de ce nom. En laissant la royauté à Roald, Tristan s'est permis de vivre de nouvelles aventures auprès d'un médiateur qui le rapproche encore plus de son vrai père.

Voilà donc Tristan volontairement déchu de son trône et en route vers Marc, le roi de Cornouailles qui, en donnant sa sœur Blensinbil en mariage au valeureux Kanelangres,

¹¹ Idem, p. 545.

jadis, permit la naissance de Tristan, ce qui en fait le médiateur le plus important pour le jeune héros puisque, en plus d'être son oncle, il était déjà un personnage essentiel dans l'histoire entre son père et sa mère.¹² De plus, après que Tristan ait déclaré vouloir battre le Morholt en combat singulier afin de libérer la Cornouailles du tribut irlandais, Marc confirme la possibilité que se réalise le désir de royauté de Tristan : «Si tu regagnes notre liberté, tu seras l'héritier de tout mon royaume. Personne n'est plus digne de le posséder que toi puisque tu es mon neveu.»¹³ Tristan, loin d'être un chevalier ordinaire, est investi de la mission de sauver son futur royaume :

Le roi, son parent, lui ceignit une bonne épée que l'on avait éprouvée dans mainte bataille. C'est le roi, son père, qui avait donné cette épée à Marc, avec l'anneau que nous avons précédemment mentionné dans l'histoire : c'étaient les deux biens les plus précieux de tout le royaume.¹⁴

L'épée que le roi remet à son neveu est précieuse au même titre que l'anneau : ces deux objets ont appartenu au grand-père maternel de Tristan qui les a légués à son fils Marc qui lui-même a remis l'anneau à sa sœur, Blensinbil, et l'épée au fils de sa sœur, Tristan. Le retour de l'anneau par l'intermédiaire de Roald est le signe de la mort de la sœur du roi. Le don de l'épée au neveu est le signe de la continuité de la vie de la sœur du roi à travers celle de Tristan. En offrant ces objets, Marc dispose de l'héritage de son père en montrant son affection pour sa sœur.

¹² La passion des parents de Tristan (lui valeureux chevalier au service du roi Marc, elle princesse tourmentée par son amour) rappelle, dans une certaine mesure, celle que connaîtra leur fils avec Iseut la Blonde. *Tristan et Iseut : Les poèmes français – La saga norroise*, Librairie Générale Française, Paris, 1989, p. 509 à 525.

¹³ Idem, p. 548-549.

¹⁴ Idem, p. 551.

Après avoir gagné le duel contre le Morholt, Tristan, blessé par l'épée empoisonnée de son ennemi, décide d'aller mourir en mer afin de ne plus être un fardeau pour son entourage. Il arrive en Irlande de la même façon qu'il est arrivé en Cornouailles, par hasard, en dérivant au gré d'une tempête. Là, autre similitude, il devient objet pour Iseut de la même façon qu'il l'est devenu pour Marc, par ses talents :

«Je me distrayais avec ma harpe. Je n'obtins pas le réconfort auquel j'aspirais tant. Vous entendîtes bientôt parler de celui qui savait si bien jouer de la harpe. On me fit aussitôt venir à la cour dans le triste état où j'étais. C'est alors que la reine guérit ma plaie, je lui voue ma reconnaissance.»¹⁵

C'est ainsi qu'après une première rencontre avec Iseut, qui est la nièce du Morholt, Tristan rentre en Cornouailles avant qu'on le reconnaisse. De retour à la cour de Marc, les seigneurs de Cornouailles sont jaloux de Tristan et le craignent en tant qu'objet élu par le roi pour lui succéder comme souverain dont le désir pourrait être de voir disparaître ceux qui lui ont nui dans le passé. On décide donc d'écarter Tristan du pouvoir en amenant Marc à se marier afin que de cette union naisse un héritier, c'est-à-dire qu'on amène le roi à désirer léguer son royaume à quelqu'un d'autre que Tristan et c'est pourquoi Tristan part chercher la belle Iseut en Irlande.¹⁶ Tristan (sujet) arrive donc en Irlande déguisé en marchand et tue le dragon (objet) dont la mort est récompensée par le roi (médiateur) qui, en échange, donne sa fille Iseut (objet dont la valeur est équivalente à celle de la mort du dragon) en mariage au vainqueur. Comme dans le cas du Morholt, le héros aurait

¹⁵ *Folie Tristan* d'Oxford, vers 353 à 360 in : *Tristan et Iseut : Les poèmes français – La saga norroise*, Librairie Générale Française, Paris, 1989, p. 251.

¹⁶ Relevons ici le fait curieux qu'Iseut ne donna jamais d'héritier à Marc. Sans doute la naissance de cet enfant aurait-elle fait dévier l'intrigue dans une tout autre direction. En devenant mère, la reine aurait scellé son union avec le roi de telle façon que l'adultère avec Tristan n'aurait peut-être plus été cautionné par le public.

succombé à la blessure empoisonnée que lui infligea son ennemi si la Blonde guérisseuse ne l'avait pas sauvé ; mais cette fois, elle le reconnaît comme étant le tueur de son oncle à cause de la forme de l'entaille de son épée correspondant exactement à la forme du bout d'acier resté pris dans la tête du moribond et qu'elle avait gardé. C'est alors qu'Iseut (sujet) désire la mort de Tristan (objet) parce qu'il a tué son oncle (médiateur) – ce qui nous donne le modèle de sa passion en négatif : Iseut, en tant que nièce du Morholt, hait Tristan au nom de l'oncle qu'elle aimait, puis, en tant que femme de Marc, aime le neveu de l'oncle qu'elle n'aime pas. Mais comme le courageux jeune homme est un parti plus intéressant que le lâche sénéchal qui essaya de lui voler sa victoire afin d'épouser la princesse, qu'elle l'a guéri à deux reprises et que, en tant que tueur du dragon, il est son époux légitime, elle renonce à sa vengeance. Or Tristan n'est pas venu en Irlande pour lui-même : il agit au nom du roi (son médiateur) de Cornouailles à qui il (sujet) ramène la femme (objet) qui scellera la paix entre les deux royaumes naguère ennemis. C'est à ce moment qu'intervient le philtre : les deux jeunes gens se désirent mutuellement en tant que sujets dont l'objet est ce désir lui-même. Sur la nef qui les conduit en Cornouailles, Tristan vit un amour interdit avec une femme qui le lie intimement à son médiateur. «Iseut serait moins aimable si elle n'était pas la femme que l'on destine au roi ; c'est à la royauté, au sens le plus absolu du terme, qu'aspire au fond Tristan. Le médiateur reste dissimulé car le mythe de Tristan est un premier poème romantique.»¹⁷ En désirant la reine, Tristan se rapproche du roi qu'il imite en s'appropriant son objet.

¹⁷ GIRARD, René, *Mensonge romantique et vérité romanesque*, Éditions Bernard Grasset, Paris, 1961, p. 206.

2.3.2 Tristan et Iseut : Marc médiateur interne

Tandis que Tristan est parti à la chasse, un Irlandais amoureux¹⁸ d'Iseut accoste au royaume de Marc. Bien accueilli par le roi à cause de la reine qui le reconnaît, l'Irlandais se présente comme étant un joueur de harpe qui n'accepterait de jouer pour un roi étranger qu'à condition d'être récompensé, ce que le roi lui accorde en lui disant qu'il aurait ce qu'il veut – sans nommer quoi. Quand vient le temps de demander sa récompense, l'Irlandais réclame Iseut et finit par l'obtenir en faisant valoir son droit contre les protestations du roi :

«Tu démens ce que tu as dit, et tu romps l'engagement que tu as pris à mon égard devant toute la cour. Selon les lois et le droit, tu ne gouverneras plus jamais ce royaume, parce que le prince qui se dément publiquement, et qui ne tient pas ses engagements et sa parole, ne doit jamais avoir ni pouvoir ni seigneurie sur des hommes valeureux. Or, si tu refuses ce que j'ai demandé, je soumettrai l'affaire au jugement d'hommes sûrs ; et si tu trouves quelqu'un qui s'oppose à ma requête et ose me contredire, je me battrai contre lui aujourd'hui même sous les regards de toute la cour pour défendre ma cause, à savoir que tu voulais bien m'accorder ce que je désirais, quelle que soit la chose que je désire te demander.»¹⁹

On voit ici que «le jugement d'hommes sûrs» et «les regards de toute la cour» sont plus puissants que la volonté du roi : ce dernier est tenu d'être juste et d'honorer la parole donnée. Personne ne s'oppose au joueur de harpe irlandais (sujet) quand il emmène Iseut (objet), qui le suit à contrecœur. Entre-temps, Tristan revient de la chasse et apprend la

¹⁸ Nous n'identifierons pas le médiateur du désir de ce personnage, car le texte dit seulement qu'«il avait longtemps été amoureux d'elle – et c'est pour elle qu'il venait à la cour du roi.» *La saga de Tristan et Yseut* in : *Tristan et Iseut : Les poèmes français – La saga norroise*, Librairie Générale Française, Paris, 1989, p. 588. Qu'il s'agisse, au départ, du roi d'Irlande dont Iseut est la fille ou simplement du roi de Cornouailles dont elle est l'épouse, il est probable que ce soit la royauté qu'elle représente qui la rende si désirable et non seulement sa beauté exceptionnelle.

¹⁹ Idem, p. 588-589.

nouvelle. Le bateau de l'Irlandais n'étant pas parti à cause de la marée basse et Iseut étant inconsolable, Tristan (sujet) se présente à eux en tant que joueur de vièle, les divertit jusqu'à ce que la marée soit montée et finit par enlever Iseut (objet) sur son cheval sous prétexte de la faire traverser à sec jusqu'au navire. Tristan aurait pu triompher honnêtement du joueur de harpe en combat singulier, mais il a préféré le battre sur son propre terrain : «Tu as gagné Yseut avec ta harpe, mais à présent tu l'as perdue à cause d'une vièle. [...] Tu l'as obtenue du roi par trahison, et je l'obtiens de toi par ruse.»²⁰ Non content de sermonner le fourbe, Tristan fait la morale au roi imprudent et lâche dont il ramène la femme : «Sire, par ma foi, il sied peu à une femme d'aimer un homme qui la livre pour un air de harpe. Gardez-la donc mieux une autre fois, car c'est au prix d'une grande habileté qu'elle vous est revenue.»²¹ Ajoutons simplement que c'est par le seul désir de Tristan que Marc a retrouvé Iseut : le chevalier (sujet) respecte assez son roi (médiateur) pour lui ramener la reine (objet), mais il veut surtout continuer à être l'amant de celle qu'il aime à l'insu de l'époux. L'amitié de Tristan pour Marc a déjà commencé à se transformer en rivalité pour l'amour d'Iseut ; dès l'instant où le neveu a aimé la femme de son oncle, la médiation, d'abord externe, a franchi un point de non-retour dans le sens de la médiation interne.

Le petit jeu de cache-cache entre Tristan et Iseut ne tarde pas à être dévoilé. Le bruit court que le roi est trompé et celui-ci tient à s'assurer que la rumeur est vraie avant

²⁰ Idem, p. 591.

²¹ Idem.

d'accuser deux personnes qu'il aime. Iseut s'empresse naïvement de défendre Tristan quand le roi la met à l'épreuve. De son côté, le roi est conseillé par son sénéchal quant à la méthode à adopter pour éprouver Iseut. Refusant de soupçonner le mal où il ne désire pas en voir, Marc décide de séparer Tristan et Iseut afin de faire taire ce qu'il croit être des calomnies. Les deux amants réussissent à continuer de se voir à l'insu du roi par un ingénieux stratagème de Tristan qui, quand il désire parler à la reine, jette des copeaux de bois dans le ruisseau qui passe devant la fenêtre de la chambre de celle-ci. Conseillé cette fois par le méchant nain Frocin, le roi se cache dans un arbre afin de surprendre la conversation nocturne de Tristan et Iseut.²² Ayant aperçu l'ombre du roi, les deux amants se parlent comme des amis attristés par la colère d'un mari attisée par des jaloux. Marc, toujours enclin à croire en l'innocence de son neveu, est, une fois de plus, trompé et renonce à sa colère au point de redonner à Tristan le droit de dormir dans la chambre royale. Tristan pousse l'audace de sa fausse innocence jusqu'à sermonner à nouveau le roi :

«Vous vous excusez bien légèrement, après avoir porté sur moi des accusations qui me déchirent le cœur. Un tel outrage ! Une telle félonie ! Pour moi, ce serait la damnation et pour elle la honte ! Jamais nous n'avons pensé à mal, Dieu le sait. Maintenant vous savez qu'il vous hait celui qui vous a fait croire ces extravagances. Dorénavant, soyez plus circonspect ! Ne vous emportez plus ni contre la reine ni contre moi qui suis de votre sang !»²³

²² C'est avec cette scène que commence ce qui nous reste du manuscrit de Béroul.

²³ BÉROUL, *Le Roman de Tristan*, vers 556 à 566 in : *Tristan et Iseut : Les poèmes français – La saga norroise*, Librairie Générale Française, Paris, 1989, p. 49.

Le roi accorde dès lors une confiance aveugle à son neveu, mais le nain persiste à l'encourager dans la voie du soupçon et lui donne la preuve de l'adultère dont il est victime. Il parsème de farine le sol entre le lit du roi et celui de Tristan, qui surprend la machination et comprend qu'elle a pour but de prouver l'adultère entre lui et Iseut. Après que le roi soit parti de la chambre, Tristan se dresse sur son lit et saute sur celui où se trouve Iseut sans toucher le sol. Malheureusement pour eux, une blessure de Tristan s'est rouverte dans son saut et a laissé des traces de sang qui prouvent la culpabilité des amants. Le roi, en revenant dans sa chambre, constate la présence de ces taches rouges symboliquement accusatrices et condamne le couple adultère au bûcher.

Comme nous avons commencé à le dire au début du présent «accompagnement théorique», voilà ce qui rend la passion de Tristan et Iseut si intéressante : le médiateur qui les unit est aussi un obstacle puissant (un roi qui les menace de son ombre mortelle) qu'ils ne pourront surmonter qu'au prix d'épreuves qui renforceront leur amour en le transformant en objet d'autant plus précieux que sa conquête sera périlleuse. «L'obstacle le plus grave, c'est donc celui que l'on préfère par-dessus tout. C'est le plus propre à grandir la passion.»²⁴ Tristan tente de se soustraire au courroux du roi en invoquant la grâce divine : «Pour Dieu qui souffrit sa passion, ayez pitié de nous, sire !»²⁵ Mais Marc ne plie plus devant son neveu maintenant qu'il le sait coupable. «Je sais bien que pour moi l'heure

²⁴ ROUGEMONT, Denis de, *L'amour et l'Occident*, Librairie Plon, Paris, 1972, Livre premier, ch. 9, p. 45.

²⁵ BÉROUL, *Le Roman de Tristan*, vers 784-785 in : *Tristan et Iseut : Les poèmes français – La saga norroise*, Librairie Générale Française, Paris, 1989, p. 59.

du grand saut est arrivée»,²⁶ dit l'amant d'Iseut en parlant de l'inéluctabilité de sa mort prochaine. Alors que les gardes amènent Tristan (objet à détruire au nom du roi) vers le bûcher, celui-ci leur échappe en invoquant un médiateur dont le pouvoir est proportionnel à la foi que les sujets placent en lui : «Seigneurs, voici une chapelle. Pour Dieu, laissez-moi donc y entrer ! Je touche au terme de ma vie. Je prierai Dieu d'avoir pitié de moi, car je l'ai beaucoup offensé.»²⁷ En entrant dans la chapelle qui est «nichée sur une hauteur, au bord d'un rocher»,²⁸ Tristan fonce vers l'autel, ouvre la verrière du fond et se jette dans le vide. Miracle : «En s'engouffrant dans ses vêtements, le vent lui évite de tomber comme une masse. Les Cornouaillais appellent encore cette pierre le *Saut de Tristan*. [...] Dieu a eu pitié de lui !»²⁹

Que le nom de Tristan soit associé au saut n'est pas un hasard : «Lorsque ce sont les circonstances sociales qui menacent les amants (présence de Marc, méfiance des barons, jugement de Dieu, etc.), Tristan bondit par-dessus l'obstacle (le saut d'un lit à l'autre en est le symbole).»³⁰ Tristan fait, métaphoriquement, le grand saut de la mort où le conduit sa passion et triomphe de tous les obstacles qu'il ne s'impose pas lui-même par ascèse afin de se purifier de la faute qui entache sa vie : la possession de l'objet de son médiateur.

²⁶ Idem, vers 788, p. 59.

²⁷ BÉROUL, *Le Roman de Tristan*, vers 928 à 932 in : *Tristan et Iseut : Les poèmes français – La saga norroise*, Librairie Générale Française, Paris, 1989, p. 65.

²⁸ Idem, vers 916-917, p. 65.

²⁹ Idem, vers 951 à 954 et 960, p. 67.

³⁰ ROUGEMONT, Denis de, *L'amour et l'Occident*, Librairie Plon, Paris, 1972, Livre premier, ch. 9, p. 45.

En abandonnant Iseut au bûcher, puis aux lépreux dont l'un la réclame en faisant valoir qu'une vie déshonorée constituerait, pour la reine, un châtiment beaucoup plus terrible que la mort, le roi Marc renonce à sa femme ; elle n'est plus pour lui qu'un objet de honte qu'il faut détruire, comme Tristan. Ce dernier reprend la Belle aux lépreux et l'emmène dans la forêt du Morrois. Là-bas, ils rencontrent l'ermite Ogrin qui leur apprend qu'une récompense a été promise par le roi à quiconque les capturerait. Pratiquant la charité chrétienne, Ogrin les héberge une nuit dans son ermitage après les avoir exhortés à se séparer : «Par ma foi, Tristan, Dieu pardonne les péchés de celui qui se repent, à condition qu'il ait la foi et qu'il se confesse.»³¹ Mais les deux amants sont sous l'emprise du philtre d'amour. «C'est l'*alibi* de la passion.»³² Ils ne peuvent être tenus responsables de s'aimer *par magie*. Loin de Marc, dans la forêt qui devient leur domaine, Tristan et Iseut peuvent enfin laisser libre cours à leur passion, seulement, cela se fait dans des conditions misérables auxquelles l'amant ajoute un obstacle symbolique : l'épée qu'il dépose entre lui et l'aimée est un signe de chasteté volontaire qui est aussi une métaphore du désir qu'ils éprouvent. Le médiateur est toujours présent de façon symbolique : «La reine gardait à son doigt la bague en or sertie d'émeraudes que le roi lui avait remise lors de leur mariage. Le doigt, d'une étonnante maigreur, retenait à peine la bague.»³³ La richesse liée au médiateur contraste avec la vie difficile que mènent les amants depuis qu'ils se sont enfuis. Le roi, résolu à exterminer Tristan et Iseut, les trouve endormis tout

³¹ BÉROUL, *Le Roman de Tristan*, vers 1378 à 1380 in : *Tristan et Iseut : Les poèmes français – La saga norroise*, Librairie Générale Française, Paris, 1989, p. 87.

³² ROUGEMONT, Denis de, *L'amour et l'Occident*, Librairie Plon, Paris, 1972, Livre premier, ch. 10, p. 50.

³³ BÉROUL, *Le Roman de Tristan*, vers 1811 à 1815 in : *Tristan et Iseut : Les poèmes français – La saga norroise*, Librairie Générale Française, Paris, 1989, p. 107.

habillés avec l'épée disposée entre leurs deux corps. Ému par cette position respectueuse, il décide de les épargner ; il remplace l'épée ébréchée qui tua le Morholt et le dragon d'Irlande par son épée royale. «Cela signifie qu'à l'obstacle désiré et librement créé par les amants, il substitue le signe de son pouvoir social, l'obstacle légal, objectif.»³⁴ Il échange également l'anneau qu'il avait donné à Iseut par celui qu'elle lui avait donné et dépose les gants garnis d'hermine dont elle lui avait fait cadeau sur son visage afin de la protéger du soleil ; le roi reprend symboliquement possession de sa femme et signifie à l'amant qu'il aurait pu les tuer.

Mais revenons aux dormeurs que le roi venait de quitter dans le bois. Il semblait à la reine qu'elle se trouvait dans une grande futaie, sous une riche tente. Deux lions s'approchaient d'elle, cherchant à la dévorer. Elle voulait implorer leur pitié mais les lions, excités par la faim, la prenaient chacun par une main. Sous l'effet de la peur, Yseut poussa un cri et s'éveilla.³⁵

Ce mauvais rêve d'Iseut montre sa conscience du rôle qu'elle pourrait occuper si l'on poussait la logique de la médiation interne jusqu'au bout : celui de l'objet que se disputent deux médiateurs-sujets. Les deux lions, également dangereux, ne se dévorent pas entre eux. L'on ne saurait dire lequel est Marc et lequel est Tristan. Ils sont semblables en ceci qu'ils désirent le même objet. Là où Tristan (sujet) désire la reine (objet du médiateur), le roi (sujet) désire la femme (objet) conquise par le chevalier héroïque (médiateur). Précisons qu'en dehors de ce rêve symbolique, il n'existe rien dans le texte qui nous permette de risquer plus avant l'hypothèse d'un Marc sujet dont le médiateur serait Tristan.

³⁴ ROUGEMONT, Denis de, *L'amour et l'Occident*, Librairie Plon, Paris, 1972, Livre premier, ch. 9, p. 46.

³⁵ BÉROUL, *Le Roman de Tristan*, vers 2063 à 2074 in : *Tristan et Iseut : Les poèmes français – La saga norroise*, Librairie Générale Française, Paris, 1989, p. 119.

Dans la version de Béroul, après que le roi Marc eut troublé le sommeil des amants de la forêt du Morrois, ceux-ci s'enfuient et l'effet du philtre d'amour qui les avait unis cesse. «La mère d'Yseut qui le fit bouillir l'avait dosé pour trois ans d'amour.»³⁶ Désillusionnés, Tristan et Iseut se repentent de leur amour coupable de la même manière qu'Adam et Ève connurent qu'ils étaient nus après avoir goûté au fruit défendu.³⁷ Dégoûtés de la misère de leur vie de fuyards et regrettant leur ancienne vie à la cour du roi, ils vont trouver Ogrin afin qu'il les aide à se réconcilier avec Marc. L'ermite remercie Dieu de lui permettre d'assister à la repentance des deux pécheurs : «Ah, Dieu, beau roi tout-puissant, je vous rends grâce de bon cœur de m'avoir laissé vivre jusqu'à ce que ces deux jeunes gens viennent solliciter mes conseils au sujet de leur péché.»³⁸ Ogrin opte en faveur d'un procès. Si Tristan et Iseut sont reconnus coupables d'adultère – c'est-à-dire si Tristan ne parvient pas à défendre l'honneur d'Iseut – le roi les condamnera. Sinon, il reprendra sa femme et Tristan le servira à nouveau ou s'en ira servir un autre roi, selon la volonté de Marc. L'ermite écrit une lettre où Tristan rappelle à son oncle les prouesses qu'il a accomplies à son service, expose les conditions du retour d'Iseut et demande que la réponse prenne la forme d'une autre lettre qui sera pendue à la Croix Rouge. Durant la nuit, Tristan entre dans la ville, parvient jusqu'à la fenêtre du roi, le réveille doucement, lui laisse la lettre et s'en retourne chez Ogrin. Marc fait lire la lettre par son chapelain devant l'assemblée des

³⁶ Idem, vers 2139-2140, p. 121.

³⁷ Cette comparaison n'est pas innocente. Non seulement le premier couple humain s'est rendu coupable face à son médiateur (Dieu), mais sa punition rappelle la situation de Tristan et Iseut : «Il bannit l'homme et il posta devant le jardin d'Éden les chérubins et la flamme du glaive fulgurant pour garder le chemin de l'arbre de vie.» *Genèse*, ch. 3, v. 24.

³⁸ BÉROUL, *Le Roman de Tristan*, vers 2333 à 2337 in : *Tristan et Iseut : Les poèmes français – La saga norroise*, Librairie Générale Française, Paris, 1989, p. 131.

barons qui conclue en faveur du retour immédiat de la reine, mais désapprouve le retour de Tristan avant un an ou deux. Le chapelain écrit cela dans une lettre qu'il va porter à la Croix Rouge et que Tristan ramène chez Ogrin qui lui annonce la décision du roi et le lieu où Iseut devra être rendue à son mari. Avant de se séparer, les deux amants se donnent des gages d'amour. Iseut réclame le chien de Tristan, Husdent qui, après la disparition de son maître dans la forêt du Morrois, s'était plaint tellement qu'on l'avait détaché pour qu'il aille le rejoindre et l'avait retrouvé ; on peut y voir un signe de fidélité. En échange d'Husdent, Iseut donne à Tristan un objet précieux qui lui sera très utile lors de leurs rencontres ultérieures :

Ami Tristan, j'ai une bague avec un jaspe vert et un sceau. Beau sire, pour l'amour de moi, portez la bague à votre doigt et si le désir vous prend, sire, de m'envoyer un message, je n'en croirai rien tant que je ne verrai pas cet anneau. Mais, si je vois la bague, aucune interdiction royale ne m'empêchera, que cela soit sage ou non, d'accomplir ce que dira celui qui m'apportera cet anneau, pourvu que cela n'entache pas notre honneur ; je vous le promets au nom de notre parfait amour.³⁹

Les amants courtois (chevalier-sujet et reine-objet) ne se repentent que d'avoir consommé l'acte charnel qui les a déçus de leur vie paradisiaque à la cour ; ils ne renient en rien le «parfait amour» – le poème dit «fine amor» – qui les unit contre le roi (médiateur) auquel ils sont déjà prêts à désobéir «pourvu que cela n'entache pas [leur] honneur». Trahir, dans le secret de leurs cœurs, un homme aussi puissant que le roi de Cornouailles procure à Tristan et Iseut l'illusion romantique d'une divine supériorité sur

³⁹ Idem, vers 2707 à 2722, p. 149.

tout pouvoir humain : rien ni personne hormis la mort vers laquelle tend leur passion ne peut les empêcher de s'aimer.

Au Gué Aventureux, Tristan rencontre Marc en tant que sujet respectueux de son médiateur : «Sire, je vous rends la noble Yseut. Jamais on ne restitua un bien plus précieux.»⁴⁰ Personne ne s'est opposé à Tristan quand celui-ci a défié quiconque de remettre en cause l'honneur d'Iseut. L'ordre est rétabli, du moins, officiellement. L'oncle voudrait bien garder son neveu auprès de lui comme auparavant, mais le roi tient à l'estime de ses barons et laisse partir Tristan non sans lui avoir offert de lui donner «tout ce qu'il voudra» : «de l'or, de l'argent, du vair et du petit-gris».⁴¹ Mais rien de tout cela ne peut remplacer l'impossible objet que désire l'aventurier. Il affirme qu'il part servir un roi qui est en guerre, mais il reste caché ainsi que le lui a recommandé Iseut dont on fête le retour tandis qu'on s'attriste du départ de Tristan et que les barons «félons» recommencent à mettre en doute la fidélité de la reine. Ils demandent au roi un procès. Celui-ci se fâche en leur disant qu'ils n'avaient qu'à se battre contre Tristan quand il s'est offert pour défendre l'honneur de la reine. Quand Marc finit par raconter à Iseut le procès qu'on cherche encore à lui faire, elle propose de se disculper sur la Blanche Lande devant tous les Cornouaillais ainsi que devant le roi Arthur et ses chevaliers. Innocente à la face du jour, elle n'en sera pas moins toujours passionnée par la nuit : elle envoie son valet dire à Tristan de se trouver déguisé en mendiant lépreux devant le Mal Pas, un marécage non loin de la Blanche

⁴⁰ BÉROUL, *Le Roman de Tristan*, vers 2851-2852 in : *Tristan et Iseut : Les poèmes français – La saga norroise*, Librairie Générale Française, Paris, 1989, p. 155.

⁴¹ Idem, vers 2920-2922, p. 157-159.

Lande, le jour du procès. Le valet délivre son message à Tristan et part ensuite chez le roi Arthur à qui il expose la situation d'Iseut. Les chevaliers de la Table Ronde jurent de défendre l'honneur de la reine contre les «félon» au nom du roi. Le jour du procès arrive et Tristan, déguisé en mendiant lépreux, parle avec Marc un langage ironique qu'il emploiera plus tard, lorsqu'il simulera la folie afin de se rapprocher de la reine :

– Depuis combien de temps vis-tu retiré du monde ?

– Sire, cela fait trois ans, sans mentir. Tant que j'étais en bonne santé, j'avais une amie courtoise. C'est à cause d'elle que j'ai le visage tuméfié. C'est elle qui me fait agiter nuit et jour cette crécelle en bois poli et qui m'oblige à casser les oreilles des gens dont je sollicite l'aumône pour l'amour de Dieu, le Créateur.»

Le roi lui dit : «Ne me cache rien, comment est-ce que ton amie t'a donné cela ?

– Sire, son mari était lépreux. Je prenais du bon temps avec elle ; ce mal a résulté de nos ébats. Mais une seule femme est plus belle qu'elle.

– Qui est-ce ?

– La belle Yseut. Elle s'habille exactement de la même façon !»⁴²

Tristan ne ment pas quand il dit qu'il vit retiré du monde depuis trois ans. En effet, c'est le temps qu'il a passé avec Iseut dans la forêt du Morrois. Il ne ment pas non plus quand il dit qu'il est «lépreux» à cause de son «amie courtoise» : non seulement c'est Iseut qui lui a demandé de se déguiser ainsi, mais la maladie dont il souffre lui est venue du fait qu'il a pris «du bon temps» avec une femme dont le «mari était lépreux», donc le «mal» dont il est victime – la brûlure d'amour et la déchéance sociale qui en découle – résulte de l'adultère sur lequel est basée sa passion. D'un côté, le «lépreux» mendie «pour l'amour de Dieu, le Créateur» et de l'autre, Tristan (sujet) désire Iseut (objet) et défie Marc (médiateur

⁴² Idem, vers 3759 à 3776, p. 197.

interne). La reine reconnaît son amant derrière le déguisement du lépreux et demande à celui-ci de la porter sur ses épaules afin qu'elle traverse le marécage sans se salir. Le «lépreux» disparaît après avoir fait sa besogne. À son procès, Iseut, usant d'un langage effrontément ironique, comme Tristan déguisé en lépreux, ne ment pas :

«Écoutez donc ce que je jure et ce dont j'assure le roi ici présent : avec l'aide de Dieu et de saint Hilaire, je jure sur ces reliques et cette châsse, sur toutes les reliques qui ne sont pas ici et celles de par le monde, que jamais un homme n'est entré entre mes cuisses, sauf le lépreux qui se fit bête de somme pour me faire traverser le gué et le roi Marc mon époux. J'exclus ces deux-là de mon serment mais je n'en exclus pas d'autre.»⁴³

Prenant à témoin le roi Arthur, Iseut (objet) jure au nom de Dieu (médiateur plus puissant que le roi) et de saint Hilaire (qui défendit la divinité du Christ contre l'arianisme) «que jamais un homme n'est entré entre [ses] cuisses» excepté deux : le «lépreux» (sujet dont l'objet était vraisemblablement l'aumône qu'aurait pu lui accorder la reine) et le roi Marc (sujet dont l'objet est le même que Tristan). Sous le zèle apparent de celle qu'on accuse d'être infidèle se cache la vérité : le roi continue d'être trompé. Tristan revoit secrètement la reine dans sa chambre et tue un baron. C'est avec cette scène que se termine le manuscrit de Béroul.

À partir de ce moment, il est difficile de dire si Tristan a revu la reine jusqu'à ce qu'il se fasse prendre une nouvelle fois puisque les versions diffèrent à ce sujet, mais une chose est sûre : il finit par quitter la Cornouailles pour aller servir le duc de Bretagne dont le fils,

⁴³ Idem, vers 4199 à 4210, p. 217.

Kaherdin, devient son ami et la fille, Iseut aux Blanches Mains, sa femme. Survient alors l'épisode de sa «folie».

La *Folie Tristan* d'Oxford commence ainsi : «Tristan séjourne dans son pays, sombre, morne, triste et pensif.»⁴⁴ Et la *Folie Tristan* de Berne : «Tristan est brouillé avec la cour.»⁴⁵ L'amoureux d'Iseut tente de refaire sa vie en Bretagne, mais il soupire mélancoliquement en pensant à l'unique femme de sa nostalgie.⁴⁶ Ayant assassiné deux barons qui l'accusaient d'adultère, Tristan n'est plus le bienvenu en Cornouailles. Fou d'amour, Tristan (sujet) préfère mourir plutôt que de ne pas revoir la reine (objet) et se fait passer pour un fou à la cour du roi Marc (médiateur interne) afin de se rapprocher d'elle. Le stratagème du déguisement ayant déjà été utilisé dans l'épisode du jugement d'Iseut, ce n'est donc pas la première «folie» que fait Tristan pour sa dame. Un glissement s'est opéré dans son désir : le chevalier (sujet) qui aimait son roi (médiateur externe) et lui rapportait la reine (objet) est devenu le fou (sujet) qui défie le mari trompé (médiateur interne) et désire sa femme (objet). De la métamorphose émotionnelle due au philtre d'amour – la princesse irlandaise devenant objet de désir parce que future femme du médiateur – en passant par l'épisode du joueur de vièle irlandais – où Tristan se montra plus valeureux que son médiateur – et celui du Gué Aventureux – où le «mendiant» ironisa face au mari trompé – jusqu'à la *Folie Tristan*, la médiation vis-à-vis de Marc est passée de l'externe à

⁴⁴ *Folie Tristan* d'Oxford, vers 1-2 in : *Tristan et Iseut : Les poèmes français – La saga norroise*, Librairie Générale Française, Paris, 1989, p. 235.

⁴⁵ *Folie Tristan* de Berne, vers 1 in : *Tristan et Iseut : Les poèmes français – La saga norroise*, Librairie Générale Française, Paris, 1989, p. 285.

⁴⁶ On trouve la même nostalgie du retour chez Ulysse qui pleure en pensant à Ithaque sur la plage d'Ogygie.

l'interne, donc de l'admiration sans conflit à la jalousie belliqueuse – si ce n'est la haine et la moquerie. Entre les deux extrêmes, le sujet assiste à la chute de son médiateur du ciel idéal où il trônait vers le sol de l'égalité où il n'est plus qu'un rival – qui n'en demeure pas moins le roi qu'il aimait, donc un puissant médiateur sans lequel Iseut, en tant qu'objet, n'aurait plus autant de valeur. Sous le masque de la folie, Tristan dissimule à peine sa véritable identité. Pire : il la revendique ! Après avoir parlé au roi d'une demeure dans le ciel où il voudrait amener la reine, il reprend le nom de «Tantris» qu'il avait pris lors de sa première rencontre avec Iseut, en Irlande, après qu'il eut tué le Morholt : «Reine Yseut, je suis Tantris qui vous aime toujours.»⁴⁷ Ou encore : «Je ressemble bien à Tantris, n'est-ce pas ? Mets le *tris* devant le *tan* et tu obtiendras Tristan.»⁴⁸ L'amant de la reine, socialement déchu, défie son médiateur : «Dame, malheur à ce cocu !»⁴⁹ Il énumère des faits concernant Iseut qui finissent par la rendre mal à l'aise au point qu'elle se retire dans sa chambre. Tristan demande à la servante d'Iseut de l'aider, ce qu'elle fait. Une fois seul avec la reine, il narre divers épisodes de leur vie ensemble, ce qui trouble d'autant plus Iseut qu'elle ne reconnaît pas l'Amoureux derrière le déguisement du fou, jusqu'à ce qu'il demande à voir le chien qu'il lui avait autrefois donné en gage d'amour : «Dès qu'Husdent vit son maître, il le reconnut.»⁵⁰ Tristan montre à son tour le gage d'amour que lui avait remis Iseut avant de se séparer : il s'agit de l'anneau qui garantit son identité. Le manuscrit

⁴⁷ *Folie Tristan* d'Oxford, vers 327-328 in : *Tristan et Iseut : Les poèmes français – La saga norroise*, Librairie Générale Française, Paris, 1989, p. 249.

⁴⁸ *Folie Tristan* de Berne, vers 185 à 187 in : *Tristan et Iseut : Les poèmes français – La saga norroise*, Librairie Générale Française, Paris, 1989, p. 293.

⁴⁹ *Idem*, vers 227, p. 295.

⁵⁰ *Idem*, vers 909, p. 277. Voilà une autre similitude entre Tristan et le héros de l'*Odyssée* : Ulysse, de retour à Ithaque sous les traits d'un étranger, n'est d'abord reconnu que de son chien.

d'Oxford montre Iseut en proie au doute jusqu'au moment où Tristan se débarbouille de son hideux déguisement alors que celui de Berne la montre convaincue par les gages d'amour : «Yseut reconnut parfaitement la petite bague. Elle vit également la joie manifestée par le braque ; elle faillit devenir folle. Maintenant, elle comprend dans son cœur que c'est à Tristan qu'elle parle.»⁵¹ Tristan remet à Iseut l'anneau qui prouve sa fidélité envers elle ; Iseut reconnaît à Tristan le droit de la posséder physiquement avant que le roi ne revienne. La «folie» de Tristan est le symptôme de son passage de la médiation externe à la médiation interne vis-à-vis de son oncle : le roi qu'il aimait et admirait est devenu, à cause de la reine, un rival ridicule – manipulé par ses barons, piètre défenseur de son bien et mari facilement aveuglé. Nous allons maintenant voir comment Tristan (sujet) fait d'Iseut la Blonde (objet du médiateur) sa médiatrice dans sa relation avec un objet qui n'est qu'un prétexte pour se rapprocher spirituellement de celle qu'il préfère à la vie.

2.3.3 Tristan comme Iseut : médiation double

Afin de compléter notre analyse du triangle amoureux dans *Tristan et Iseut*, nous nous servirons désormais du *Roman de Tristan* de Thomas dont les principaux fragments relatent la fin de la vie de Tristan, alors qu'il sert le duc de Bretagne. Là-bas, le héros se torture psychologiquement. Iseut aux Blanches Mains, la fille du duc, est amoureuse de

⁵¹ *Folie Tristan* de Berne, vers 550 à 554 in : *Tristan et Iseut : Les poèmes français – La saga norroise*, Librairie Générale Française, Paris, 1989, p. 309-311.

Tristan. Celui-ci (sujet) dialogue intérieurement avec Iseut la Blonde (objet) qu'il imagine heureuse avec son mari (médiateur) et en vient à vouloir la remplacer par Iseut aux Blanches Mains (objet équivalent) afin de ne plus souffrir :

Il veut Yseut aux Blanches Mains pour sa beauté et pour le nom d'Yseut qu'elle porte. Jamais il ne l'aurait désirée, quelle que fût sa beauté, si elle n'avait pas porté le nom d'Yseut ou si elle avait porté le nom d'Yseut sans être belle. Ces deux qualités qui se trouvent en elle l'amènent à épouser la jeune fille afin de connaître les sentiments de la reine et de savoir comment il lui sera possible de trouver le plaisir avec sa femme, à l'encontre même de l'amour. Il veut essayer cela sur lui, comme Yseut l'a essayé avec le roi.⁵²

Ici, la médiation est plus complexe, d'abord en ceci que Tristan a trouvé une médiatrice en la personne d'Iseut la Blonde – naguère objet à cause de Marc – et ensuite en cela que nous devons revenir à notre définition initiale du médiateur en tant que modèle du désir du sujet, c'est-à-dire que Tristan ne désire pas le même objet qu'Iseut la Blonde, mais il désire de la même façon qu'elle. Le texte insiste sur le fait qu'il ne se serait jamais intéressé à la seconde Iseut si elle n'avait pas eu le nom et la beauté de la première. Au milieu de ses tourments, le sujet admet la nature imitative de son désir puisqu'il s'avoue à lui-même vouloir faire comme sa médiatrice : épouser quelqu'un sans l'aimer et désirer quelqu'un d'autre. Iseut la Blonde est désirée par deux hommes (Tristan et Marc) comme Tristan est désiré par deux femmes (Iseut la Blonde et Iseut aux Blanches Mains) : «Ils s'entr'aident, mais chacun n'aime l'autre qu'à *partir de soi, non de l'autre*. Leur malheur prend ainsi sa source dans une fausse réciprocité, masque d'un double narcissisme.»⁵³ Les

⁵² THOMAS, *Le Roman de Tristan*, manuscrit Sneyd 1, vers 198 à 211 in : *Tristan et Iseut : Les poèmes français – La saga norroise*, Librairie Générale Française, Paris, 1989, p. 349.

⁵³ ROUGEMONT, Denis de, *L'amour et l'Occident*, Librairie Plon, Paris, 1972, Livre premier, ch. 11, p. 55.

deux amants ne s'aiment pas en tant que personnes humaines accessibles, mais en tant qu'idéalisations surhumaines ; ce qu'ils aiment, c'est eux-mêmes en tant qu'objets d'admiration mutuelle : «Tels deux danseurs qui obéissent à la baguette d'un invisible chef d'orchestre, les deux partenaires observent une symétrie parfaite : le mécanisme de leur désir est identique.»⁵⁴ Tristan se sent doublement coupable de trahir son premier amour au profit d'une femme qu'il trahit également en ne l'aimant pas, mais il n'en préfère pas moins être agréable à Iseut la Blonde et s'impose en pénitence la chasteté avec son épouse pour qui il invente, en guise de prétexte afin de ne pas coucher avec elle, une douloureuse blessure. «La chasteté du chevalier marié répond à la déposition de l'épée nue entre les corps. Mais une chasteté volontaire, c'est un suicide symbolique – (on voit ici le sens caché de l'épée).»⁵⁵ Ce que désirent les deux amants à travers la mort, c'est une souveraineté supérieure à la royauté du médiateur qui, paradoxalement, en les séparant, les unit dans l'éternel retour de leur désir :

Nous savons toutefois que la passion d'amour, par exemple est en son fond un narcissisme, auto-exaltation de l'amant, bien plus que relation avec l'aimée. Ce que désire Tristan, c'est la brûlure d'amour plus que la possession d'Iseut. Car la brûlure intense et dévorante de la passion le divinise, et comme Wagner l'a vu, l'égale au monde.⁵⁶

Tristan (sujet) ne couche pas avec Iseut aux Blanches Mains (objet) parce qu'il pense à Iseut la Blonde (médiatrice) et Iseut la Blonde (sujet) tolère de se laisser prendre par Marc (objet) en pensant à Tristan (médiateur). «Un étrange amour unit ces quatre

⁵⁴ GIRARD, René, *Mensonge romantique et vérité romanesque*, Éditions Bernard Grasset, Paris, 1961, p. 129.

⁵⁵ ROUGEMONT, Denis de, *L'amour et l'Occident*, Librairie Plon, Paris, 1972, Livre premier, ch. 9, p. 47.

⁵⁶ Idem, Livre V, ch. 7, p. 284.

personnes : chacun en retire peine et douleur et tous vivent dans la tristesse. Aucun d'entre eux n'en retire de la joie.»⁵⁷ L'amour des époux est non réciproque ; celui des amants est impossible.

N'y tenant plus, Tristan revoit discrètement Iseut la Blonde et passe la nuit avec elle. Le lendemain, il (sujet) repart trouver Iseut aux Blanches Mains (objet choisi en fonction de la médiatrice) qui l'attend en Bretagne tandis qu'Iseut la Blonde (sujet) s'inflige, comme son amant (médiateur), une pénitence (objet) : «Elle porte nuit et jour un cilice sur sa chair nue, sauf quand elle couche avec son mari.»⁵⁸ Tristan et Iseut, en tant que médiateurs-sujets – à ce stade, ils rivalisent dans l'autodestruction –, n'ont qu'un objet : la mort qui les purifiera de leur vie pécheresse.

Entre alors en scène un «nain» auquel est lié l'empoisonnement de Tristan et au sujet duquel le narrateur Thomas explique que, face à la diversité de la matière, il préfère s'en tenir à «la version de Bréri qui connaissait les récits épiques et les contes de tous les rois et de tous les comtes ayant hanté la Bretagne.»⁵⁹ Dans la version de Thomas, donc, un chevalier nommé Tristan le Nain réclame de Tristan l'Amoureux qu'il l'aide à délivrer sa belle amie d'Estout l'Orgueilleux du Château Fier qui lui a enlevée. Il commence par le flatter : «Vous êtes le meilleur de tous les chevaliers, le plus noble, le plus droit, celui qui a

⁵⁷ THOMAS, *Le Roman de Tristan*, manuscrit de Turin, vers 71 à 74 in : *Tristan et Iseut : Les poèmes français – La saga norroise*, Librairie Générale Française, Paris, 1989, p. 383.

⁵⁸ THOMAS, *Le Roman de Tristan*, manuscrit Douce, vers 762 à 764 in : *Tristan et Iseut : Les poèmes français – La saga norroise*, Librairie Générale Française, Paris, 1989, p. 431.

⁵⁹ Idem, vers 850 à 853, p. 435. Même le conteur a son médiateur.

le plus aimé parmi tous ceux qui ont vécu ici»⁶⁰ Puis, voyant que le héros veut remettre cela au lendemain, il se plaint : «Ami, par ma foi, vous n'êtes pas celui dont on loue la valeur ! Je suis sûr que, si vous étiez Tristan, vous ressentiriez la même douleur que moi, car Tristan a tant aimé qu'il connaît le mal dont souffrent les amants.»⁶¹ La quête (objet) que propose Tristan le Nain (médiateur) à Tristan l'Amoureux (sujet) est intéressante pour ce dernier en ceci qu'elle lui offre l'occasion de prouver sa valeur non seulement aux yeux de l'inconnu (sujet) qui s'identifie à lui (médiateur), mais à ses propres yeux en tant que légende vivante : c'est l'orgueil chevaleresque et la pitié que lui inspire Tristan le Nain qui pousse Tristan l'Amoureux à l'aider. En combattant pour cet autre Tristan, il est blessé par une arme empoisonnée, ce qui nous ramène au début de notre histoire, où le héros est guéri du poison de l'épée du Morholt, puis du venin du dragon, par Iseut la Blonde. Tristan s'entretient avec Kaherdin afin qu'il aille chercher la guérisseuse et lui remet l'anneau garantissant à Iseut que le messenger vient de la part de Tristan :

Notre amour, notre désir, personne n'a jamais pu le briser. Le désespoir, la peine et la douleur n'ont jamais pu briser notre amour. Plus on s'efforçait de le briser, moins on y réussissait ! On parvenait à séparer nos corps mais pas à en ôter l'amour. Rappelez-lui le serment qu'elle me fit dans le jardin quand je dus la quitter et qu'elle me remit cet anneau.⁶² Elle me demanda de ne jamais aimer une autre femme, où que j'allasse. Jamais, je n'en ai aimé une autre.⁶³

⁶⁰ Idem, vers 963 à 966, p. 441.

⁶¹ Idem, vers 979 à 984, p. 441.

⁶² Le récit de Thomas diffère de celui de Béroul en ceci qu'après l'épisode des épées échangées dans la forêt, le roi accepte le retour de Tristan à la cour, mais celui-ci continue de voir Iseut dans le verger jusqu'à ce qu'on les surprenne à nouveau ensemble.

⁶³ Idem, vers 1237 à 1250, p. 453-455.

Plus l'objet est inaccessible et sa conquête douloureuse, plus il est désirable, car le sujet se mesure à la hauteur des obstacles dont il triomphe. Officiellement, Iseut la Blonde est l'épouse du roi Marc tout comme Iseut aux Blanches Mains, qui a épié la conversation précédente, est l'épouse de Tristan ; officieusement, Iseut la Blonde est la femme de Tristan et l'anneau qu'elle lui a donné est l'unique alliance d'un mariage clandestin. Tristan donne une dernière instruction à Kaherdin avant son départ : «Vous prendrez mon propre navire et emporterez deux voiles : l'une blanche, l'autre noire. Si vous pouvez atteindre Yseut et obtenir qu'elle vienne guérir ma plaie, hissez la voile blanche pour le retour, et si vous ne ramenez pas Yseut, hissez la voile noire.»⁶⁴ Au retour, la voile blanche est hissée, mais Iseut aux Blanches Mains (sujet), très fâchée de n'être point aimée de Tristan (objet), dit à celui-ci qu'elle est noire pour se venger d'Iseut la Blonde (médiatrice interne). Tristan meurt. La reine arrive trop tard et rejoint son chevalier dans l'Autre Monde.

2.4 Un bilan de la passion

Denis de Rougemont l'a dit et René Girard confirmé : l'obstacle grandit la passion. Tristan et Iseut sont unis *contre* le roi et ses barons comme Roméo et Juliette sont unis *contre* leurs familles ; d'ailleurs, ils connaissent une fin semblable : l'aimée meurt sur le cadavre de son amant. Éternellement jeunes, ces personnages s'éteignent en s'étreignant comme autant de Narcisses embrassant leur reflet, après avoir brûlé intensément. Sans nier

⁶⁴ Idem, vers 1291 à 1298, p. 457.

ce qu'il y a de profondément humain dans le drame de la passion amoureuse, on ne peut pas dire qu'elle humanise ceux et celles qui en souffrent : loin de s'accepter mutuellement tels qu'ils sont et de faire les compromis inhérents au désir de rester ensemble, les amants passionnés, en voulant faire d'eux-mêmes des divinités, perdent leur vie au profit d'un illusoire idéal de beauté tragico-sentimentale. Séduits par des chimères, les sujets en proie à l'Amour tombent dans le piège de l'impossible et le cercle vicieux du dépassement surhumain, c'est-à-dire que – restons dans la tradition courtoise – le sujet mâle ne sera jamais assez «le meilleur chevalier du monde» pour la femme-objet qui ne sera jamais assez «la plus belle». Entre le gouffre sans fin du masochisme romantique et l'écueil inverse du solipsisme libertin, il doit exister une voie médiane. Finalement, la seule passion qui humanise le sujet sans le détruire ni le transformer en rival, c'est la compassion.

Conclusion

Maintenant que s'achève ce mémoire, quelle conclusion pouvons-nous tirer de l'expérience ? Nous avons vu, dans le premier chapitre, comment le narrateur de *L'injustifiable* s'est identifié au personnage qui porte son prénom, d'abord dans son obsession pour les femmes – Alicia pouvant se rapporter, à cause de son statut de fille d'un directeur d'usine, à Mikal, la fille du roi Saül qui devint la première épouse de David,⁶⁵ et Suzanne, en couple avec Carl, pouvant se rapporter à Bethsabée, avec laquelle le second roi d'Israël eut un enfant dont la mort quelques jours après sa naissance constitua le châtiment du meurtre d'Urie, le mari qu'il envoya mourir au front après lui avoir volé sa femme⁶⁶ –, puis dans sa recherche d'un Goliath pouvant constituer un rival imposant dont il triompherait néanmoins – ce géant étant, dès le début du roman, associé à l'argent qui nous ramène à l'autre sens du mot «philistin», visant les personnes à l'esprit vulgaire – et, enfin, dans sa quête poétique.

Nous avons également vu, dans le second chapitre, comment Tristan, étant dans un rapport de désir mimétique avec son médiateur, le roi Marc, devient l'amant de la reine, puis comment, après être passé de l'admiration à la concurrence vis-à-vis de son oncle – donc de la médiation externe à la médiation interne –, il imite Iseut la Blonde – mariée à

⁶⁵ *Premier livre de Samuel*, ch. 18, v. 20.

⁶⁶ *Deuxième livre de Samuel*, ch. 11 et 12.

un homme qu'elle n'aime pas – en devenant l'époux d'Iseut aux Blanches Mains – qu'il n'aime pas.

Il convient ici de faire le lien entre cette analyse du triangle amoureux dans la légende de *Tristan et Iseut* et le triangle amoureux tel qu'il est présenté dans *L'injustifiable*. Le narrateur, David, outre le fait que, comme nous l'avons dit dans l'introduction, il s'identifie implicitement à don Juan – donc à un libertin dont la noirceur est punie par le feu de l'enfer où l'entraîne implacablement le père symbolique qu'il a tué –, est émotionnellement plus proche de Tristan que du double négatif de celui-ci. En effet, son attirance pour Suzanne, qui porte le même nom que l'une de ses amours d'enfance, n'est pas sans rappeler – quoique subversivement – le mariage de Tristan avec Iseut aux Blanches Mains, seulement, contrairement à l'amant courtois qui ne consomme pas son union avec l'épouse par amour pour son amante passée, le narrateur de *L'injustifiable* couche avec la seconde Suzanne en laissant derrière lui, intacte, la première.

Mais ce n'est là qu'un détail. Le plus important demeure que la passion de David pour Suzanne, à l'instar de celle de Tristan pour Iseut la Blonde, est inféodée à un médiateur détenant un certain pouvoir, soit Carl, «[a]dministrateur haut placé dans la hiérarchie d'une importante entreprise régionale». Évidemment, loin d'avoir à craindre le courroux d'un roi du Moyen Âge, David et Suzanne bénéficient de la liberté inhérente à la société démocratique dans laquelle ils vivent, donc ils peuvent se moquer de la figure d'autorité que représente Carl sans encourir de châtiment tel que le bûcher. Cela dit, le fait que Carl possède l'argent nécessaire pour entretenir Suzanne fait de lui

l'équivalent symbolique – et à plus petite échelle – du roi sans qui la reine n'aurait pas accès à un niveau de vie luxueux, ce qui la condamnerait à la misère – mais aussi à l'amour – dans la forêt du Morrois.

Autre point commun entre David et Tristan : le désir de l'obstacle. En effet, pourquoi désirer une fille qui se définit comme « libre » et a beaucoup d'amants sinon parce qu'elle se montre inaccessible et a, en tant qu'objet jugé désirable par beaucoup d'hommes, une grande valeur érotique ? Et une fois qu'il l'a possédée, pourquoi Tristan continue-t-il à désirer Iseut sinon à cause de la difficulté même de cette possession ? C'est pour la même raison que David ne recouche pas avec Suzanne même s'il aurait pu : franchir l'obstacle représenté par Carl ne semble pas très problématique – même que ce médiateur attise la passion du jeune homme –, mais passer outre l'amour de son fils – donc la construction de son avenir à travers l'instauration d'une bonne relation entre ses parents – pour un instant de plaisir avec la mère de celui-ci ralentit l'élan de David vers Suzanne jusqu'à le freiner ; peut-être aussi s'agit-il d'une forme d'ascèse purificatrice en vue de passer du rôle d'esclave du désir à celui de père responsable.

Et la folie ? La psychose de David est-elle, comme la « folie » de Tristan, le symptôme d'un passage de la médiation externe à la médiation interne ? La réponse est oui. En devenant l'amant d'Alicia, le narrateur de *L'injustifiable* est automatiquement entré dans un rapport de rivalité avec son ami Jonathan – tellement qu'il ira jusqu'à coucher avec la « maîtresse » de ce dernier – ; en consentant à laisser Albert devenir l'amant d'Alicia, c'est avec lui-même qu'il est entré en conflit.

Finalement, bien qu'il faille admettre la primauté du roman sur l'analyse du triangle amoureux, la partie théorique de notre travail n'en demeure pas moins fondamentale en ceci qu'elle a accompagné et enrichi l'écriture de la partie «créative» qui, sans cela, se serait bornée à n'être qu'un exercice scriptural sans profondeur. Enfin, puisque nous voilà dans les confidences, terminons en disant que l'ultime médiateur d'un apprenti romancier ne peut être qu'un romancier de génie dont l'œuvre a passé l'épreuve du temps.

BIBLIOGRAPHIE

a) Romans ayant servi d'inspirations pour la première partie

ARCAN, Nelly, *Putain*, Éditions du Seuil, Paris, 2001.

BALZAC, Honoré de, *La cousine Bette*, L'Aventurine, Paris, 2000.

BALZAC, Honoré de, *Illusions perdues*, Presses Pocket, Paris, 1991.

BALZAC, Honoré de, *Splendeurs et misères des courtisanes*, Librairie Générale Française, Paris, 1963.

CONSTANT, Benjamin, *Adolphe* suivi du *Cahier rouge*, Éditions Rencontre, Lausanne, 1968.

DOSTOÏEVSKI, Fiodor, *L'éternel mari*, Éditions l'Âge d'Homme, Lausanne, 1988.

FLAUBERT, Gustave, *L'éducation sentimentale*, Éditions Gallimard et Librairie Générale Française, Paris, 1965.

GIDE, André, *Si le grain ne meurt*, Éditions Gallimard, Paris, 1954.

KUNDERA, Milan, *L'insoutenable légèreté de l'être*, Éditions Gallimard, Paris, 1989.

LACLOS, Choderlos de, *Les liaisons dangereuses*, Éditions Gallimard, Paris, 1972.

LEIRIS, Michel, *L'âge d'homme* précédé de *De la littérature considérée comme une tauromachie*, Éditions Gallimard, Paris, 1946.

LOUÏS, Pierre, *La femme et le pantin*, Éditions Gallimard, Paris, 1990.

PROUST, Marcel, *À la recherche du temps perdu*, tomes I à VIII, Éditions Gallimard, Paris, 1954.

SACHER-MASOCH, Leopold von, *La Vénus à la fourrure*, Librairie Générale Française, Paris, 1975.

STENDHAL, *Le rouge et le noir*, Éditions Gallimard, Paris, 1972.

b) Ouvrages cités ou mentionnés dans la deuxième partie

La Bible de Jérusalem, Les Éditions du Cerf, Paris, 1973.

Tristan et Iseut : Les poèmes français, La saga norroise, Librairie Générale Française, Paris, 1989.

BÉDIER, Joseph, *Le roman de Tristan et Iseut*, Union Générale d'Éditions, Paris, 1981.

GIRARD, René, *Mensonge romantique et vérité romanesque*, Éditions Bernard Grasset, Paris, 1961.

HOMÈRE, *Odyssée*, Presses Pocket, Paris, 1989.

ROUGEMONT, Denis de, *L'amour et l'Occident*, Librairie Plon, Paris, 1972.

TROYES, Chrétien de, *Lancelot ou le chevalier de la charrette*, Flammarion, Paris, 1991.